

À Londres, au cœur du quartier des JO

AOÛT 2012

WWW.NATIONALGEOGRAPHIC.FR

# NATIONAL GEOGRAPHIC FRANCE

BRETAGNE - NORMANDIE

Les charmes du littoral  
entre ciel et mer

 GROUPE PRISMA MEDIA

M 04020 - 155 - F: 5,20 €





27<sup>ème</sup> grand prix de la  
Publicité Presse Magazine

Des outils inspirés



Hermès, artisan contemporain depuis 1837.

Hermès et l'agence Publicis EtNous remportent le 27<sup>ème</sup> grand prix de la Publicité Presse Magazine.  
Media créatif et contemporain, la Presse Magazine offre un espace d'expression privilégié pour Hermès.  
[www.pressemagazine.com](http://www.pressemagazine.com)









AARON HUEY

Les Indiens Oglalas Lakotas vénèrent le cheval qu'ils appellent *sunka wakan* («chien sacré»).

## Août 2012

### Survivre

Lâchés dans la forêt primaire, en Guyane, dix-neuf pilotes de chasse vont apprendre à survivre, seuls, loin de tout, sans nourriture ni espoir de secours.

Texte et photographies de Théo Robin

### 2 La mer en trait d'union

Le parc marin du golfe normand-breton verra-t-il le jour prochainement ? En attendant, nous avons sillonné la côte, à la rencontre de ceux qui vivent de et avec la mer.

De Céline Lison Photographies de Denis Bourges/Tendance Floue, Xavier Desmlier et Rodolphe Marics

### 26 Dans l'ombre de Wounded Knee

Toujours affectés par le massacre de 1890, les Oglalas Lakotas puisent un nouvel espoir dans les traditions du passé.

De Alexandra Fuller Photographies de Aaron Huey

**SERVICE ABONNEMENTS**  
**NATIONAL GEOGRAPHIC FRANCE ET DOM-TOM**  
62066 ARRAS CEDEX 09  
TÉL. : 0811 23 22 21  
[WWW.PRISMASHOP.NATIONALGEOGRAPHIC.FR](http://WWW.PRISMASHOP.NATIONALGEOGRAPHIC.FR)

**CANADA : EXPRESS MAGAZINE**  
8155, RUE LARREY - ANJOU - QUÉBEC H1J2L5  
TÉL. : 800 363 1310

**ÉTATS-UNIS : EXPRESS MAGAZINE**  
PO BOX 2769 PLATTSBURG  
NEW YORK 12901-0239  
TÉL. : 877 363 1310

**BELGIQUE : PRISMA/EDIGROUP**  
BASTION TOWER ÉTAGE 20 - PLACE DU CHAMP-DE-MARS 5  
1050 BRUXELLES. TÉL. : (0032) 70 233 304  
[PRISMA-BELGIQUE@EDIGROUP.BE](mailto:PRISMA-BELGIQUE@EDIGROUP.BE)

**SUISSE : EDIGROUP**  
39, RUE PEILLONNEX - 1225 CHÊNE-BOURG  
TÉL. : 022 860 84 01 - [ABONNE@EDIGROUP.CH](mailto:ABONNE@EDIGROUP.CH)

**ABONNEMENT UN AN/12 NUMÉROS :**  
FRANCE: 44 €, BELGIQUE: 45 €, SUISSE: 14 MOIS -  
14 NUMÉROS : 79 CHF, CANADA : 73 CAN\$ (AVANT TAXES).  
(OFFRE VALABLE POUR UN PREMIER ABONNEMENT)

**VENTE AU NUMÉRO ET CONSULTATION**  
TÉL. : 0811 23 22 21 (PRIX D'UNE COMMUNICATION LOCALE)

**COURRIER DES LECTEURS**  
NATIONAL GEOGRAPHIC 13, RUE HENRI-BARBUSSE  
92624 GENNEVILLIERS CEDEX  
[NATIONALGEOGRAPHIC@NGM-F.COM](mailto:NATIONALGEOGRAPHIC@NGM-F.COM)





ALEX WEBB

Le quartier d'East London est parcouru d'un réseau de canaux qui abritent de nombreuses péniches.

### 54 Hardis plongeurs

Les fous de Bassan peuvent fondre en piqué à 110 km/h et descendre à 15 m sous l'eau.

De Jeremy Berlin Photographies de Andrew Parkinson

### 62 Londres : East Side Story

Populaire, high-tech et ultrabranché, «l'autre Londres» s'est préparé durant des mois à tenir son rôle de site olympique.

De Cathy Newman Photographies de Alex Webb

### 84 L'or du Tibet

C'est à la fois un champignon et une larve de mite. Mais, pour ceux qui en trouvent, le *yartsa gunbu* est un filon en or.

De Michael Finkel Photographies de Michael Yamashita

#### En couverture

Lieu de pèlerinage pendant près de mille ans, le Mont-Saint-Michel accueille aujourd'hui plus de 3 millions de visiteurs chaque année. En 1979, l'Unesco l'a inscrit au Patrimoine mondial de l'humanité.

Photo : Xavier Desmiers.

Ce numéro comporte une carte abonnement jetée dans le magazine (kiosques Suisse), une carte abonnement jetée dans le magazine (kiosques Belgique), une carte abonnement jetée dans le magazine (kiosques France métropolitaine), un encart VPC Editions Prisma «Reliures NG» (abonnés France métropolitaine) et un encart multtitres (sur une sélection d'abonnés).





**Nouvelle Peugeot 508 RXH**  
Technologie HYbrid4  
Chaque kilomètre est une expérience unique.



★ BETC EURO RSCG - Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Paris.



CONDUISEZ EN 4 DIMENSIONS

PEUGEOT RECOMMANDE **TOTAL** Consommation mixte (en l/100 km) : 4,1. Émissions de CO<sub>2</sub> (en g/km) : 107.

**NOUVELLE PEUGEOT 508 RXH**

MOTION & EMOTION



**PEUGEOT**



## Le souffle de l'esprit

Il y a vingt-cinq ans, sur une colline venteuse du Dakota du Sud, dans une petite hutte de sudation traditionnelle, j'ai photographié Robert Fast Horse et Ron Mousseau pratiquant un rituel ancestral par une température qui aurait fait fuir la plupart des mortels.

Visiblement indifférents à la chaleur étouffante, ils priaient et psalmodiaient comme l'avaient fait leurs ancêtres oglalas lakotas pendant des générations. En perpétuant cette cérémonie appelée *inipi*, ou rite de purification, ils

pouvaient mieux supporter leurs conditions de vie dans la réserve de Pine Ridge, l'une des régions les plus pauvres des États-Unis. Ils devaient aussi composer avec le souvenir de l'un des épisodes les plus violents de l'histoire américaine : le massacre de Wounded Knee, lors duquel des hommes, des femmes et des enfants oglalas furent tués par des membres du 7<sup>e</sup> régiment de cavalerie, un jour d'hiver 1890. Ce mois-ci, la journaliste Alexandra Fuller et le photographe Aaron Huey témoignent de la vitalité de l'esprit qui animait naguère la hutte

de sudation. Les habitants de Pine Ridge doivent toujours faire face à la pauvreté et – comme la militante Olowan Thunder Hawk Martinez l'a dit à Alexandra – le poids de ce passé tragique continue à peser. Mais, partout dans la réserve, on assiste à une forte résurgence des valeurs traditionnelles. C'est rien de moins qu'une renaissance spirituelle, porteuse d'espoir. « Quand nous honorons nos coutumes [...], nous possédons tout ce dont nous avons besoin à l'intérieur de nous-mêmes pour sortir de la détresse », déclare Olawan. Je suis sûr qu'elle a raison. J'ai moi-même senti la puissance de cette riche culture, il y a des années, sur cette colline venteuse du Dakota du Sud.

Ils priaient  
comme leurs  
ancêtres  
oglalas lakotas.



Le chef Oliver Red Cloud, 94 ans, conduit le défilé du Pow Wow de la Nation oglala, à Pine Ridge, dans le Dakota du Sud.

*Aaron Huey*





Un pilote se livre à un exercice de signalisation. Si un aéronef passe, les militaires doivent se faire repérer en moins d'une minute. Ce sera peut-être leur seule chance de quitter la selve.





# Survivre

**Seul, loin de tout, sans nourriture ni secours, dans une forêt aux mille périls... En Guyane française, un stage apprend aux pilotes de chasse à échapper au pire en cas de crash.**

Texte et photographies de Théo Robin

**T**ouché! Le jet devient incontrôlable et le pilote doit s'éjecter : c'est selon ce scénario catastrophe que nous sommes accueillis sur la base aérienne 367 de Rochambeau, en Guyane française, près de Cayenne. Dix-neuf pilotes de chasse de l'armée de l'air vont participer à un stage de survie en milieu hostile. Deux semaines pour savoir s'en tirer dans « l'enfer vert ». Ils passeront la moitié du séjour en conditions réelles, équipés du seul matériel emporté dans un avion de combat : quelques barres énergétiques, un couteau, une radio et... un canot gonflable.

« Les hommes ne sont pas égaux devant la survie, affirme le capitaine Le Breton, à la tête de l'équipe d'encadrement, en guise d'introduction. Beaucoup seront tétanisés dès leur arrivée au sol, ou encore vont se contenter d'attendre, se laisser mourir. Certains vont lutter. »

Le stage débute par deux jours de cours théoriques sur la faune et la flore de la forêt amazonienne. Les pilotes apprennent aussi à se libérer de leur premier fardeau : le parachute. La forêt primaire couvre plus de 90 % du territoire guyanais, avec des arbres pouvant atteindre 40 m. La canopée retient le pilote suspendu au parachute. Il doit d'abord s'en dégager sans s'écraser au sol.

« Notre objectif est de démystifier la jungle, de l'appriivoiser, explique l'un des commandos parachutistes lors de son cours. C'est elle qui va vous nourrir, c'est elle qui va vous abriter en attendant que l'on vienne vous chercher. Et ça, ça peut durer longtemps. »

Les instructeurs nous invitent à les rejoindre sous les arbres, à l'extérieur de la base, pour un bain dans la rivière. L'eau est tiède mais





rafraîchissante dans les 35 °C ambiants. Il faudra apprendre à la filtrer pour la boire. « Hier, on a vu des serpents à une dizaine de mètres en amont », glisse Mike, l'ex-« para » qui surveille la baignade, à l'un des pilotes. La sortie de l'eau est plus rapide que prévue...

Les pilotes reçoivent leur paquetage de survie pour la seconde phase du stage – la mise en pratique des connaissances. En pleine selve, pendant cinq jours, ils devront montrer qu'ils savent chasser, pêcher, recueillir de l'eau, s'abriter et, surtout, faire du feu dans une atmosphère saturée d'humidité, une forêt où jamais le soleil ne perce la canopée.

Pour cette première période de survie, chacun bénéficiera d'un luxe utopique en situation réelle : un hamac. Pour se nourrir : une ration de combat par vingt-quatre heures. Pour établir le camp : des machettes. Les hommes resteront en groupe. L'équipe médicale sera à proximité, dans une base avancée, avec les instructeurs.

LES STAGIAIRES S'INSTALLENT dans une pirogue pour remonter la rivière Oyack, puis un petit affluent qui s'enfonce dans la jungle, en alternant le moteur avec les rames. Un violent orage éclate. Le cinquième ce jour-là.

« Nous choisissons la période la plus humide, souligne le capitaine Le Breton, celle durant laquelle il pleut constamment. Les pilotes sont mis à rude épreuve. L'humidité devient leur

Dégager une zone, en chasser les insectes et les reptiles est la priorité avant la tombée de la nuit.

Dans la mangrove, parcourir 100 m peut prendre jusqu'à cinq heures. L'essentiel des déplacements se fait en pirogue ou en hélicoptère.

principal ennemi. Ne jamais pouvoir être sec accentue leur sentiment de vulnérabilité et les déstabilise davantage. »

L'embarcation file en remontant la rivière, longeant la montagne des Serpents. De loin, nous apercevons dans un méandre une autre pirogue qui s'apprête à descendre vers l'embouchure. À son bord, des légionnaires couverts de boue.

Après une heure de navigation, le cours d'eau se resserre, s'enfonçant dans la jungle. Peu à peu, les hauts arbres masquent le soleil. Les berges apparaissent plus nettement. Y prendre pied ?







Impossible : un lacs de racines forge une mangrove infranchissable. C'est pourtant le moment de débarquer et de se mettre au travail. Lorsque la nuit tombe, le sol devient le terrain de chasse des animaux rampants et venimeux de la forêt.

« Ne perdez pas de temps, crie un instructeur surnommé Douille, 2 m et une carrure de rugby-man. À 17 h 30, vous n'êtes plus en sécurité. » Le frappement des machettes emplît la clairière. Tandis que les instructeurs conseillent les pilotes sur l'installation de leur hamac, la visibilité baisse. Les hommes se déshabillent et se mettent

à l'eau, marchant sur les racines d'arbres recouvertes par la marée. Ils débarrassent leur tenue de combat de la croûte de boue accumulée dans la journée en la frappant dans la rivière. C'est aussi l'occasion de s'inspecter ; aucun parasite ne doit rester sur la peau.

De l'eau jusqu'au nombril, certains tentent de masquer leur inquiétude. Tous se rappellent les raies, les anguilles électriques et les piranhas évoqués lors des cours théoriques. Tous savent que l'agitation du groupe dans l'eau les tient pour l'instant à l'écart. Mais, bientôt, chacun sera seul.



## MATÉRIEL DE SURVIE

Dans leur avion de combat, les pilotes disposent d'un équipement minimal. En cas d'éjection, ils devront s'y fier pour survivre en milieu hostile.

① **CASQUE** Le casque et la visière protègent le pilote lors de sa chute à travers les arbres. Par la suite, ils ne seront d'aucune utilité.

② **COUTEAU DE COMBAT KASTINGER** Habituellement équipé d'un pistolet automatique, le pilote ne dispose ici que de ce couteau qui fait office de machette et permet de se défendre en cas d'attaque par des prédateurs.



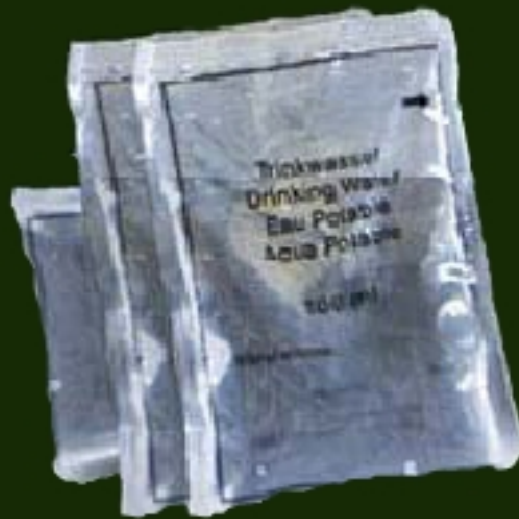
**CANOT DE SAUVETAGE** Prévus pour les amerrisages, les canots servent de lits gonflables... s'ils n'ont pas été percés lors de l'éjection.



**BARRES « COMMANDO »** Ces cinq barres énergisantes sont la seule nourriture du pilote jusqu'à ce que ce dernier réussisse à pêcher ou à chasser.



**POCHES D'EAU POTABLE** Avant de boire l'eau de la sève, il faut la faire bouillir. Trois poches de 100 ml d'eau potable permettent au pilote de s'hydrater en toute sécurité avant qu'il puisse faire un feu.





③ **BALISE ET RADIO DE DÉTRESSE** C'est l'unique moyen de se signaler à longue distance et de communiquer avec les secours lorsque ceux-ci se rapprochent. Mais la batterie n'est pas rechargeable dans la forêt.

④ **GILET DE SAUVETAGE ET HARNAIS** Le gilet gonflable permet au pilote de ne pas couler s'il tombe dans une rivière. Le harnais lui permet de descendre en douceur de la canopée si son parachute est accroché aux arbres.

**COUVERTURE ISOTHERME**  
Protection contre le froid, la couverture sert surtout de miroir réfléchissant pour se faire repérer par les secours aériens.

**TROUSSE DE PREMIERS SECOURS**  
Chaque pilote dispose d'un matériel médical d'urgence lui permettant de soigner et de recoudre des plaies.



À la nuit tombée, les moustiques attaquent. « Le pire, c'est le ver macaque. L'idée d'avoir un parasite en moi, ça me dégoûte. Je ne veux vraiment pas attraper ça », confie José, un pilote suisse de F-18, en échange avec l'armée de l'air française. Déposée par un moustique parasité, la larve de *Dermatobia hominis* s'enfouit sous la peau et peut vivre plusieurs mois en se déplaçant sous l'épiderme. Le ver atteint jusqu'à 2 cm avant de sortir et de se transformer en mouche. Rien de mortel, mais de fortes douleurs.

À 19 HEURES, LES PILOTES se calent dans leur hamac, prêts pour la nuit. Les bruits de la jungle enveloppent le camp. Jusqu'alors cachés dans les arbres, des animaux descendent vers le sol, en quête de nourriture. La forêt s'anime. Sous ma coquille de tissu, une grenouille croasse brusquement, me faisant sursauter. Un peu plus loin, une autre lui répond. Début du concert nocturne, sous les insultes des pilotes. Personne ne sort de sa couche pour chasser les batraciens : la plupart sont venimeux.

Le tapage assourdissant des sauterelles nous réveille. Il est 5 heures du matin, le ciel pâlit. Un rituel simple attend les pilotes avant de poser un pied au sol. Il faut scruter chaque centimètre carré de terrain à la lueur d'une lampe torche, en élargissant le rayon. Rechercher l'intrus, le scorpion. Puis taper, retourner, sécuriser ses chaussures depuis son hamac. Les hommes les plus rigoureux mettent jusqu'à vingt minutes.





Le bain est un moment aussi attirant qu'effrayant. Si se débarrasser de la boue et de la sueur de la journée est agréable, personne ne sait ce qui dort dans l'eau opaque de la rivière.

Un hélicoptère doit nous évacuer du camp. En Guyane, l'essentiel des déplacements s'effectue par ce moyen et en pirogue. La forêt est si dense qu'on n'y voit pas à plus de 2 ou 3 m, ce qui oblige à layonner – tracer son chemin, machette à la main. Un exercice épuisant. Les pilotes sont impatients de retrouver la base, son confort, ses douches. Après une nuit de repos, ils gagneront une nouvelle zone pour la phase finale du stage : la survie en solitaire. Mais le signal de l'extraction tarde à se manifester.

Une pirogue s'approche de la berge. Une mission plus importante requiert l'hélicoptère, annonce le capitaine : « Vous allez marcher et traverser la zone pour rejoindre une piste d'où vous serez évacués. » « C'est pas bon ça, lâche Jérôme « Micy » T., un pilote de Mirage 2000. C'était prévu, ils veulent nous mettre K.-O. »

Nous plongeons dans la forêt, emmenés par Douille. Plusieurs fois, une rivière nous barre le chemin, suivi plein nord à la boussole. Pas question de faire un détour. Je mets mes deux valises de matériel étanches à l'eau et traverse. Mon sac militaire, qui pèse 15 kg, me fait couler ;

le courant me tire vers l'aval. Je sens un tronc d'arbre sur le fond. Je m'y appuie et parviens à me hisser sur la rive.

Il reste une heure de marche. Avant de passer une mare d'eau stagnante, Douille me prévient : « Attention, scorpion au milieu de la trace, il traverse le chemin. Fais passer le mot derrière. » Pourvu de fines pinces, *Tityus cambridgei* ne mesure que quelques centimètres de long. Noir, il se confond avec la terre mouillée. Rapidement traitée, sa piqûre n'est pas grave. Mais, dans une forêt équatoriale, la situation peut vite empirer. D'autant que nous serions incapables de donner notre position exacte. Nous traversons un ancien village d'orpailleurs clandestins, puis atteignons une piste où des camions nous attendent. Le retour à la base s'effectue dans le silence.

Les instructeurs ont atteint leur objectif : les hommes sont harassés. Après une nuit de sommeil, les pilotes reçoivent l'ordre d'enfiler leur tenue de vol : des sous-vêtements fins, une cagoule et des bottes de vol. On leur remet alors le pack de survie présent sous le siège éjectable de tout avion de chasse. Cette fois-ci, le test sera



# L'ESSENCE EST DEVENUE TROP CHÈRE



## NOUVELLE MÉGANE 2012, NOUVEAU MOTEUR ENERGY dCi 110

Seulement 3,5l/100 km  
90g/km CO<sub>2</sub>

DÉCOUVREZ JUSQU'OU  
UN PLEIN PEUT VOUS EMMENER.  
FLASHEZ CE QR CODE



[www.renault.fr](http://www.renault.fr)



## CHANGEONS DE VIE CHANGEONS L'AUTOMOBILE



L'essence est devenue trop chère, c'est pourquoi Renault a développé le nouveau moteur Energy dCi 110, plus économe. En limitant les émissions de CO<sub>2</sub>, cette technologie vous permet aussi de bénéficier de 400€ de bonus écologique pour un plaisir de conduite plus responsable et toujours intact.

Modèle présenté : Mégane Coupé Dynamique avec options. Consommation mixte (l/100 km) : 3,5 et émissions CO<sub>2</sub> (g/km) : 90 pour Mégane Energy dCi 110.  
RENAULT QUALITY MADE : la qualité par Renault.

Renault préconise





réel. Pendant cinq jours, les hommes ne recevront rien à manger et devront se nourrir par leurs propres moyens. Certains, habitués à voler sur Mirage 2000 ou Rafale biplaces, passeront l'épreuve en binôme. Les autres, chasseurs en solo, seront livrés à eux-mêmes.

L'INSERTION DES PILOTES pour la dernière phase du stage prend toute la journée. En parallèle, les instructeurs préparent leur base avancée. Située au bord de la rivière, elle permettra à l'équipe médicale de se rendre rapidement en pirogue sur n'importe quel site de survie. Les radios des instructeurs resteront allumées en permanence. « Au cas où... », dit Mike. Chaque année, il se passe quelque chose. L'an dernier, c'était un scorpion. Cette année, on n'a encore rien eu. »

Au cours de ces cinq jours, les instructeurs rendent visite aux pilotes de façon aléatoire. Sans horaire ni ordre précis, afin de ne pas briser le sentiment de solitude des stagiaires. Chaque inspection dure environ deux minutes, juste le temps de noter les réalisations et les progrès de l'apprenti rescapé : qualité de son feu et de son abri, aptitude à se nourrir par ses propres moyens, rapidité à se signaler au passage d'un hélicoptère.

Le premier des visités, un pilote de chasse sur Mirage 2000-5 surnommé « Fedex », affiche un moral d'acier. « Le seul problème, ce sont les singes !, raconte-t-il à la fin de la visite. Ils sont arrivés hier soir, dans l'arbre, juste là, tout en

Un *Tityus cambridgei* remonte lentement le tronc d'un arbre, à quelques mètres de l'abri d'un pilote.

Au petit matin, une brume épaisse enveloppe le camp de préparation des militaires.



haut, et ils me balancent des petits fruits blancs pourris ! » Sans prononcer un seul mot de réconfort, les instructeurs rembarquent dans la pirogue et passent à la zone suivante.

José a plus de mal à s'adapter. Les coefficients de marée ont augmenté et l'océan repousse l'eau de la rivière vers l'amont ; le phénomène se ressent jusqu'à une centaine de kilomètres à l'intérieur des terres. « Ce matin, j'avais 20 cm d'eau sous mon abri, décrit José. Je dois recommencer mon feu. J'ai tenté de pêcher, mais le poisson m'a pris mon appât sans mordre à





l'hameçon. Ça m'a déprimé. Le soir, quand j'essaie de dormir, des choses passent en dessous de moi. Hier, ce n'était pas petit. C'est passé vite et ça a remué beaucoup d'eau. Je ne sais pas ce que c'était, j'étais tétanisé.»

D'autres pilotes connaissent la même frayeur. « En pleine nuit, relate Pinoche, je me suis réveillé pour regonfler mon canot. J'allais me rendormir, j'ai cru entendre des pas d'homme, plus loin dans la mangrove. Trois pas lourds, et ça s'arrêtait. Trois pas, et ça s'arrêtait. C'était très gros et ça n'est pas passé loin. » Le capitaine

avance: « À en juger par le déplacement lourd, ça aurait pu être un caïman ou un puma. »

À 6 heures, la radio des instructeurs crépite. Un message inaudible, une voix angoissée.

« Répétez indicatif, ordonne Douille.

— Ici Jaguar, j'ai besoin du “doc”, j'ai un problème au pouce.

— C'est Fedex », dit Mike.

En une minute, l'équipe médicale est sur pied, en route vers la zone de survie. Elle revient peu après avec Fedex, dont une main est couverte de compresses rouge sang.





La simulation d'extraction se transforme en véritable évacuation sanitaire lorsque le docteur de l'équipe pose la main sur une chenille extrêmement urticante.

« Il s'est entaillé jusqu'au tendon avec son Kastinger », explique le « doc' ». Le couteau de combat de l'armée française fait ici office de machette. Et quand l'attention baisse...

L'opération dure une heure. Une fois la blessure recousue, Fedex est renvoyé dans sa zone de survie. Mais il sait ce qui risque de l'attendre à l'issue du stage : rééducation, interdiction de vol et de pilotage jusqu'à guérison complète.

« C'EST MAINTENANT QUE les forces les abandonnent, assure Douille. Ils pensent être héli-treuillés au-dessus de la jungle. On va les pousser dans leurs derniers retranchements. » Malgré les blessures et l'épuisement des pilotes qui n'ont presque rien mangé depuis cinq jours, les instructeurs leur réservent une dernière épreuve.

Le capitaine s'empare de la radio : « Vous êtes à présent en territoire hostile. Pour être évacués, vous devez rejoindre la zone désignée, sans vous faire repérer. Vous devrez avoir le visage grimpé et traverser la rivière. Nous allons vous transmettre les coordonnées de la zone. Arrivés sur place, vous prendrez contact avec nous tout en restant camouflés. »

La marche d'approche dure trois heures. Les pilotes se cachent, groupés, au sommet de la colline où l'hélicoptère doit atterrir. Les traits tirés, ils guettent le Puma de l'armée de l'air, prêts à déclencher les fumigènes pour se signaler. « C'est l'enfer, concède Micy. Mais c'est presque fini. » « J'ai fait quatre stages de survie, dit José. Celui-là, c'est le plus dur. J'en ai bavé. »

Au loin, le bruit de l'hélicoptère se rapproche. Bientôt le Puma se pose au milieu des fumigènes rouges, soufflant les arbres autour de la clairière. Puis l'appareil reprend de la hauteur, dévoilant une immense mer verte. La plupart des pilotes ne retourneront jamais en Amazonie.

« J'ai fait ce stage car ce genre de situation est déjà arrivé, parfois à des amis, m'explique Cheub, pilote sur Mirage 2000-D. Si je n'avais pas acquis ces connaissances, je serais incapable de tenir plus d'une journée dans la jungle. »

Mais les places sont chères pour les volontaires et la liste d'attente est longue. Les motivations varient selon les stagiaires. De retour à la base, après une douche et un sandwich, près d'un barbecue bien fourni, tous avouent toutefois avoir voulu « repousser leurs limites ». □

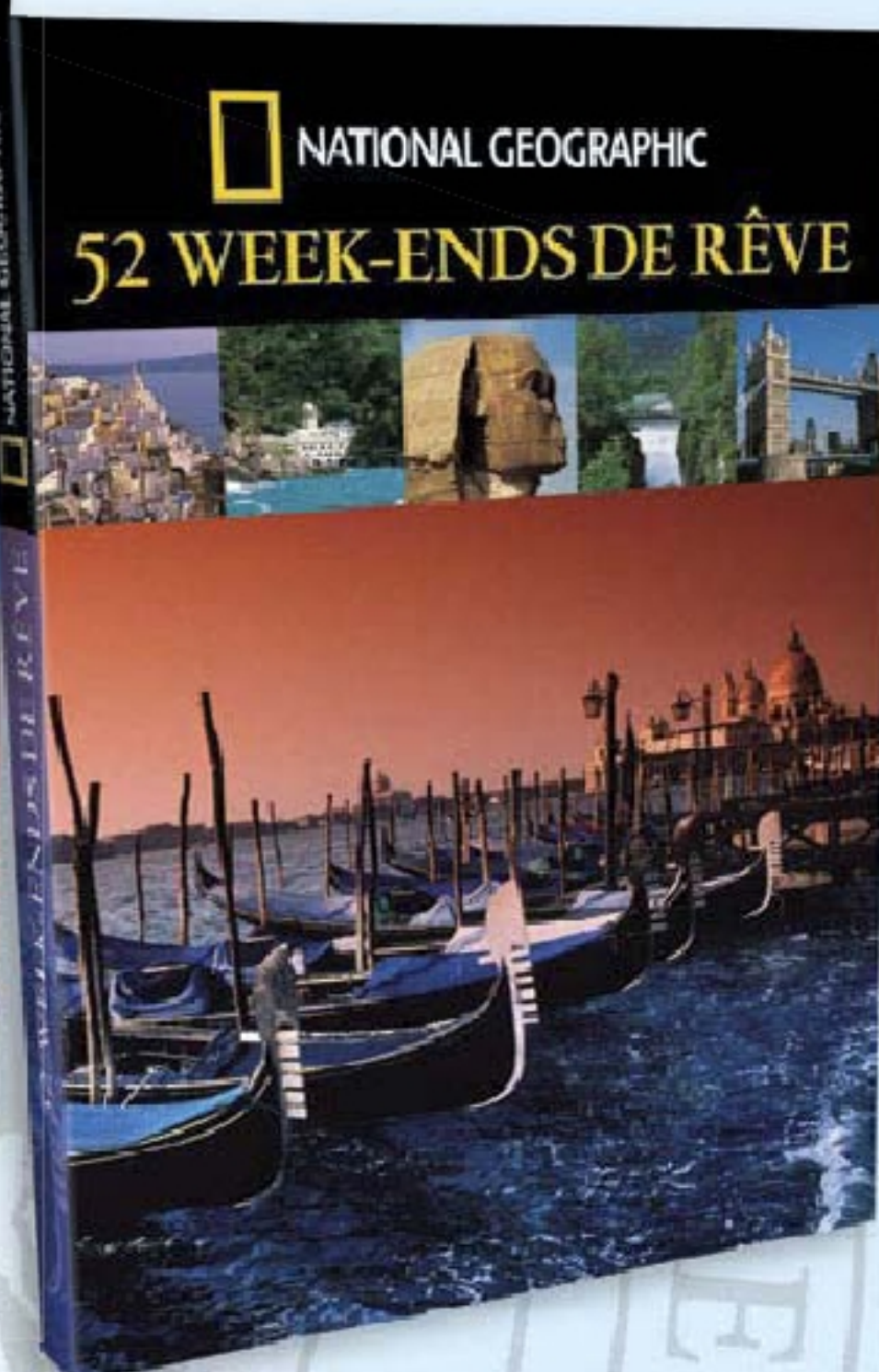
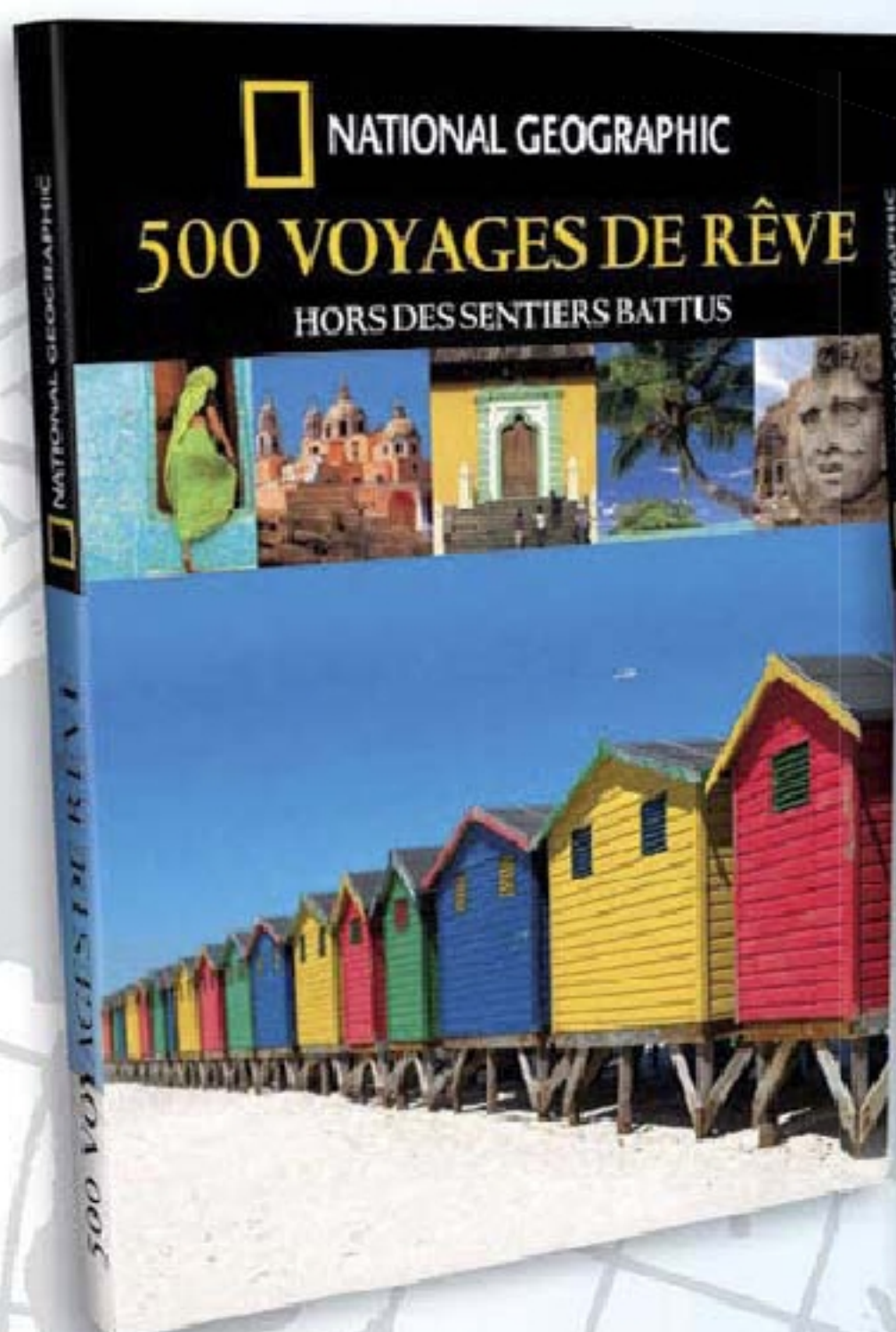


# Concrétisez vos rêves...

**NOUVEAU**

**Avant de partir,  
les VOYAGES  
DE RÊVE**

Des beaux livres  
pratiques pour  
préparer son voyage  
et explorer le monde,  
320/352 pages - 26,90 €



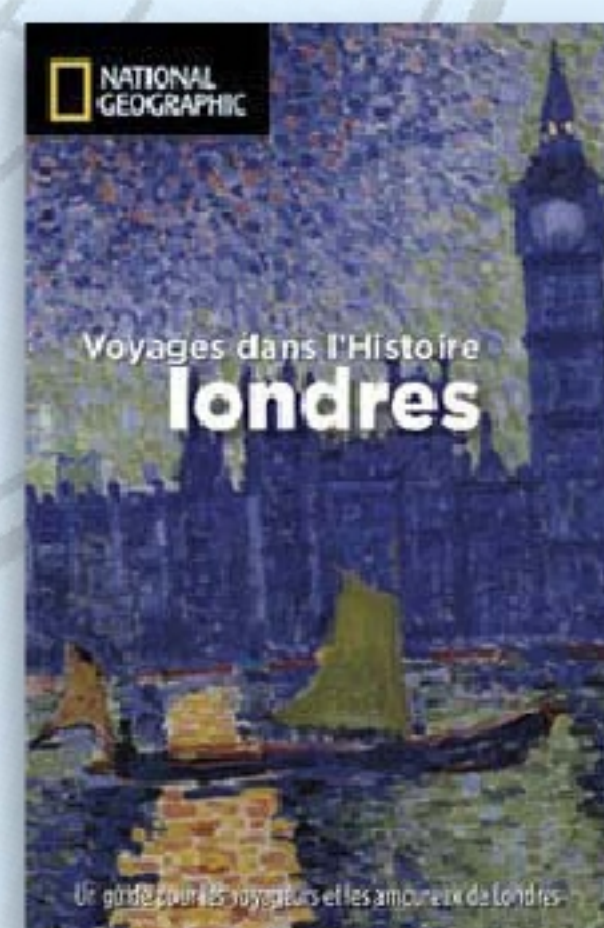
**Indispensables sur place,  
les GUIDES DE VOYAGE**



**58 guides pays,  
régions et villes**  
à partir de 10 €

**Pour aller plus loin,  
les VOYAGES DANS L'HISTOIRE**

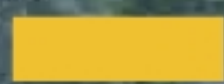
Une collection  
de 6 guides  
historiques  
de voyage  
pour découvrir  
une ville ou un pays  
à la lumière  
de son histoire  
à partir de 14,50 €



Disponibles en librairie et rayons livres



# VISIONS








### États-Unis

Amerrissage réussi pour Lulu, un parson russell terrier qui s'amuse à attraper un jouet sous l'eau, dans un bassin à Phoenix, en Arizona. Ce moment pris sur le vif a exigé une relation de confiance avec le chien, environ dix essais et un timing parfait.

SETH CASTEEL, TANDEM STOCK



A full-page photograph of a tropical forest. Tall, slender trees with light-colored bark stand vertically, their trunks creating a rhythmic pattern. Sunlight filters through the dense green canopy, creating a hazy, ethereal atmosphere. The forest floor is covered in moss and fallen leaves. In the lower-left corner, there is a block of text in French.

**Inde**  
Dans la forêt tropicale de l'île de Havelock, ce visiteur matinal semble minuscule à côté des arbres baignés de lumière. Rajan, un éléphant d'Asie retraité du secteur forestier, fait sa promenade quotidienne et se baigne même parfois dans la mer d'Andaman.

JODY MACDONALD













### Chine

Dans le Hunan, un homme s'apprête à gagner la deuxième place d'un concours consistant à être recouvert d'abeilles. Il porte à son cou une reine en cage qui attire les insectes. La balance sur laquelle il se tient annonce son score : environ 23 kg d'abeilles.

CHINAFOTOPRESS/GETTY IMAGES



# ACTUS



## La nouvelle vie d'une icône britannique

Pendant des décennies, la cabine téléphonique rouge a été un emblème très populaire de la britannicité. Le modèle le plus répandu, le K6, a été dessiné en 1935 par l'architecte Sir Giles Gilbert Scott pour commémorer le jubilé d'argent du roi George V et il est instantanément devenu une icône. Près de 70 000 exemplaires ont été installés dans tout le Royaume-Uni. Mais, avec la généralisation actuelle des téléphones portables, ces cabines de verre et de fonte sont surtout devenues des nids à poussière. Des milliers d'entre elles ont déjà été enlevées, pour être vendues à l'étranger comme objets de curiosité ou pour remplir toutes sortes de fonctions, d'accessoires de cinéma à des douches d'extérieur. D'autres ont été « adoptées » dans le cadre d'un programme des British Telecommunications qui permet à des villes de racheter une cabine retirée de la circulation pour 1 livre sterling (environ 1,25 euro). Westbury-sub-Mendip, dans le comté du Somerset, peut par exemple se targuer d'avoir l'une des plus petites bibliothèques du monde, une cabine reconvertie qui contient 150 livres et DVD. Les habitants de Settle, dans le North Yorkshire, ont transformé la leur en galerie d'art – Brian May, le guitariste de Queen y a même exposé – pour ajouter une touche de *bohemian rhapsody* sur la place du village. — Roff Smith

*Sur un site de stockage anglais, des cabines téléphoniques du modèle K6 attendent d'être remises à neuf.*

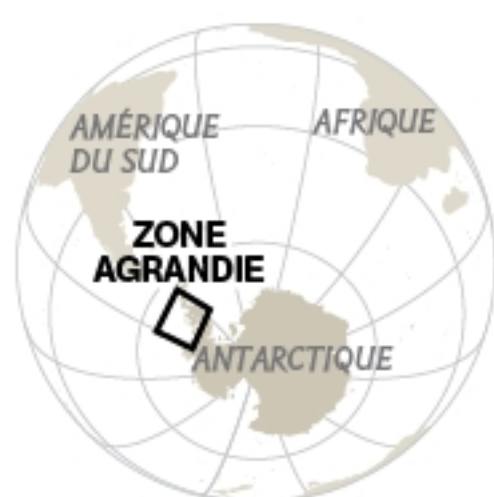


Les papilles gustatives du poisson-chat recouvrent tout son corps. Chez l'homme ou le pigeon, les récepteurs du goût, nettement moins nombreux, sont concentrés sur la langue.

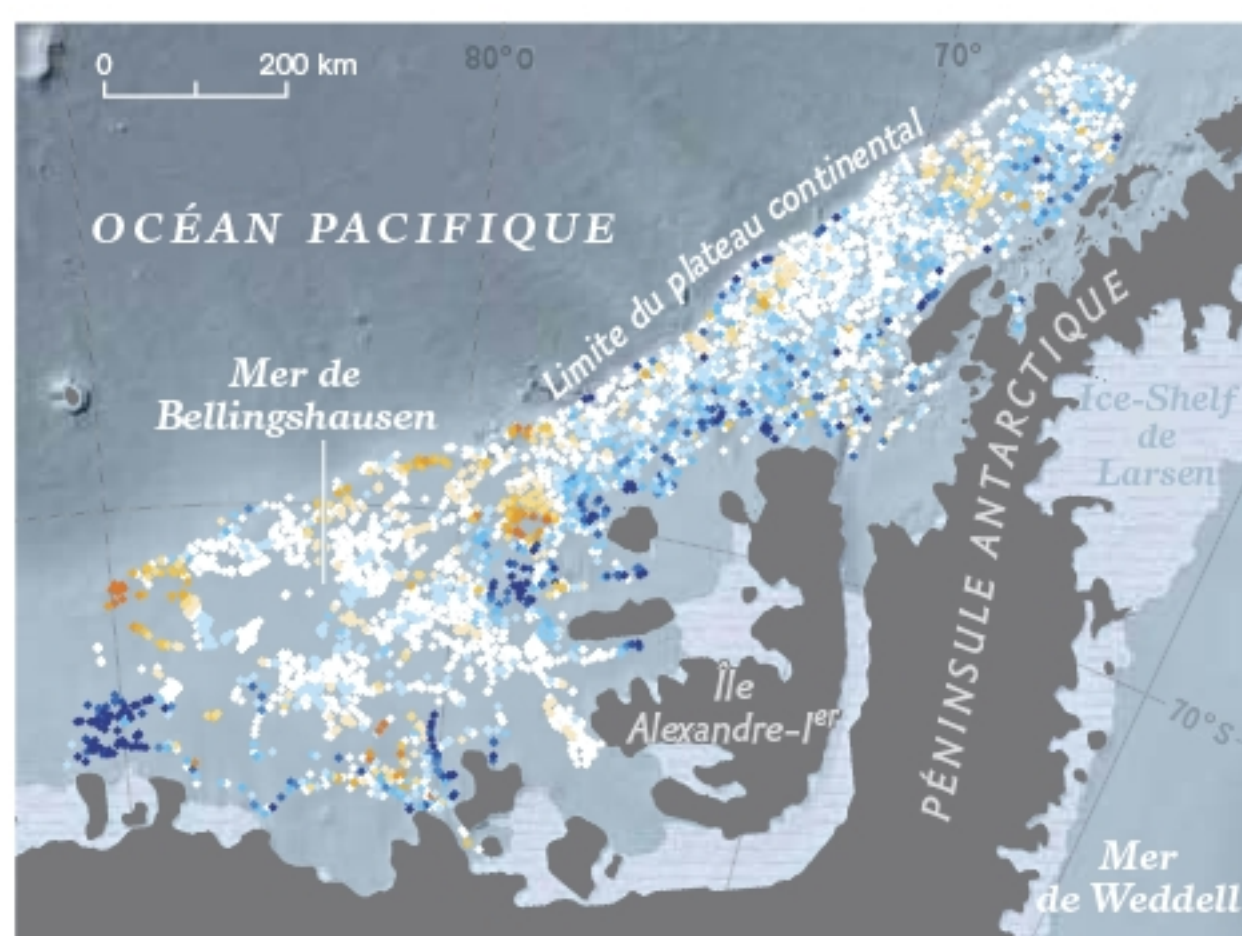


## Éléphants de mer cartographes

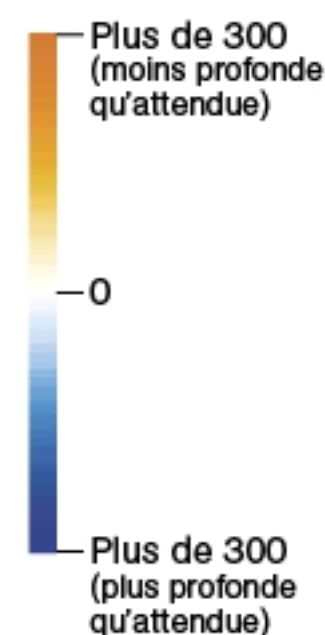
L'écologue Dan Costa a remarqué que les éléphants de mer – capables de plonger à 2 000 m – descendaient jusqu'au fond du plateau continental de l'Antarctique pour se nourrir. Chose étrange, ils allaient souvent plus bas que le niveau du plancher océanique tel qu'on le connaissait d'après les données parcellaires récoltées par les bateaux. C'est ainsi qu'une étude des habitudes de ces mammifères marins – d'après 200 000 plongées de 56 éléphants de mer provisoirement équipés de balises (à droite) – a été transmise à l'océanographe Laurie Padman. Cela a permis de résoudre une énigme cartographique : comment mesurer avec précision la profondeur de l'océan sous la glace antarctique ? Prochaine étape : poser des balises sur de nouveaux animaux, pour en savoir plus sur l'évolution de l'océan Austral. — Johnna Rizzo



Les données rapportées par des éléphants de mer ont montré que le fond marin était plus profond qu'on ne le croyait près du rivage. Elles ont aussi permis d'améliorer les relevés des profondeurs le long du plateau continental et dans les chenaux qui le traversent.



Différence entre la profondeur de plongée des phoques et la bathymétrie connue (en mètres)











*Flottant la tête à l'envers, le gastéropode *Janthina violacea* (ici avec des anatifes en passagers clandestins) ne possède pas d'organe de perception de la gravité.*

## Des escargots qui bullent

Presque tous les gastéropodes sécrètent de la bave par le pied. Celle-ci leur sert à se mouvoir ou à communiquer des messages chimiques. Mais les Janthinidés, une famille d'escargots marins mesurant moins de 2,5 cm, disposent d'un stratagème bien plus impressionnant : ils utilisent leur mucus pour former un radeau de bulles et ainsi flotter à la surface de l'océan. Cette méthode est ingénieuse : le gastéropode replie son pied autour d'une poche d'air, puis accroche la nouvelle bulle aux autres pour agrandir son système de flottaison. Les plus prolifiques peuvent produire une sphère de mucus à la minute. Les Janthinidés sont tous des hermaphrodites séquentiels (ils naissent mâles, puis deviennent femelles à l'âge adulte), mais les conditions de leur vie « pré-bulles » varient. Les jeunes mâles du genre le plus rare, les *Recluzia*, vivent un temps sans avoir presque rien à faire : ils se contentent de s'agripper à une femelle et à son radeau. Mais c'est un échange de bons procédés. « Le mâle a un endroit où vivre et tous deux ont la possibilité de se reproduire », explique la biologiste Celia Churchill de l'université du Michigan. D'autres genres partent à la dérive dès que la reproduction est terminée : les larves de *Janthina janthina* se dispersent dans l'océan juste après leur éclosion, barbotant jusqu'à être en âge de se construire un radeau toutes seules. — Johnna Rizzo



## Briser la glace

Les baleines boréales sont grandes, dodues et lentes, mais aussi aventureuses. Les scientifiques pensent qu'elles ont été les premières à emprunter une route de la mer Arctique récemment ouverte par la fonte des glaces. Des chercheurs pistent les populations de cétacés dans l'Atlantique, près du Groenland, et dans le Pacifique, au large de l'Alaska. Ils ont constaté que deux mâles porteurs de balises, un en provenance de chaque côté, étaient entrés dans le passage du Nord-Ouest à l'été 2010. Leurs trajectoires sont restées dans la zone de transition (carte ci-dessous) pendant dix jours environ. Bien que les deux populations aient sans doute été séparées par la glace pendant des millénaires, leurs différences génétiques sont minimales, suggérant des rencontres épisodiques pendant cette longue période, comme l'explique Mads Peter Heide-Jørgensen, de l'Institut des ressources naturelles du Groenland. Lui et ses collègues s'efforcent de déterminer à quelle fréquence les baleines se retrouvent à mi-parcours. « Avec moins de glace dans le passage du Nord-Ouest, davantage de baleines – et peut-être même d'autres espèces – tenteront sans doute l'aventure. » —Murray Carpenter

Les chercheurs doivent approcher à environ 3,5 m des baleines boréales pour placer des balises satellite sur leur dos.

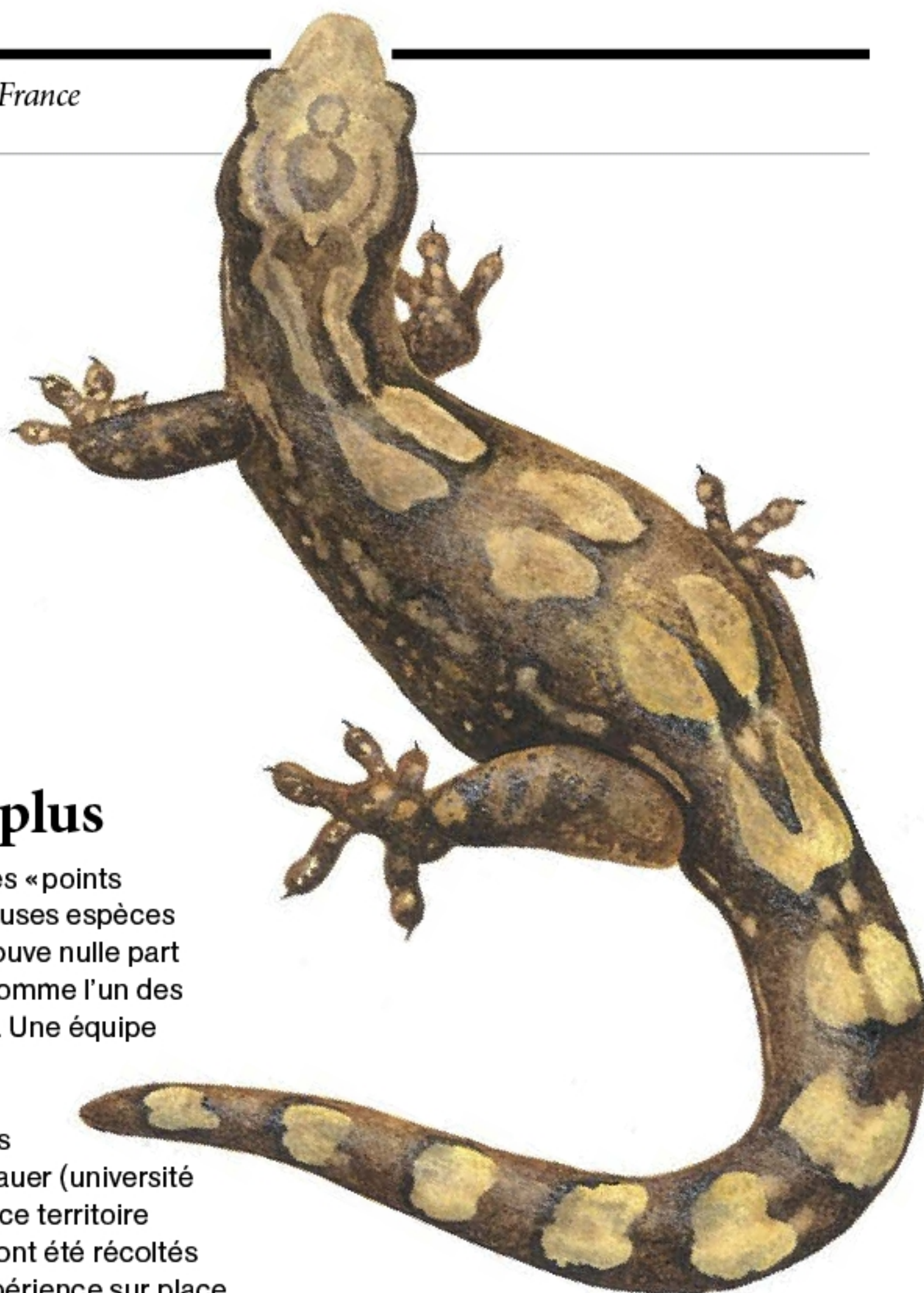




BAVAYIA NUBILA

## Et pour un gecko de plus

La Nouvelle-Calédonie constitue l'un des « points chauds » du globe, où vivent de nombreuses espèces – animales et végétales – que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Les geckos, eux, sont connus comme l'un des groupes les plus diversifiés du territoire. Une équipe de scientifiques vient d'en décrire une nouvelle espèce, *Bavayia nubila*, endémique elle aussi. Spécialiste de ces reptiles et coauteur de l'étude, Aaron Bauer (université de Villanova, Pennsylvanie) travaille sur ce territoire français depuis 1984 : « Les spécimens ont été récoltés entre 1995 et 2009. Mais ma longue expérience sur place m'a montré que cette espèce était bien moins facile à rencontrer que beaucoup d'autres geckos. Et elle est d'autant plus intéressante qu'elle est à la base de l'évolution de ce groupe. » Nocturne et de taille moyenne (adulte, il mesure au moins 6,5 cm), *Bavayia nubila* habite essentiellement les monts Ouin et Dzumac, dans le sud-est de Grande Terre, l'île principale. Comme dans une majeure partie de la Nouvelle-Calédonie, le sol y est très riche en minéraux ferreux et en magnésium. Une composition si particulière qu'elle ne convient qu'à très peu d'êtres vivants. « Chaque espèce du genre *Bavayia* vit sur une zone relativement réduite, insiste Aaron Bauer. Il y a trente ans, nous pensions qu'il y avait peu d'habitats différents ; les plans de conservation étaient assez simples. Aujourd'hui, nous savons qu'il existe plus de cent espèces différentes de lézards. Presque chaque montagne abrite au moins une espèce introuvable ailleurs. Or, chacune d'elles occupe un habitat menacé, car exploité ou en passe de l'être par une mine de nickel. » – Céline Lison avec Olivier Gargominy



### Protection en vue ?

Décrit en 2006, *Oedodera marmorata*, un autre gecko endémique – classé « gravement menacé » par l'UICN –, a été protégé par la création d'un parc, dans la Province Nord de l'île. *B. nubila* aura-t-il cette chance ? Pour l'heure, ses découvreurs espèrent pouvoir bénéficier d'un hélicoptère afin de repérer d'autres zones – difficiles d'accès – qui pourraient lui convenir.



## ANTARCTIQUE

# Des stalactiques de glace dans l'océan

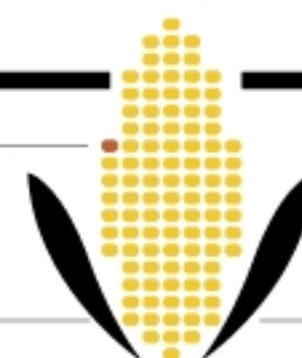
LES BIZARRERIES ABONDENT AUTOUR DES PÔLES. Aujourd'hui, grâce aux appareils photo *time-lapse*, qui prennent des clichés à intervalles réguliers, on peut voir l'une d'elles naître sous nos yeux. Cette stalactite de glace – ou brinicle –, constituée d'eau très salée, a été photographiée en 2011 pendant sa formation par les cameramen britanniques Doug Anderson et Hugh Miller, dans le détroit de McMurdo, en Antarctique. Les brinicles ont été décrits en détail pour la première fois en 1971 par les océanographes américains Paul Dayton et Seelye Martin. Ce dernier en a fait grandir dans son laboratoire de Seattle. Il explique que ce phénomène se produit naturellement lors des hivers polaires, quand la température de l'air plonge sous les  $-18\text{ }^{\circ}\text{C}$  tandis que l'eau reste plus douce, autour de  $-2\text{ }^{\circ}\text{C}$ . Tout vient de ce différentiel. L'eau tempérée remonte vers la banquise, que parcourt un réseau de canaux. En gelant, cette eau relâche du sel. Il se crée ainsi une concentration d'eau plus salée et plus dense, qui retombe au fond de l'océan. Au cours de sa descente, celle-ci fait geler l'eau autour elle, en un panache qui grandit d'environ 30 cm par heure. Si les conditions sont réunies, un brinicle peut atteindre le fond de la mer. Il s'étend alors à l'horizontale et se concentre dans les dépressions. Seelye Martin s'amuse au souvenir que, dans les années 1970, «la marine américaine a demandé si les brinicles étaient dangereux pour les sous-marins». La réponse est négative. Ils se forment trop lentement pour geler autre chose que les habitants du plancher océanique. Et ils sont assez fragiles pour que les phoques ou les courants les brisent. Quand cela se produit ou quand l'eau salée cesse de retomber, le brinicle «meurt». Mais il peut avoir une seconde vie. Anderson a vu des poissons s'installer dans des dépouilles de brinicles, qui ressemblent à de «très beaux chandeliers». — *Jeremy Berlin*





*Un brinicle suspendu à la banquise descend sur environ 2 m, près de l'île Little Razorback, en Antarctique. Cette colonne d'eau saumâtre a touché le plancher océanique, puis a formé un petit courant, qui a gelé les oursins et les étoiles de mer.*





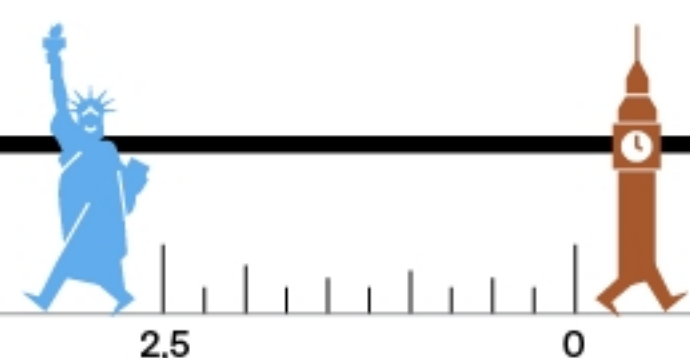
**Lever l'ancre** Elle a reposé au fond de l'océan pendant près de trois cents ans. Aujourd'hui, les archéologues ont remonté des abysses cette ancre en fer de plus de 900 kg appartenant au bateau pirate *Queen Anne's Revenge*. Son célèbre capitaine, Barbe Noire (Edward Teach de son vrai nom), et son équipage ont sillonné l'océan Atlantique, des Caraïbes au sud des États-Unis, jusqu'à leur naufrage au large de la Caroline du Nord, en 1718. Depuis sa découverte en 1996, l'épave a livré des trésors archéologiques parmi lesquels des fragments d'épées, des petits canons et des boucles métalliques. Une équipe a d'abord tenté de récupérer une ancre encore plus grande, avant de s'apercevoir qu'elle s'était soudée aux canons au cours du naufrage. La plus petite, utilisée pour les expéditions de pillage et de rançonnement, attend désormais d'être nettoyée par le Département des ressources culturelles de Caroline du Nord. — Thomas Pierce

*Une ancre géante du navire de Barbe Noire est conservée dans l'eau, dans un laboratoire de Greenville (Caroline du Nord), avant l'étape suivante de conservation.*

**AMPHIBIENS MÉDICINAUX** La peau des amphibiens cache de minuscules réserves chimiques au potentiel immense. Des scientifiques de l'université de la Reine, en Irlande du Nord, rapportent que les peptides sécrétés par la rainette *Phyllomedusa sauvagii* (à gauche) peuvent empêcher la croissance des vaisseaux sanguins – une découverte prometteuse pour le traitement du cancer. Les sécrétions du crapaud sonneur à ventre de feu (dont le cerveau contient des substances antimicrobiennes) font le contraire, ce qui les rend potentiellement utiles pour les greffes et le soin des plaies. «La nature met au point des médicaments depuis bien plus longtemps que nous», commente Chris Shaw, chimiste biologiste. —Jennifer S. Holland

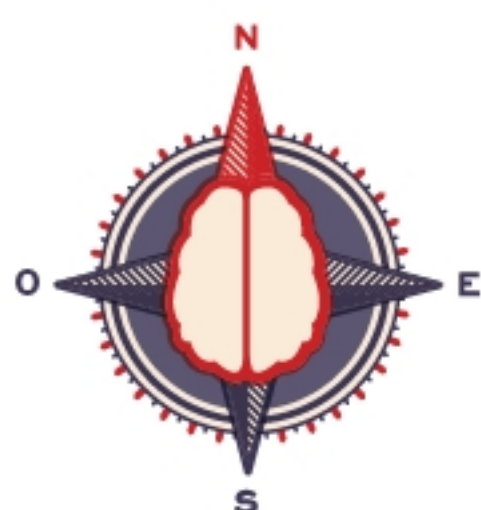






**Pierres d'achoppement** Les trottoirs d'Allemagne et de neuf autres pays européens ont droit à une rénovation historique. Quelque 34 000 pavés recouverts de cuivre, et portant le nom et le destin de victimes des nazis, ont été installés devant des bâtiments où ces personnes vivaient ou travaillaient autrefois. Le projet a été conçu par l'artiste allemand Gunter Demnig et des donateurs privés ont financé ces minimémoriaux. La plupart des noms sont juifs, mais Demnig a dédié des pavés aux membres d'autres groupes, comme des Témoins de Jéhovah ou des prisonniers politiques. Il définit ses créations comme des « pierres d'achoppement », espérant que les piétons « trébucheront avec leur tête et leur cœur ». Certaines municipalités achoppent sur le concept, arguant qu'il existe déjà de nombreux mémoriaux et que, par ailleurs, ce type de souvenir historique ne devrait pas être piétiné. Mais les partisans semblent primer sur les détracteurs. Et Demnig continue à poser ses pavés. — *Andrew Curry*

*Des pavés gravés à la main, ici à Berlin, ramènent les noms de victimes des nazis « dans la maison où elles vivaient », explique l'artiste qui les installe.*



**C'EST PAR OÙ ?** Voilà une question courante. Devant un visiteur qui lui demande son chemin, l'autochtone s'arrête, se gratte la tête et lui indique la direction. Les sites familiers semblent servir de référence pour donner des indications, mais une nouvelle étude laisse penser que l'orientation joue un rôle-clé. À Tübingen, en Allemagne, des chercheurs ont utilisé une maquette virtuelle de la ville pour tester les connaissances spatiales des habitants. Quand on leur a demandé de localiser un endroit hors de leur champ de vision, les participants s'en sont mieux sortis s'ils étaient face au nord. Leurs « cartes mentales », explique la psychologue Julia Frankenstein, semblaient être le miroir des vrais plans de la ville et n'étaient pas totalement fondées sur leur mémoire navigationnelle. — *Catherine Zuckerman*



# À VENIR

## SOLUTIONS URBAINES

### Les lumières de la ville

Des chercheurs de l'université Columbia ont cartographié la consommation d'énergie à New York. En identifiant les zones d'utilisation intensive du réseau, ils espèrent aider la municipalité, les compagnies d'électricité et les propriétaires fonciers à baisser l'empreinte carbone de la ville. Voir du rouge sur la carte n'est pas forcément négatif. D'ici à 2030, New York comptera près de 1 million de résidents supplémentaires, beaucoup trop pour les systèmes de distribution d'énergie, obsolètes. Selon l'ingénieur Vijay Modi, dans les zones écarlates, des immeubles, voire des pâtés de maisons entiers, pourraient partager leurs ressources. Alimenter un bâtiment génère de la chaleur et l'excédent pourrait être récupéré pour chauffer l'eau de la douche du voisin.

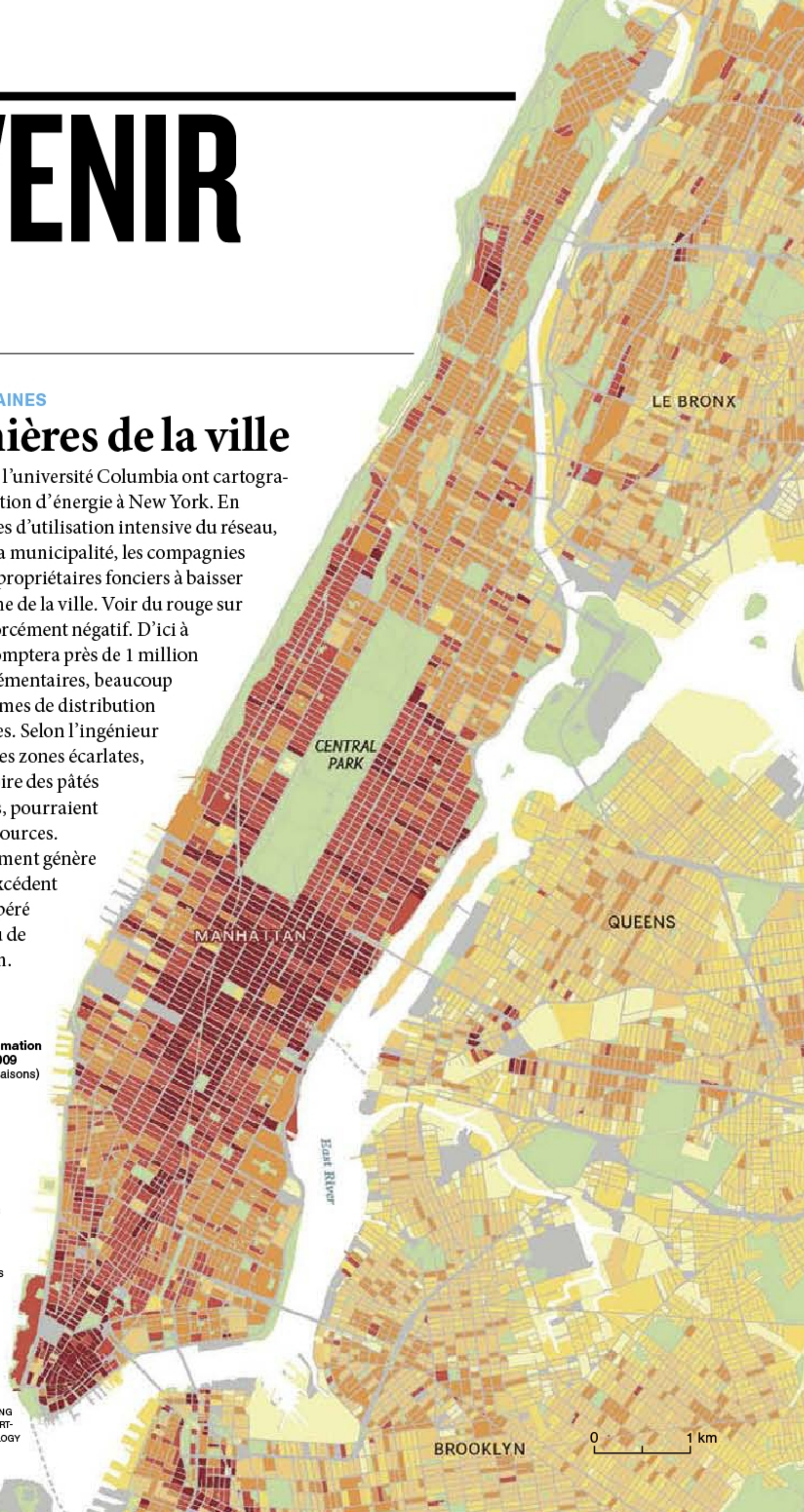
— Bruce Falconer

**Estimation de la consommation annuelle d'énergie, en 2009**  
(en kWh/m<sup>2</sup>, par pâté de maisons)

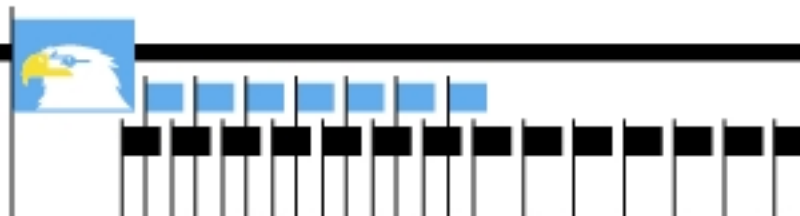
- 2 500 et plus
- 1 250-2 499
- 600-1 249
- 300-599
- 100-299
- 1-99
- Absence de données
- Espace vert

Une ampoule de 100 W allumée pendant dix heures utilise 1 kWh d'énergie.

JEROME N. COOKSON,  
ÉQUIPE DU NGM  
SOURCES : COLUMBIA ENGINEERING  
AND EARTH INSTITUTE; NYC DEPARTMENT  
OF INFORMATION TECHNOLOGY  
AND TELECOMMUNICATIONS







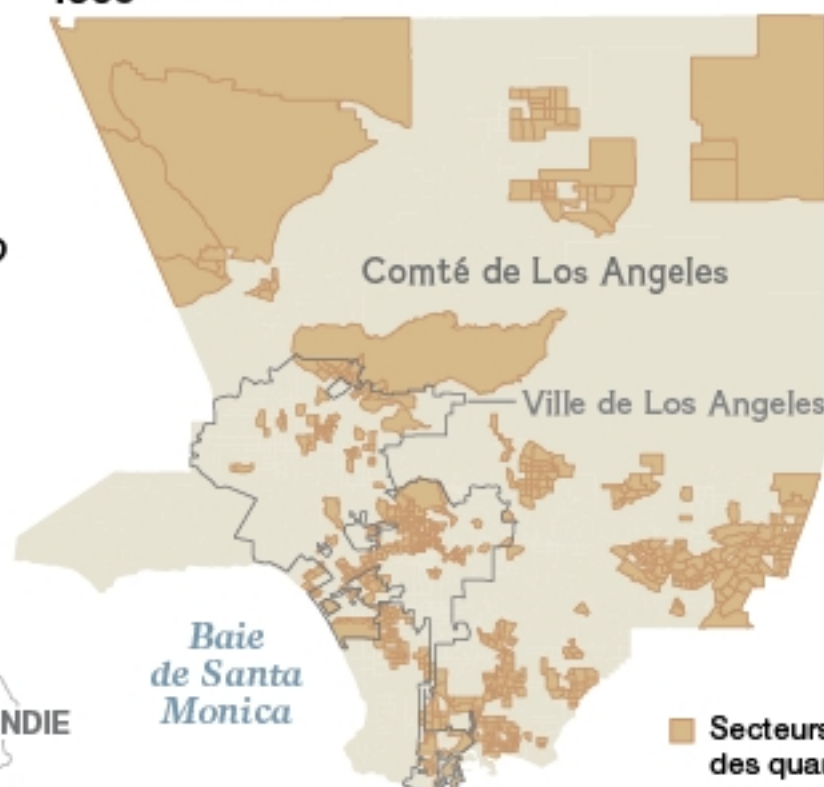
## Un pas de plus vers l'égalité

Depuis quarante ans, John Logan, sociologue à l'université Brown (Rhode Island), travaille sur la notion de mixité dans les microcosmes. L'année dernière, il a passé au crible les données des recensements américains de 1980 à 2010 et identifié vingt centres métropolitains traditionnellement multiculturels, comme Los Angeles et Houston. En étudiant les statistiques, il a constaté que le nombre de zones présentant un fort taux d'intégration de quatre groupes clés était en augmentation. À l'origine, ces « quartiers universels » étaient des communautés principalement blanches où des Hispaniques et des Asiatiques se sont installés, suivis par des Noirs. Ce qui a surpris Logan, c'est que ce schéma d'intégration spécifique présente bien plus de stabilité que ce qui était prévu. Il a remarqué que plus de 60 % de ces quartiers universels sont encore mixtes au bout de trente ans. Fondées sur le découpage des recensements, ces zones sont, en moyenne, blanches à près de 50 %, hispaniques à 25 %, le reste étant réparti à égalité entre Noirs et Asiatiques. Les quartiers à fortes minorités sont, eux, de plus en plus immuables, les Blancs préférant converger vers la banlieue. Au final, le va-et-vient de l'intégration et de la ségrégation aboutit à des situations pas toujours équilibrées. — *Johnna Rizzo*

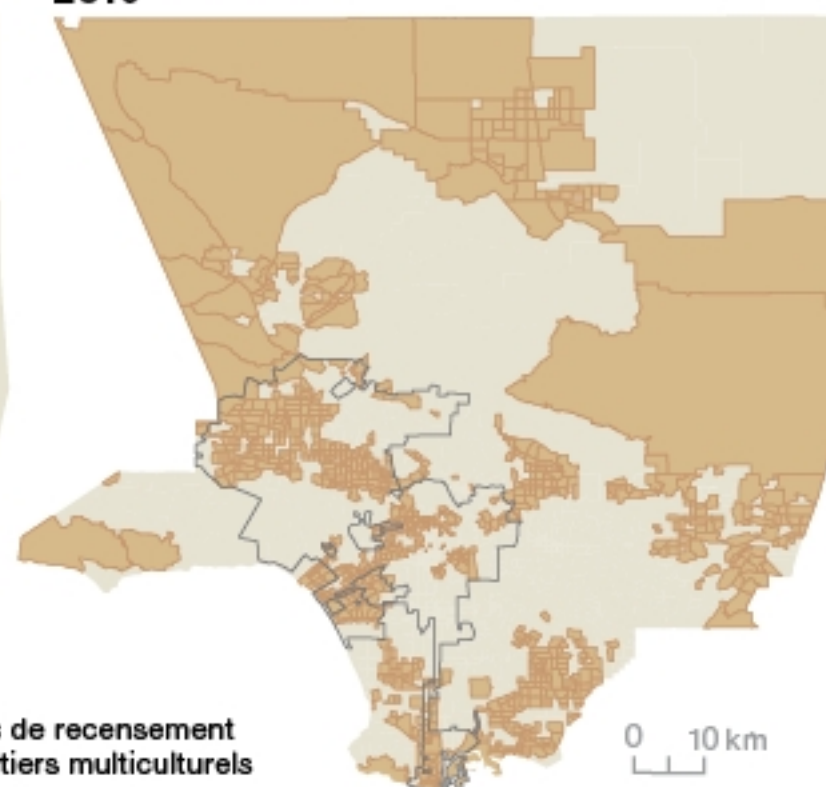
Dans la métropole de Los Angeles, les « quartiers universels » réunissant Blancs, Noirs, Hispaniques et Asiatiques sont en expansion.



1980



2010



## Jauger les blessures à la tête

Depuis 2000, environ 220 000 soldats américains ont souffert de lésions cérébrales traumatiques, souvent dues à une exposition aux déflagrations. Pour comprendre – et soigner – ce type de blessures, les données sur les explosions sont donc essentielles. L'an dernier, l'armée américaine et des partenaires privés ont développé et déployé des systèmes qui évaluent la gravité des détonations. Lors de tests sur le terrain, les soldats portent des dosimètres de la taille d'une montre sur le thorax (ci-dessus), les épaules et la tête. Ces jauges mesurent la pression et l'accélération. Les médecins n'ont ensuite qu'à appuyer sur un bouton pour évaluer les risques selon un code de couleurs rappelant celui des feux de signalisation : rouge pour grave, jaune pour modéré et vert pour insignifiant. — *Jeremy Berlin*

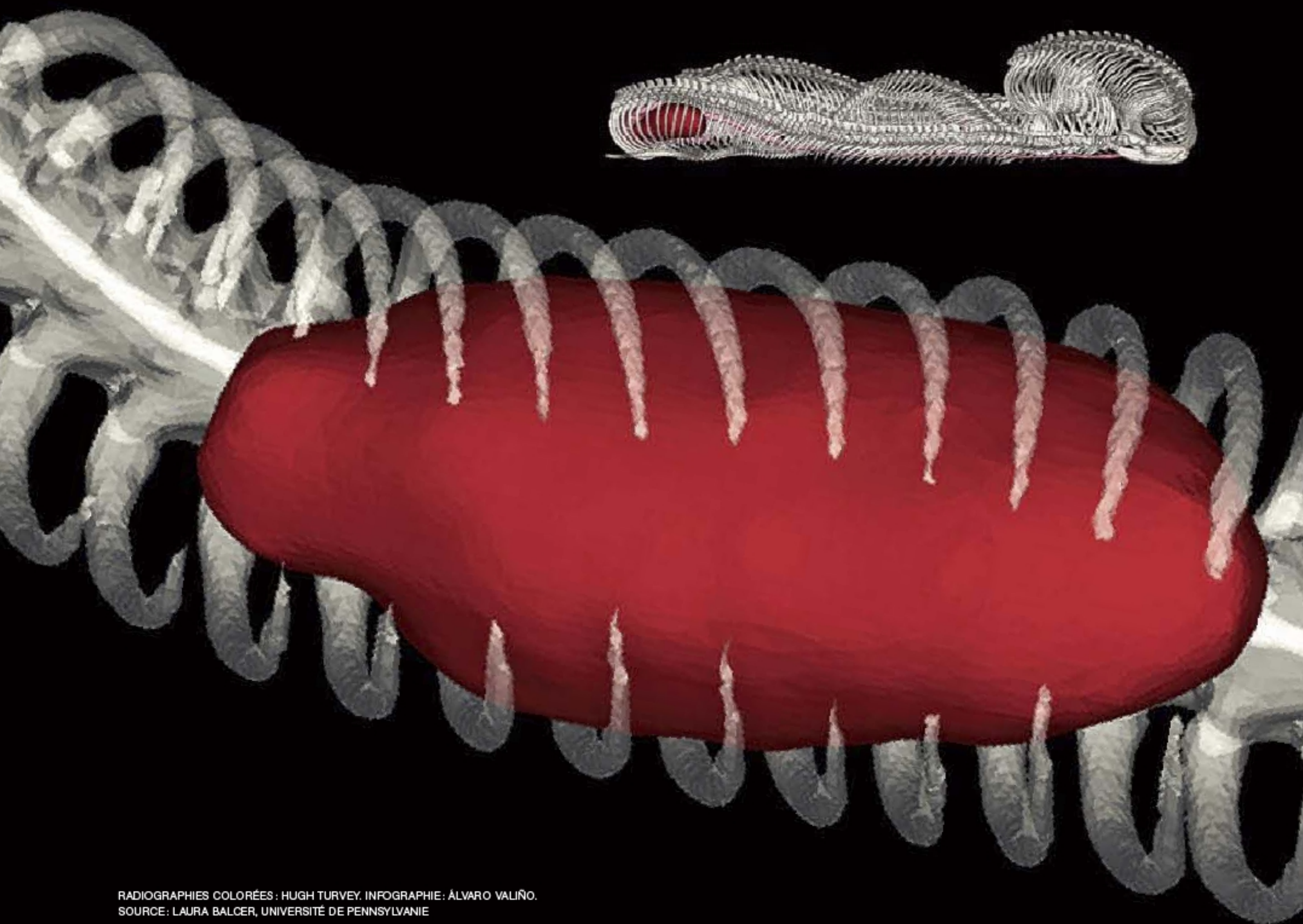




## Pythons au grand cœur

La biologiste Leslie Leinwand a constaté que les pythons birmans avaient le cœur gros quand ils mangeaient. À l'exception du cerveau (sans doute limité par la boîte crânienne), tous les organes étudiés avaient grandi de 30 à 100 % après un repas. « Plus les pythons mangent, plus les organes grossissent », note la biologiste. Quand les pythons se remplissent la panse – il peut se passer des mois entre deux festins –, le temps de réaction est assez court. Les organes atteignent leur taille maximale après soixante-seize heures, pour retrouver leur forme initiale en dix jours, une fois la digestion achevée. Ces organes hypertrophiés, reliés au cœur, s'adaptent à un métabolisme quarante fois plus rapide que la normale. Le python n'enfle pas, il fabrique vraiment de nouveaux tissus – une prouesse qui, pour Leinwand, pourrait aider au traitement des pathologies cardiaques. Son équipe espère que le mélange de trois lipides déclenchant la croissance des cellules cardiaques pourrait combattre l'atrophie du cœur chez les cancéreux et les astronautes. Ou que les cœurs hypertrophiés par d'autres maladies pourraient imiter la phase de régression du python. — *Johnna Rizzo*

*Les radiographies d'un python birman (ci-dessous) montrent l'augmentation de 40 % de son cœur après un repas. Le volume des aliments ingérés peut représenter 75 % de la masse corporelle de l'animal.*





# Question de taille

Il y a 70 millions d'années, le plus gros mammifère connu ne pesait que 3 kg. Depuis, certains ont grandi de manière continue, mais lente : les changements majeurs dans la taille d'une espèce se produisent sur des millions de générations. C'est la conclusion de l'équipe scientifique dirigée par Alistair Evans, de l'université Monash (Australie), qui a étudié les fossiles de vingt-huit groupes de mammifères, dont des éléphants, des primates et des cétacés.

Car devenir plus gros ne se résume pas à avoir plus de muscles ou d'os. Il faut également revoir le fonctionnement du cœur et des yeux, de même que le métabolisme et le régime alimentaire. Sans oublier que les membres doivent supporter plus de poids, ce qui pourrait expliquer une autre découverte : les cétacés grandissent deux fois plus vite, sans doute parce que l'eau aide à porter la masse nouvellement gagnée. Alistair Evans ajoute qu'évoluer vers une plus grande taille demande dix fois plus de temps que rapetisser. — *Gretchen Parker*

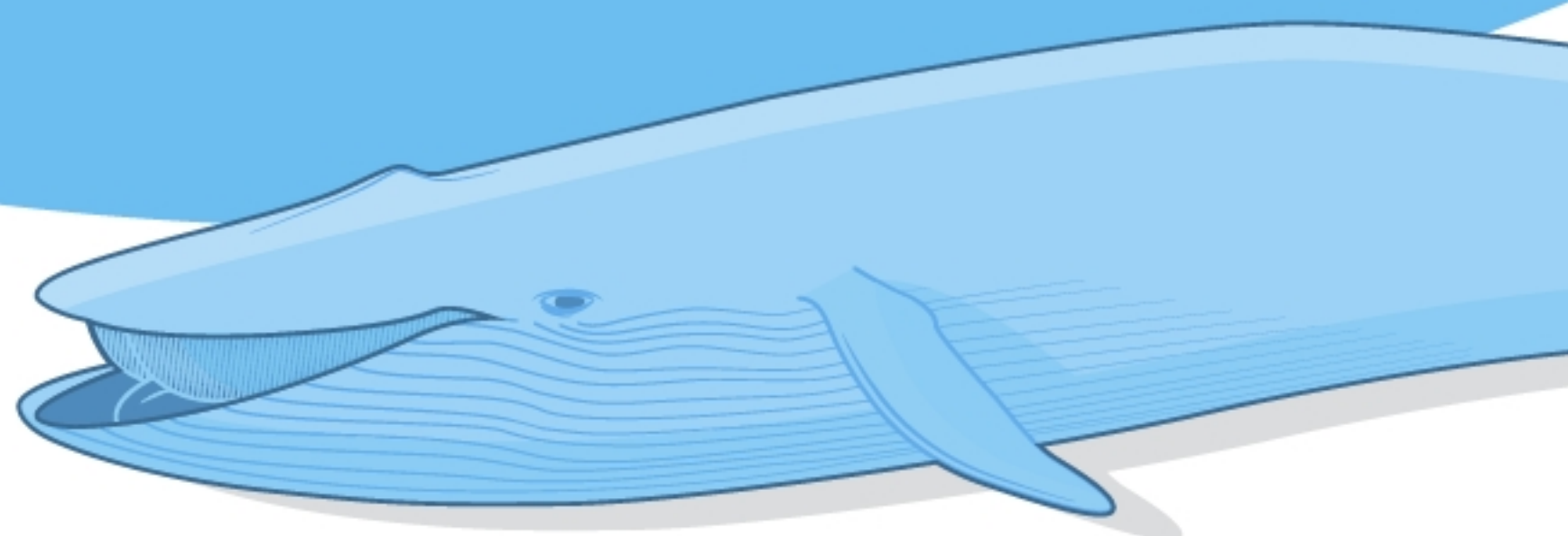
IL FAUT  
UN MINIMUM DE

**3 MILLIONS  
DE GÉNÉRATIONS**

pour qu'un mammifère marin  
de la taille d'un dauphin atteigne  
les dimensions d'une baleine bleue.

1 MILLION DE GÉNÉRATIONS

1 000 fois (x)  
évolution  
en taille



**1,6 MILLION  
DE GÉNÉRATIONS**

pour qu'un mammifère terrestre  
de la taille d'un mouton atteigne  
les dimensions d'un éléphant.

**5 MILLIONS  
DE GÉNÉRATIONS**

pour un mammifère  
de la taille d'un lapin.

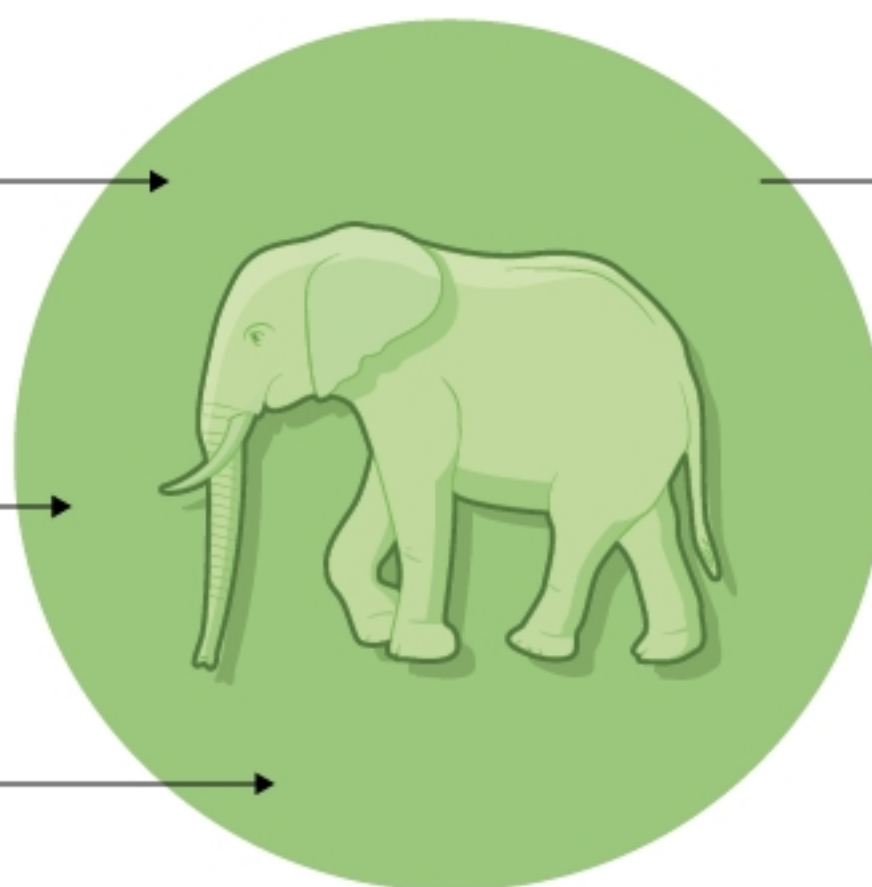
**24 MILLIONS  
DE GÉNÉRATIONS**

pour un mammifère  
de la taille d'une souris.

100 x

1 000 x

100 000 x



MAIS IL FAUT SEULEMENT  
UN MINIMUM DE

**0,1 MILLION  
DE GÉNÉRATIONS**

pour que la taille  
d'un mammifère terrestre  
comme l'éléphant se réduise  
à celle d'un mouton.

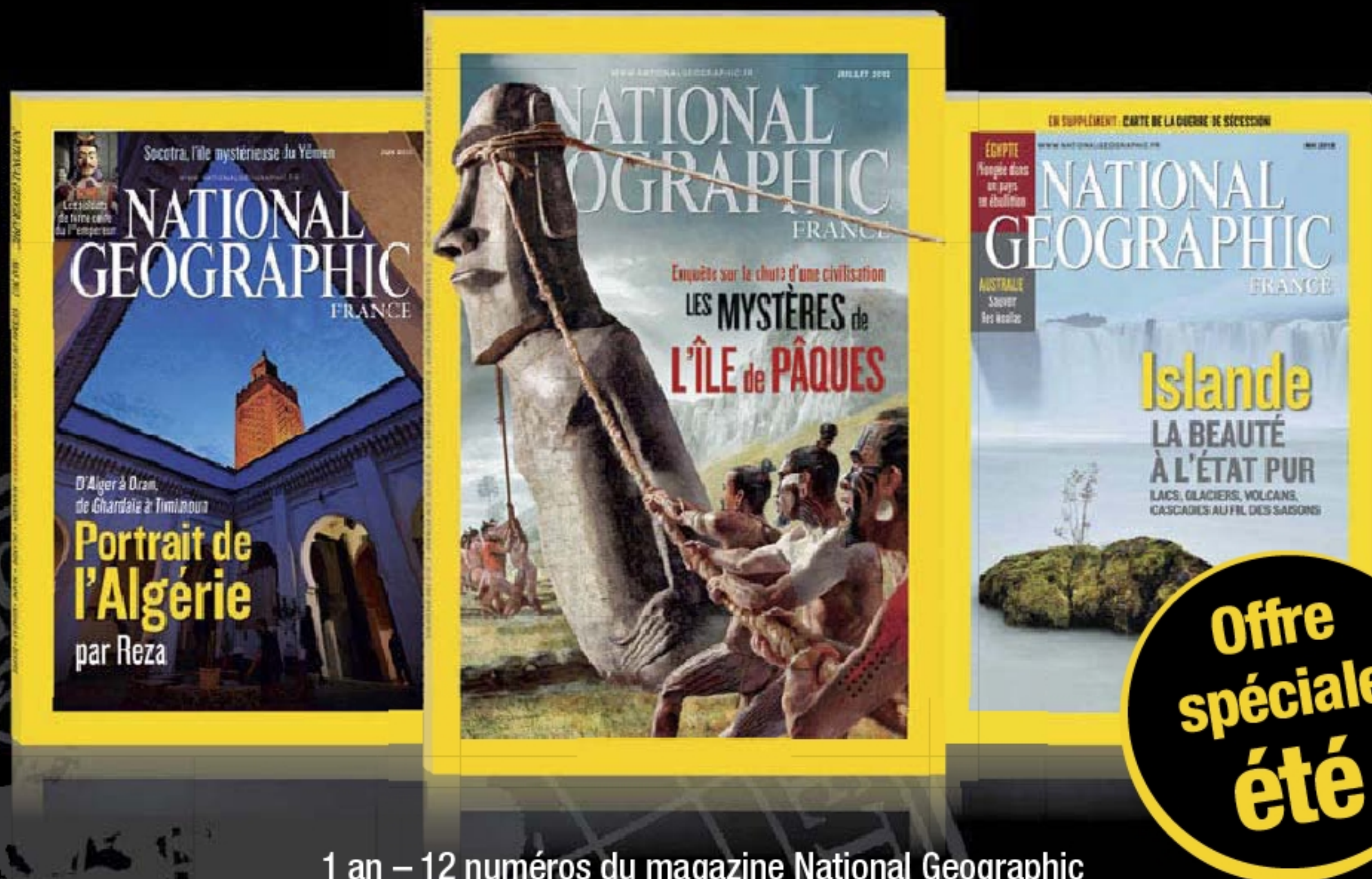
÷ 100

## ET CETERA

Un cancer de la prostate a été découvert sur **LA MOMIE DE 2 200 ANS** d'un quinquagénaire – c'est le deuxième plus ancien cas connu. ■ **LES POIS CHICHES ET LES FÈVES** de Syrie figurent parmi les 25 000 échantillons récemment ajoutés à la Réserve mondiale de semences du Svalbard, en Arctique. ■ **MADAGASCAR** aurait été peuplée pour la première fois il y a 1 200 ans par trente femmes venues d'Indonésie, selon des chercheurs de l'université de Massey (Nouvelle-Zélande).



# Abonnez-vous à



1 an – 12 numéros du magazine National Geographic

# 50% de réduction\*

sur les 9 premiers mois

## Bon d'Abonnement

Bulletin à compléter et à retourner sans argent et sans affranchir à : **National Geographic** - Libre réponse 91149 – 62069 Arras Cedex 09. Vous pouvez aussi photocopier ce bon ou envoyer vos coordonnées sur papier libre en indiquant l'offre et le code suivant : **NGE155N**

- ☐ **Oui, je souhaite profiter ou faire profiter de l'offre spéciale été de National Geographic** (1 an – 12 numéros) pour seulement **39€ au lieu de 62,40€** en kisoque.

Je ne paie rien aujourd'hui et je réglerai à réception de facture.



En m'abonnant, je deviens membre de la National Geographic Society et je reçois mon certificat d'adhésion personnalisé.

Je note ci-dessous mes coordonnées :

Nom

Prénom

Adresse

Code postal  Ville

e-mail

J'offre cet abonnement à :

Nom

Prénom

Adresse

Code postal  Ville

e-mail

- ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires

Je peux aussi m'abonner au 0 826 963 964 (0,15 €/min.) ou sur [www.prismashop.nationalgeographic.fr](http://www.prismashop.nationalgeographic.fr)

NGE155N

\*Par rapport au prix de vente au numéro. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France Métropolitaine, valable 2 mois. Délai de livraison du 1er numéro : 4 semaines environ après enregistrement de votre règlement. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. À défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.





# NATIONAL GEOGRAPHIC

Inspirer le désir de protéger la planète

**National Geographic Society** est enregistrée à Washington, D.C. comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques. » Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

FRANÇOIS MAROT, *Rédacteur en chef*  
Catherine Ritchie, *Rédactrice en chef adjointe*  
Sylvie Brieu, *Chef de service*  
Christian Levesque, *Chef de studio*  
Céline Lison, *Reporter*  
Fabien Maréchal, *Secrétaire de rédaction*  
Emmanuel Vire, *Cartographe*  
Emmanuelle Gautier, *Assistante de la rédaction/site internet*

## CONSULTANTS SCIENTIFIQUES

Philippe Bouchet, *systématique* ;  
Jean Chaline, *paléontologie* ;  
Françoise Claro, *zoologie* ;  
Bernard Dézert, *géographie* ;  
Jean-Yves Empereur, *archéologie* ;  
Jean-Claude Gall, *géologie* ;  
Jean Guilaine, *préhistoire* ;  
André Langaney, *anthropologie* ;  
Pierre Lasserre, *océanographie* ;  
Hervé Le Guyader, *biologie* ;  
Hervé Le Treut, *climatologie* ;  
Anny-Chantal Levasseur-Regourd, *astronomie* ;  
Jean Malaurie, *ethnologie* ;  
François Ramade, *écologie* ;  
Alain Zivie, *égyptologie* ;

## TRADUCTEURS, RÉVISEUR, CARTOGAPHE, RÉDACTEUR-GRAPHISTE, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Philippe Babo, Béatrice Bocard, Philippe Bonnet,  
Jean-François Chaix, Sonia Constantin, Bernard  
Cucchi, Joëlle Hauzeur, Sophie Hervier, Hélène  
Inayetian, Marie-Pascale Lescot, Hugues Piolet,  
Hélène Verger

## FABRICATION

Stéphane Roussiès, Maria Pastor  
Photogravure : Quart de Pouce, une division de Made For Com, France  
Imprimé en Espagne : Rotocayfo S.L., Ctra.N-II, Km 600, 08620 Sant Vicenç dels Horts (Barcelona)

Dépôt légal : août 2012 ; Diffusion : Presstalis. ISSN 1297-1715.  
Commission paritaire : 1214 K 79161.

## SERVICE ABONNEMENTS

National Geographic France et DOM TOM  
62 066 Arras Cedex 09.  
Tél. : 0 811 23 22 21  
[www.prismashop.nationalgeographic.fr](http://www.prismashop.nationalgeographic.fr)

## Abonnement

France : 1 an - 12 numéros : 44 €  
Belgique : 1 an - 12 numéros : 45 €  
Suisse : 14 mois - 14 numéros : 79 CHF  
(Suisse et Belgique : offre valable pour un premier abonnement)  
Canada : 1 an - 12 numéros : 73 CAN\$

VENTE AU NUMÉRO ET CONSULTATION : Tél. : 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)

## NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

**EDITOR IN CHIEF** Chris Johns  
DEPUTY EDITOR Victoria Pope  
CREATIVE DIRECTOR Bill Marr  
EXECUTIVE EDITORS  
Dennis R. Dimick (*Environment*), Kurt Mutchler (*Photography*), Jamie Shreeve (*Science*)  
MANAGING EDITOR Lesley B. Rogers  
DEPUTY MANAGING EDITOR David Brindley  
DEPUTY PHOTOGRAPHY EDITOR Ken Geiger  
DEPUTY TEXT EDITOR Marc Silver  
DEPUTY CREATIVE DIRECTOR Kaitlin Yarnall

**DEPARTMENT DIRECTORS** ART: Juan Velasco DEPARTMENTS: Margaret G. Zackowitz DESIGN: David C. Whitmore  
E-PUBLISHING: Melissa Wiley MAPS: William E. McNulty

**INTERNATIONAL EDITION** EDITORIAL DIRECTOR: Amy Kolczak  
PHOTO AND DESIGN EDITOR: Darren Smith, PHOTOGRAPHIC LIAISON: Laura L. Ford.  
PRODUCTION: Angela Botzer. ADMINISTRATION : Sharon Jacobs

**EDITORS** ARABIC Mohamed Al Hammadi • BRAZIL Matthew Shirts • BULGARIA Krassimir Drumev • CHINA Ye Nan  
CROATIA Hrvoje Prčić • CZECHIA Tomáš Tureček • ESTONIA Erkki Peetsalu • FRANCE François Marot • GERMANY  
Erwin Brunner GREECE Maria Atmatzidou • HUNGARY Tamás Schlosser • INDONESIA Hendra Noor Saleh •  
ISRAEL Daphne Raz ITALY Marco Cattaneo • JAPAN Shigeo Otsuka • KOREA Sun-ok Nam • LATIN AMERICA  
Omar López Vergara LITHUANIA Frederikas Jansonas • NETHERLANDS/BELGIUM Aart Aarsbergen • NORDIC  
COUNTRIES Karen Gunn POLAND Martyna Wojciechowska • PORTUGAL Gonçalo Pereira • ROMANIA Cristian  
Lascu RUSSIA Alexander Grek • SERBIA Igor Rill • SLOVENIA Marija Javornik SPAIN Josep Cabello  
TAIWAN Roger Pan • THAILAND Kowit Phadungruangkij • TURKEY Nesibe Bat

## NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

**CHAIRMAN AND CEO** John Fahey

**PRESIDENT** Tim T. Kelly

### EXECUTIVE MANAGEMENT

LEGAL AND INTERNATIONAL EDITIONS: Terrence B. Adamson  
ENTERPRISES: Linda Berkeley  
CHIEF DIGITAL OFFICER: John Caldwell  
TELEVISION PRODUCTION: Maryanne G. Culpepper  
MISSION PROGRAMS: Terry D. Garcia  
CHIEF TECHNOLOGY OFFICER: Stavros Hilaris  
COMMUNICATIONS: Betty Hudson  
CHIEF FINANCIAL OFFICER: Christopher A. Liedel  
CHIEF MARKETING OFFICER: Amy Maniatis  
PUBLISHING AND DIGITAL MEDIA: Declan Moore

### BOARD OF TRUSTEES

Joan Abrahamson, Michael R. Bonsignore, Jean N. Case,  
Alexandra Grosvenor Eller, Roger A. Enrico, John Fahey,  
Daniel S. Goldin, Gilbert M. Grosvenor, Tim T. Kelly,  
Maria E. Lagomasino, George Muñoz, Reg Murphy,  
Patrick F. Noonan, Peter H. Raven, William K. Reilly,  
Edward P. Roski, Jr., James R. Sasser, B. Francis Saul II,  
Gerd Schulte-Hillen, Ted Wait, Tracy R. Wolstencroft

### INTERNATIONAL PUBLISHING

VICE PRESIDENT MAGAZINE PUBLISHING : Yulia Petrossian Boyle  
VICE PRESIDENT BOOK PUBLISHING : Rachel Love

Cynthia Combs, Ariel Deiacio-Lohr, Kelly Hoover,  
Diana Jaksic, Jennifer Liu, Rachel Perez, Desiree Sullivan

### COMMUNICATIONS

VICE PRESIDENT : Beth Forster

### RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

CHAIRMAN: Peter H. Raven  
VICE CHAIRMAN: John M. Francis  
Kamaljit S. Bawa, Colin A. Chapman, Keith Clarke,  
Steven M. Colman, J. Emmett Duffy, Philip Gingerich,  
Carol P. Harden, Jonatan B. Losos, John O'Loughlin,  
Naomi E. Pierce, Elsa M. Redmond, Thomas B. Smith,  
Wirt H. Wills, Melinda A. Zeder

### EXPLORERS-IN-RESIDENCE

Robert Ballard, James Cameron, Wade Davis, Jared  
Diamond, Sylvia Earle, J. Michael Fay, Beverly Joubert,  
Dereck Joubert, Louise Leakey, Meave Leakey, Johan  
Reinhard, Enric Sala, Paul Sereno, Spencer Wells

Copyright © 2012 National Geographic Society  
All rights reserved. National Geographic and Yellow Border:  
Registered Trademarks ® Marcas Registradas. National  
Geographic assumes no responsibility for unsolicited materials.

## Licence de la NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Magazine mensuel édité par :

**NG France**

Siège social : 13, rue Henri-Barbusse,  
92624 Gennevilliers Cedex  
Société en Nom Collectif  
au capital de 5 892 154,52 €  
Ses principaux associés sont :  
PRISMA MÉDIA et VIVIA

MARTIN TRAUTMANN,  
Directeur de la publication  
MARTIN TRAUTMANN, PIERRE RIANDET, Gérants  
13, rue Henri-Barbusse,  
92624 Gennevilliers Cedex  
Tél. : 01 73 05 60 96  
Fax : 01 47 92 67 00

FABRICE ROLLET,  
Directeur commercial  
Éditions National Geographic  
Tél. : 01 73 05 35 37

La rédaction du maga-  
zine n'est pas respon-  
sable de la perte ou  
détérioration des tex-  
tes ou photographies  
qui lui sont adressés  
pour appréciation. La  
reproduction, même  
partielle, de tout ma-  
tériel publié dans le  
magazine est interdite.  
Tous les prix indiqués  
dans les pages sont  
donnés à titre indicatif.





Un hors-série à découvrir  
en famille de 7 à 77 ans



Actuellement en vente chez votre marchand de journaux

Se poser des questions, **Ca** fait avancer.





## Chères lectrices, chers lecteurs,

Troisième monument le plus visité de France, le Mont-Saint-Michel se dresse au cœur du golfe normand-breton comme un emblème, un porte-drapeau de cette portion de notre littoral. Vous qui nous lisez régulièrement, vous savez que nous parlons rarement de notre pays, la plupart d'entre vous préférant les reportages au long cours, bien loin des coutumes et des préoccupations hexagonales. Mais, à la rédaction du *National Geographic France*, nous considérons que cette côte est à la fois chargée d'exotisme et de problématiques universelles. Ce golfe, qui doit devenir un parc marin, concentre certaines des contradictions de notre temps. D'un côté, diverses institutions s'emploient à remettre le Mont-Saint-Michel dans l'environnement qui était le sien il y a un siècle. De l'autre, entreprises publiques et privées conçoivent une ferme d'éoliennes au large de Saint-Brieuc. Achievée, elle sera une des plus puissantes d'Europe. En attendant, le chantier aura des répercussions considérables en terme d'environnement. Notre reporter Céline Lison et nos trois photographes vous livrent une vision très personnelle de ces rivages. Ils ont suivi aussi bien les touristes que les pêcheurs à pied et les amateurs d'algues...

FRANÇOIS MAROT



Retrouvez nos rubriques, la galerie photos du mois, blogs et news insolites sur notre site [www.nationalgeographic.fr](http://www.nationalgeographic.fr). Vous pouvez également vous abonner au magazine.

C'EST SIMPLE ET PRATIQUE !

### Corde sensible

Je tenais à féliciter Chip Brown pour son article sur l'ascension du K2 (NGM n° 151, avril 2012). J'ai vibré pour Gerlinde. J'avais peur qu'elle perde à nouveau un de ses amis pendant cette rude ascension (c'est un des rares éléments sur lesquels on n'avait pas d'info à la seule vue des photos et documents). L'insertion d'un long flashback juste avant l'assaut final est particulièrement bien vu ! Et l'article tient en haleine jusqu'au bout ! Gerlinde, vous êtes une femme hors du commun. Je crois que les trois hommes qui vous ont

accompagnée au sommet ont plus eu besoin de vous que vous n'avez eu besoin d'eux. J'avais adoré l'article sur le controversé Messner (NGM n° 86, novembre 2006), homme que j'ai trouvé remarquable, quoi qu'on en dise. Mais, devant la force et l'humanité de Gerlinde, je reste sans voix.

SYLVAIN GENT  
Par courriel

### Tout miel

J'admire *National Geographic* et je voulais savoir si un reportage détaillé sur les abeilles avait été réalisé. Bien moins impressionnantes que les grands singes, les

tigres et les ours polaires, elles sont en un sens plus vitales car, sans elles, l'homme disparaîtrait en très peu de temps. Si vous n'avez pas monté une campagne ou réalisé un reportage à leur sujet, je pense qu'il serait très intéressant et important de le faire car, souvent, les gens ne se rendent pas compte de leur rôle et de l'enjeu que leur survie représente.

MAUD URBAS  
Par courriel

*Sujet passionnant que celui des abeilles auquel nous n'avons, en effet, jamais consacré d'article.*

### Cartes sur table

Achetant régulièrement votre publication, je ne peux que féliciter les auteurs de la majorité de vos reportages. Mon seul bémol concerne la qualité de certains graphiques ou cartes qui ne soutiennent pas la comparaison avec ce que l'on peut trouver dans *L'Atlas des futurs du monde* et, plus généralement, dans une grande partie des atlas des éditions Autrement.

MARC NICOLAS BERNSTEIN  
Par courriel

*La collection des atlas publiés par les éditions Autrement est, comme son nom l'indique, dédiée aux cartes et aux infographies. Limités par la place, nous essayons d'équilibrer au mieux textes, cartes et photographies afin de vous donner l'information la plus complète possible.*

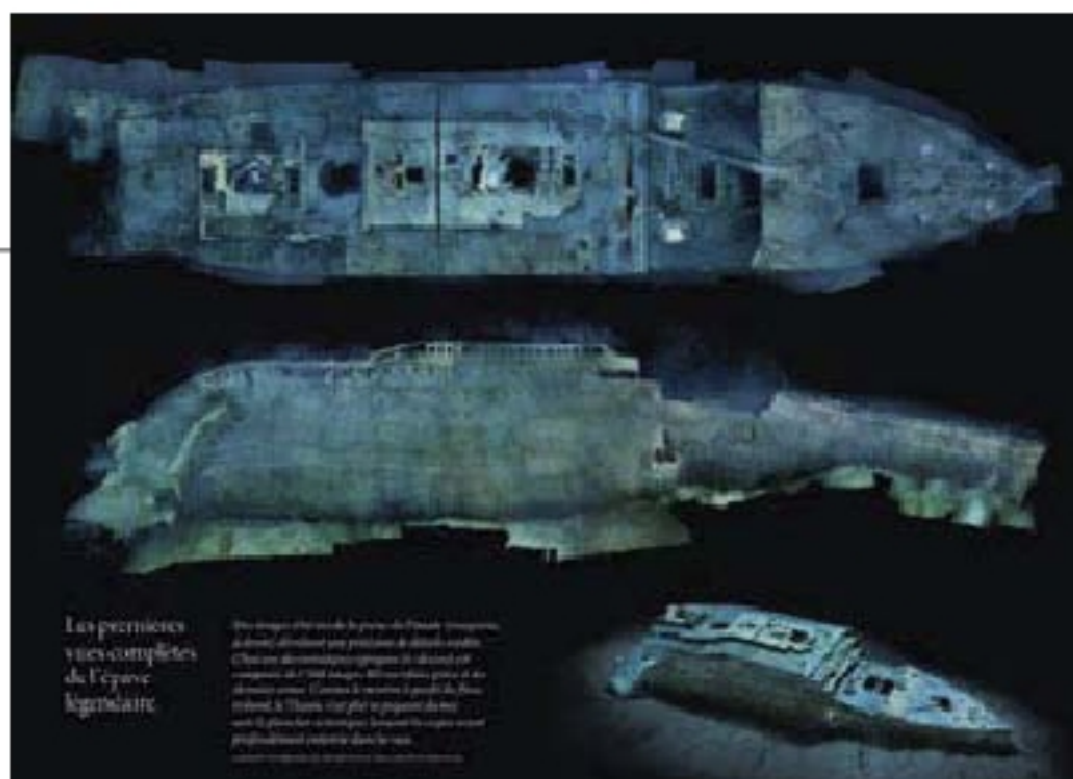
### L'Afrique des mascarades

Depuis trois décennies que j'apprécie la lecture de votre



### Le *Titanic* révélé

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec Robert Ballard, qui considère le *Titanic* comme un cimetière (NGM n° 151, avril 2012). Ne serait-ce pas le sort de toutes les épaves des époques reculées de l'histoire ? Le *Titanic* doit-il être davantage vu comme un cimetière à cause de la modernité de cette tragédie, de sa couverture médiatique, des passagers prestigieux ou pauvres et de son équipage ? Que faut-il pour qu'une épave ne soit pas un cimetière ? Qu'en est-il d'un navire qui contient de l'or, de l'argent ou des trésors archéologiques ? Le naufrage du *Titanic* a été un drame humain, c'est sûr, mais, quand on le compare aux pertes subies pendant



la Première Guerre mondiale, c'est sans commune mesure.

**THADDEUS B. KUBIS**  
Sheffield, Massachusetts  
(États-Unis)

### Larmes de fond

Depuis la découverte du *Titanic*, l'épave a été photographiée, filmée, analysée sans fin et, malheureusement, pillée. Laissons donc ce paquebot et ses morts en paix, au fond de l'océan, et passons enfin à autre chose.

**NICK HART**  
Beverley, Angleterre (Royaume-Uni)

### Vaisseau fantôme

Dans votre article sur le *Titanic*, j'ai été intrigué par la photo des pages 18-19, prise sur le chantier naval de Belfast. À gauche, un des ouvriers ressemble à un fantôme. On peut

voir les rivets de la coque à travers son corps. C'est pour le moins très surprenant...

**DAVID MECHAM**  
Seattle, Washington (États-Unis)

Selon Bill Sauder, directeur des recherches pour RMS Titanic Inc., cet aspect fantomatique est sans doute dû à une tentative d'amélioration de la composition de la photo par l'effacement du personnage. Cet homme ne devait pas être visible sur l'image publiée par les journaux en 1912, sur lesquels le contraste entre le noir et blanc était très mauvais.

magazine, aucun article ne m'a jamais autant époustouflé que celui sur l'art de la mascarade (NGM n° 151, avril 2012). La beauté révélée par la manière dont les humains se cachent et en même temps s'expriment est rien de moins que sacrée. C'est le dénominateur commun qui me pousse à lire *National Geographic* et *Vogue* le jour où ils arrivent dans ma boîte aux lettres. Je travaille dans les secours aux sinistrés. Quand l'adversité, à une échelle massive ou minuscule, surgit dans la vie d'une personne, s'exprimer est essentiel à la survie. Sans le cirque et sans le sublime, l'humanité se fissure.

Mais, avec, nous sommes exaltés, nous prospérons et nous communions.

**JACKIE NELSON**  
Chicago, Illinois (États-Unis)

### Servitude involontaire

Votre article intitulé « Quatre cents ans de solitude » (NGM n° 151, avril 2012) offre une plongée fascinante dans des communautés méconnues, mais perpétue une erreur historique. On ne peut pas dire qu'il s'agit de sociétés d'esclaves et que les gens qui les ont fondées étaient des esclaves. Une fois qu'ils ont échappé à la servitude, ils sont devenus libres. [...] Continuer à

qualifier les marrons d'esclaves ou de descendants d'esclaves perpétue l'idée fausse que l'esclavage est un état permanent. Ils méritent d'être reconnus comme des gens libres.

**PAUL T. MURRAY**  
Loudonville, New York (États-Unis)

**IMPACT-ÉCOLOGIQUE**  
[www.scoredit.fr](http://www.scoredit.fr)



**PIC D'OZONE** 1 mg eq C<sub>2</sub>H<sub>4</sub>

**RESSOURCES NON-RENOUVELABLES** 50 mg eq Sb

**CLIMAT** 6 g eq CO<sub>2</sub>

Cet imprimé participe à l'expérimentation nationale sur l'affichage environnemental.

Pour une page A4



# Ailleurs, c'est tout à côté

**Dinan - Vallée de la Rance**

**Côtes d'Armor Bretagne**



**DINAN / VALLÉE DE LA RANCE**  
L'UNE DES GRANDES DESTINATIONS  
DES CÔTES D'ARMOR  
TOUTES NOS OFFRES SUR  
[www.cotesdarmor.com](http://www.cotesdarmor.com)





# *La mer en trait d'union*

## **La Normandie et la Bretagne**

partagent une passion : la mer. Le projet de créer un parc naturel marin commun les réunira-t-elles davantage ?

Tout reste à faire. Instantanés de ces terres marines.





**À marée basse, l'estran  
se dévoile pour quelques  
heures, à l'embouchure  
du havre de la Vanlée,  
à Saint-Martin-de-Bréhal  
(Manche).**

RODOLPHE MARICS





Sur la plage de Plérin (Côtes-d'Armor),  
**Le Grand Léon**, construit à l'identique d'un bateau  
du XIX<sup>e</sup> siècle, est témoin des conversations.

PHOTO : DENIS BOURGES/TENDANCE FLOUE,  
CARTES DU NGM/FRANCE





*De Céline Lison*

*Photographies de  
Denis Bourges/Tendance Floue,  
Xavier Desmier et Rodolphe Marics,  
pour les Champs Photographiques*

**L** s'en passe de drôles entre la Normandie et la Bretagne. La France, *via* l'Agence des aires marines protégées, a entrepris de créer le parc naturel marin du golfe normand-breton d'ici à 2015. Depuis quelques mois, les réunions se succèdent pour déterminer ce que chacun des acteurs et utilisateurs de la mer voudrait en faire. Les élus se disputent sur le périmètre du parc, les associations souhaiteraient être plus écoutées, les pêcheurs et les plaisanciers craignent de nouvelles réglementations...

Un bulletin de la météo marine parlerait d'avis de fort coup de vent et de mer agitée. Mais cette nouvelle tentative de mettre les deux « sœurs ennemies » autour d'une table constitue déjà une belle réussite lorsqu'on connaît le régionalisme aigu des habitants. Dans la Manche, par exemple, à Flamanville (célèbre pour son EPR en construction), on considère que « descendre » au-delà d'Agon-Coutainville (à une soixantaine de kilomètres au sud, dans le même département) nécessite un passeport. Et que dire de ces Canealais qui hésitent à se rendre à Rennes, leur chef-lieu départemental, « trop embouteillé et surtout trop loin de la mer » ? Inutile aussi de leur parler du petit port de Paimpol (Côtes-d'Armor) : c'est un autre univers. Pour mieux cerner ces mondes-là, il ne restait plus qu'une chose à faire : s'y rendre.







**Ils ne sont plus que quelques-uns à pêcher «à la marque», en grattant le sable là où l'aspiration de la palourde a créé une dépression. Une technique plus «noble» et moins néfaste que celle du râteau.**

*Pêche à pied* Deux mois avant mon départ, j'y avais été initiée par Mathilde, une amie de Diélette (Manche). « La pêche à pied ? Chez nous, c'est une institution, une véritable culture ! Tu n'imagines pas le nombre de personnes qui, dès qu'il y a une grande marée, posent des jours de congé pour aller gratter le sable et soulever des cailloux ! »

Un coup d'œil aux horaires de marée et nous étions parties. J'avoue que je n'avais alors aucune idée de ce qu'on pouvait trouver à marée basse, simplement équipé d'un «croc» (crochet au bout d'un long manche) et d'une épuisette. Cette fois-là, ce furent des étrilles et un (trop) jeune homard, aussitôt relâché. Mathilde, en pêcheuse avertie, me parlait aussi des palourdes, des praires, des coques, des tourteaux et des araignées de mer. Une vraie chasse au trésor ! Pour la carte, il suffit de consulter celle des plus grands marnages d'Europe : toute la côte (voir p. 5) est concernée.





Cette année, un hôtel normand propose même des forfaits « pêche à pied » avec nuitées, prêt du matériel et livre didactique à la clé. Mais le point névralgique de ce phénomène serait atteint aux îles Chausey, à neuf milles marins de Granville (Manche), soit une petite heure de traversée.

C'est ici, en effet, que l'amplitude entre deux marées est la plus importante : si vous restiez à l'étable de basse mer sans bouger, six heures plus tard, vous auriez 14 m d'eau au-dessus de votre tête ! À marée basse, ce sont ainsi des dizaines d'hectares supplémentaires qui se dévoilent au pêcheur à pied. L'été, au moment des grandes marées, les Chausiais assistent à des raz-de-marée de plusieurs centaines de touristes rêvant d'une pêche miraculeuse. Mais, en ce début de mois de juin au goût d'automne, les bourrasques de vent et un gros crachin matinal ont découragé nombre d'entre eux. Quatre hommes de la direction des Affaires

**Sur la pointe d'Agon (Manche), deux amateurs rebroussement chemin, l'air heureux. Pour certains, la pêche à pied est aussi l'occasion d'une bonne promenade au grand air.**





**De nombreux bancs de bars chassent aux abords de la pointe du Grouin (Ille-et-Vilaine), devenue un spot pour pêcheurs du dimanche et retraités.**

maritimes (des « gendarmes de la mer ») sont pourtant venus spécialement de Cherbourg pour contrôler la pêche et veiller au respect des quotas. Objectif annoncé : aller à la rencontre des pêcheurs amateurs. Mais, malgré les renforts du Conservatoire du littoral qui gère l'estran de Chausey, ils ne sont que six pour patrouiller sur les 40 km<sup>2</sup> de plage...

Des fragments de coquillages crissent sous les bottes. En s'entendant interpellés, les vacanciers relèvent la tête : « Bonjour, vous pêchez souvent ?... Vous nous montrez ce que vous avez ramassé ?... Oh là là, mais il faut tout remettre à l'eau : la pêche des praires est fermée en ce moment. Et vos palourdes sont trop petites. Vous avez de quoi les mesurer ? » En trois secondes, le fruit de deux heures d'efforts retourne dans le sable : les apprentis pêcheurs – pas des habitués, ceux-là – n'auront rien d'autre à se mettre sous la dent qu'un prospectus d'information.

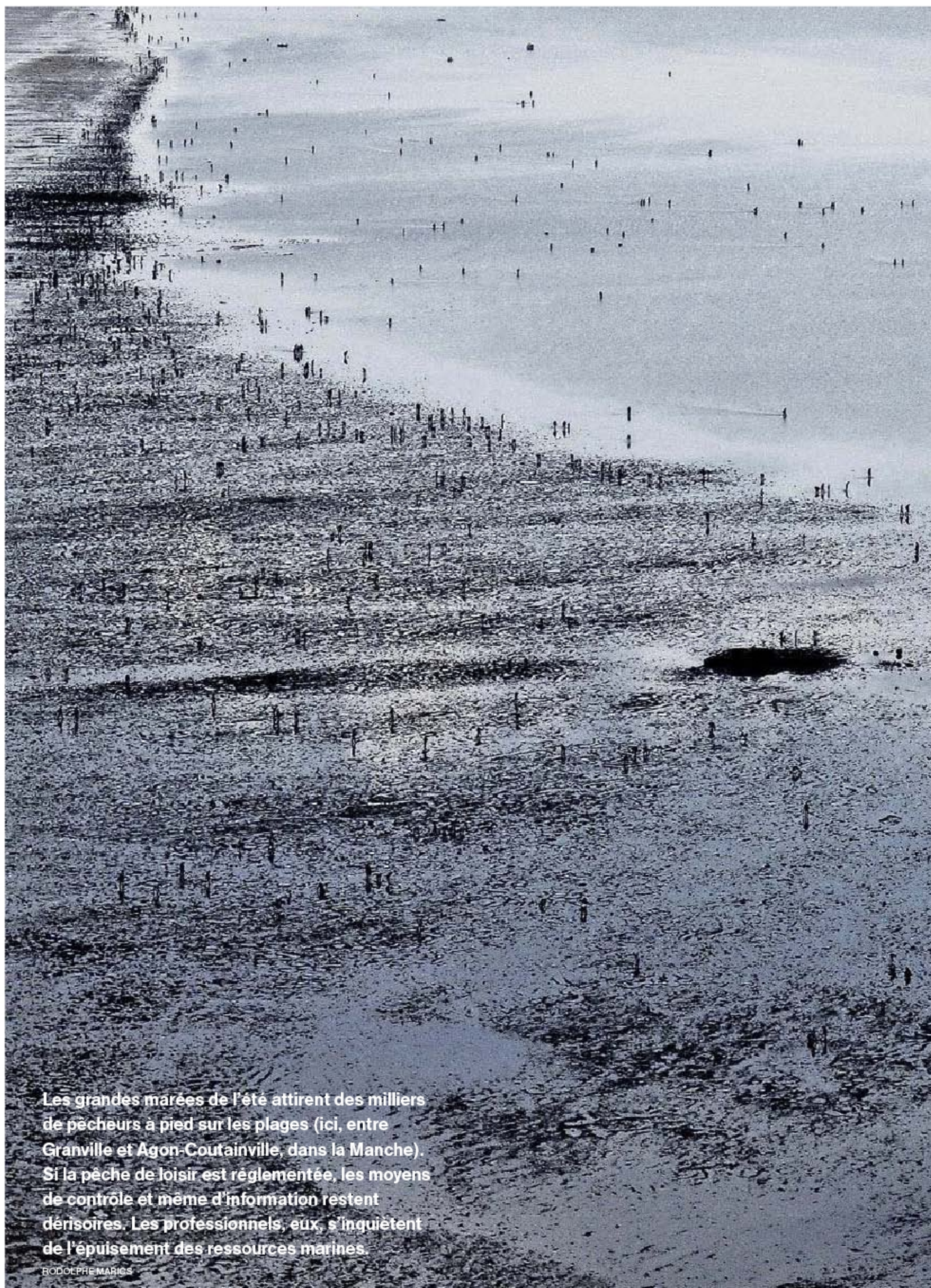




Anecdotique, cette scène ? Pas pour Alain Boulot qui, lui, a fait de la pêche à pied son métier. Installé à Blainville-sur-Mer (Manche), il fulmine : « Il y a une dizaine d'années, je pouvais faire de 10 à 20 kg de palourdes par jour. Aujourd'hui, quand j'atteins 4 ou 5 kg, c'est Byzance ! » Pour lui, le principal coupable, c'est cette pêche de loisir « de masse », que les hommes politiques ne veulent pas trop contraindre, de peur de perdre des voix et de faire fuir les touristes. « Beaucoup de retraités se sont mis à pêcher en grosse quantité et à revendre sous le manteau à des mareyeurs (qui achètent les palourdes à environ 7 €/kg). Résultat : en dix ans, la pêche a été divisée par quatre alors que les prix se sont maintenus, poursuit-il. De surcroît, en ratissant, ces gens remettent en suspension toutes les larves de coquillages fixées sur le sable. Celles-ci repartent à la mer et meurent. Il faut interdire la pêche au râteau sinon, demain, il n'y aura plus rien ! » Parole d'expert.

**La dernière étude BVA/Ifremer (publiée en 2007) révèle qu'en métropole, 71 % des pêcheurs de loisir en mer pratiquent la pêche à pied.**





Les grandes marées de l'été attirent des milliers de pêcheurs à pied sur les plages (ici, entre Granville et Agon-Coutainville, dans la Manche). Si la pêche de loisir est réglementée, les moyens de contrôle et même d'information restent dérisoires. Les professionnels, eux, s'inquiètent de l'épuisement des ressources marines.

RODOLPHE MARICS









**Malgré une température de l'eau un peu fraîche (environ 16 °C en été), les vacanciers sont nombreux à goûter aux joies de la mer en toutes saisons (ici, à Erquy, Côtes-d'Armor).**

*Plage de loisir* À observer un port, on constate vite la supériorité numérique des bateaux de plaisance sur ceux destinés à la pêche. L'accès à la mer s'est démocratisé et les activités liées à l'eau se sont multipliées. Outre les traditionnelles écoles de voile, de plongée ou de canoë-kayak, les clubs proposent des sorties en mer pour partager leurs connaissances du milieu.

Trentenaire passionné, Gaël Gautier, *via* son association cancalaise Al Lark, s'est donné pour but d'étudier les mammifères marins. Mais avec l'aide du grand public, histoire de mieux le sensibiliser. « Notre aire habituelle de travail s'étend de Granville au cap Fréhel, en passant par Chausey », annonce-t-il aux douze passagers qui se serrent ce dimanche à bord de son Zodiac. Des dauphins dans la Manche ? Eux que je n'imaginais qu'en eaux chaudes ! Je ne suis probablement pas la seule surprise. D'après les habitués de la sortie, « ceux qui vivent à 10 km dans les terres »





l'ignorent aussi. L'honneur est sauf. Il n'empêche, ce n'est pas cette fois que je pourrai admirer des « dauphins français » : la météo n'est pas de la partie.

À Bréhat, le seul club nautique de l'île, Les Albatros, propose aux visiteurs à peu près toutes les activités imaginables. Mais, avant la grosse saison estivale, les sorties « découverte » entre les îlots de l'archipel sont les plus courues. Goélands argentés, huîtres pies et cormorans sont en pleine période de nidification. Les rochers de granite noir, mouillés par la pluie, forment un contraste de couleurs avec les teintes orangées du lichen qui les recouvre. L'embarcation glisse sur l'eau, la civilisation s'éloigne... Trois heures plus tard, la mer s'est retirée, le paysage est méconnaissable. Ça et là, des îlots sont devenus accessibles à pied. Reste à espérer que le sol vaseux suffira à protéger leurs habitants à plumes de l'intrusion des touristes.

**Le GECC (Groupe d'étude des cétacés du Cotentin) a identifié plus de 600 grands dauphins (*Tursiops truncatus*) dans le golfe. Deux espèces de phoque y vivent aussi.**





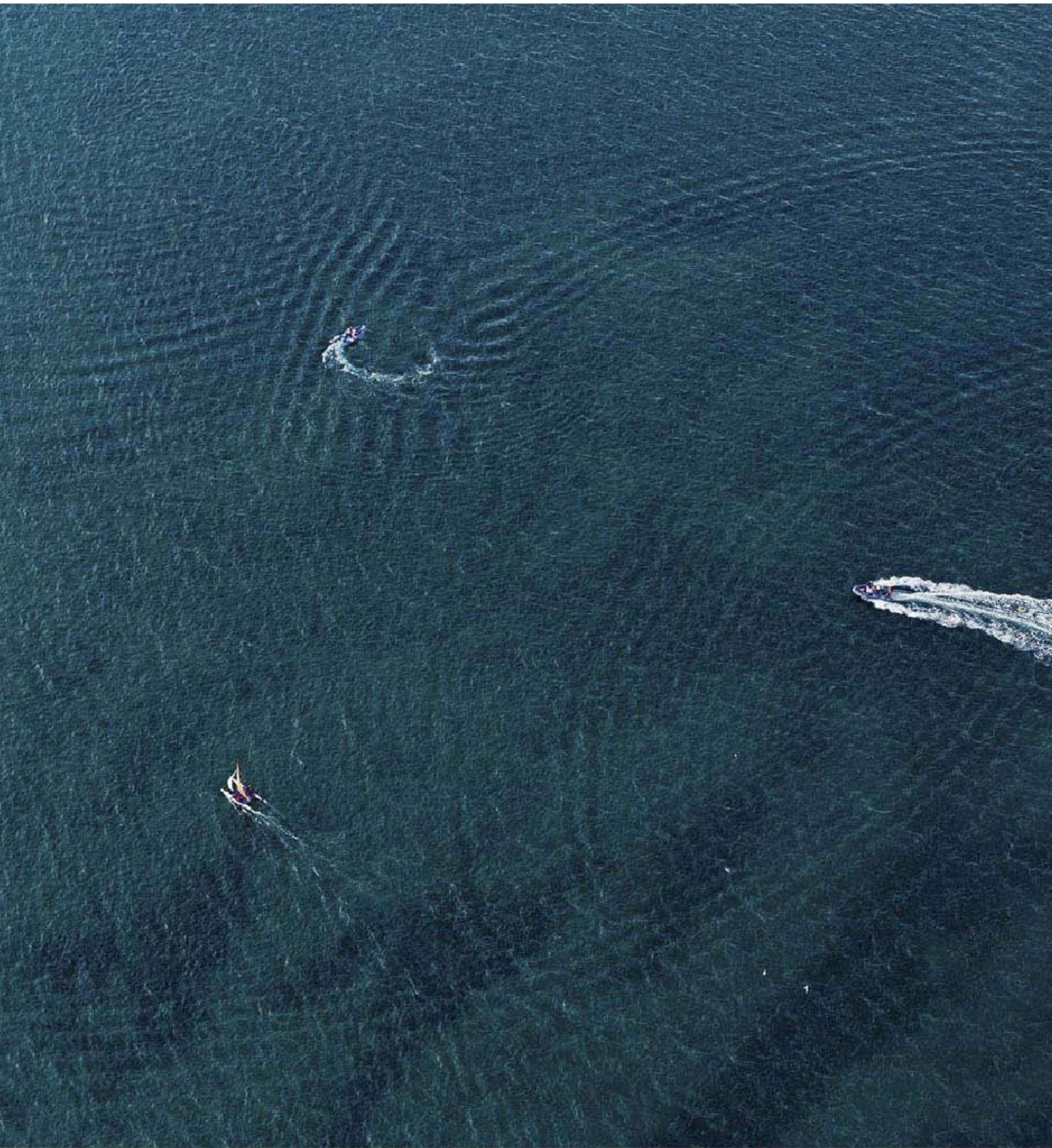
Chaque jour, les chars à voile dessinent de nouveaux lacets sur la plage de la Grève, à Cherrueix (Ille-et-Vilaine). C'est ici, au mois de juillet dernier, que se sont tenus les XIII<sup>e</sup> Championnats du monde de la discipline. Le vent et les immenses étendues de plage sont propices à ce type d'activité. Les sports nautiques sont eux aussi très prisés.

RODOLPHE MARICS













*Vent debout* La Bretagne n'a plus de centrale nucléaire, aura-t-elle des éoliennes ? Le projet – installer un champ offshore de 500 MW (le plus puissant de France : il permettra d'alimenter l'équivalent d'une ville de 650 000 habitants) au large de Saint-Malo, à quelques encablures du mythique Mont-Saint-Michel – avait fait grand bruit dès sa naissance sur le papier. L'Unesco s'était alarmée : rien ne doit venir perturber la vue du paysage depuis le Mont ! Finalement, c'est un autre auréolé, Saint-Brieuc – ou plus exactement la baie du même nom –, qui devrait jouir de la « vue » tant décriée.

Des cent éoliennes qui seront installées, la plus proche le sera à 17 km des côtes. Peut-on distinguer des éoliennes de 170 m de haut à cette distance ? Pas vraiment. L'ensemble ressemblera plutôt à un halo blanc un peu fantomatique. Pour conjurer définitivement cette peur de l'impact visuel, les promoteurs lancent d'autres idées en direction des professionnels du tourisme : pourquoi ne pas organiser des promenades en bateau pour observer ces géantes de plus près ?

Quoi qu'il en soit, le début des travaux est fixé à 2015, pour un démarrage de la production à partir de 2018. Pour l'heure, les négociations vont bon train entre les opérateurs et les différents acteurs. Les pêcheurs, protagonistes clés, ont déjà obtenu que la zone d'implantation soit repoussée plus au nord pour moins empiéter sur la zone des coquilles Saint-Jacques. Reste à effectuer les dernières études environnementales : quels impacts sur les oiseaux, les mammifères marins, la faune benthique, la qualité de l'eau ? Affaire à suivre.

**Pour l'heure, au large d'Erquy, en baie de Saint-Brieuc, les voiliers et les navires de plaisance ont encore toute liberté. Dans six ans, un champ de cent éoliennes sera en fonction. Deux usines – l'une pour fabriquer les turbines ; l'autre, les pales – devraient ouvrir au Havre. Au total, ce projet est censé créer 2 000 emplois en France, notamment en Bretagne.**





*Mont-Saint-Michel* C'est l'histoire d'un monument, dans tous les sens du terme. Le troisième site le plus visité de France a décidé de « retrouver son caractère maritime » – celui qu'il présentait il y a plus d'un siècle. Depuis 2006, les travaux de désensablement du Mont-Saint-Michel font régulièrement les gros titres dans la région. Les parkings installés au pied du site ont disparu, relégués 3 km en amont, déclenchant pétitions et polémiques. Aux abords du Mont, grues et pelleteuses abîment, pour quelque temps encore, la beauté du lieu. Le nouveau barrage installé sur le Couesnon, pierre angulaire du projet, est peut-être le seul élément à faire consensus.

Discret, l'édifice, tout de béton, granit et bois, offre un point de vue agréable sur la baie pour les quelques promeneurs qui s'égarent jusque-là. « Grâce à lui, dans vingt à vingt-cinq ans, le Mont devrait être au milieu de la mer », annonce, enthousiaste,





**10 000 à 12 000 t de moules de bouchot (un sixième de la production nationale) sont produites chaque année dans la baie du Mont-Saint-Michel (ici, à Roz-sur-Couesnon, Ille-et-Vilaine).**

Romain Desguée, conducteur d'opérations du barrage. L'un des objectifs de l'ouvrage est de retenir les sédiments. Six heures après chaque pleine mer, un lâcher d'eau progressif est effectué par chacune des huit énormes vannes. « Nous atteignons un débit maximum de 100 m<sup>3</sup>/s, m'explique l'ingénieur. Un débit qui correspond tout de même à une crue centennale du Couesnon. Le fleuve reprend ainsi peu à peu sa dynamique. »

En aval, deux chenaux sont en construction pour améliorer l'efficacité du barrage. En amont, le projet prévoit aussi de curer le fleuve et d'augmenter la capacité de stockage d'eau afin que les lâchers durent plus longtemps. « Le Couesnon va divaguer et creuser les fonds autour du Mont. Les résultats sont déjà visibles. Une fois que la digue (ndlr : la route d'accès au Mont, qui sera, à terme, remplacée par une passerelle) sera détruite, des courants pourront s'installer et accélérer le phénomène. »





**Dans la baie du Mont-Saint-Michel, le marnage est tel (un peu plus de 10 m) que Tombelaine, un îlot granitique (au premier plan), est accessible à pied à marée basse. Lieu d'ermitage au XI<sup>e</sup> siècle, il devint but de pèlerinage avant d'être fortifié, puis occupé par les Anglais au XV<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, Tombelaine est une réserve ornithologique.**

RODOLPHE MARICS









**La culture des moules, comme celle des huîtres, est en difficulté dans la région. Pour diversifier leurs revenus, certains conchyliculteurs se lancent dans la culture d'algues. Une voie d'avenir ?**

## *Mer nourricière* « Manger la mer, c'est très récent.

Longtemps, on a représenté ses habitants en monstres. Les Celtes pensaient que l'enfer se trouvait au fond des eaux », s'amuse le grand chef cuisinier Olivier Roellinger, avant de reprendre : « Seule l'huître a toujours été servie sur les meilleures tables. En la dégustant, on reproduit le geste de l'homme préhistorique ; on mange la mer vivante, l'énergie des abysses, des origines... »

À Cancale, où il est installé depuis toujours, Roellinger défend avec passion la pêche française : « La casse se fait en mer du Nord, avec des filets dérivants. Ce ne sont pas les bateaux de Cancale ou de Granville qui mettent la Manche en danger ! » Pascal Lecler, président du comité des pêches d'Ille-et-Vilaine, ne dira pas le contraire. Car, fait unique, en baie de Granville, tous les pêcheurs professionnels, y compris les Anglais de Jersey et de Guernesey, se sont mis d'accord sur des tailles de prises



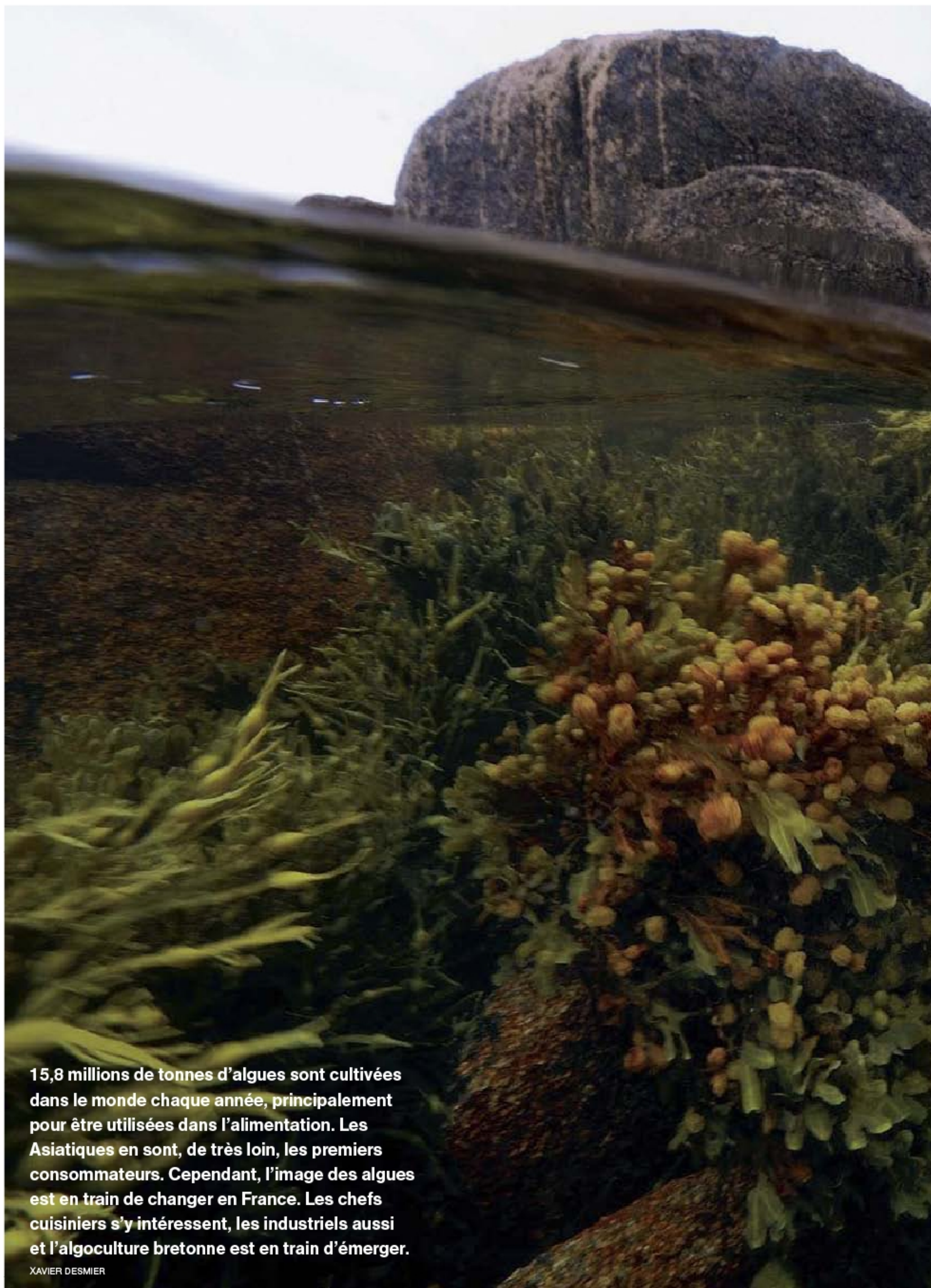


supérieures à celles exigées par l'Europe. « On s'autodiscipline depuis près de vingt ans, renchérit Radek Grzyb, patron-pêcheur d'un caseyeur. Il y a eu des abus mais, aujourd'hui, on prélèvera un tourteau de 14 cm qui a pondue trois fois plutôt qu'un de 10 cm qui ne l'aura fait qu'une seule. » Sur son *Léo Noé*, Philippe Orveillon va encore plus loin : « Je pêche... seulement en plongée. Des ormeaux, des coquilles Saint-Jacques et des huîtres plates sauvages. C'est une méthode douce, qui n'impacte pas le milieu. » Quand un chalutier a besoin de 300 l d'essence pour une sortie, Philippe Orveillon, lui, n'en dépense que 25 l. Et peut vendre plus cher à l'export ses produits, mieux préservés.

Le golfe normand-breton se dirigerait-il vers une pêche plus durable ? « Le goût d'un produit ne doit plus être le seul critère de choix, estime Roellinger. Les critères social et environnemental qui accompagnent son prélèvement doivent entrer en compte. »

**La pêche à la coquille Saint-Jacques est très réglementée et s'étale d'octobre à la mi-mai. Les Français sont les seuls Européens à interdire cette pêche l'été, période de reproduction du mollusque.**





**15,8 millions de tonnes d'algues sont cultivées dans le monde chaque année, principalement pour être utilisées dans l'alimentation. Les Asiatiques en sont, de très loin, les premiers consommateurs. Cependant, l'image des algues est en train de changer en France. Les chefs cuisiniers s'y intéressent, les industriels aussi et l'algoculture bretonne est en train d'émerger.**

XAVIER DESMIER







# DANS L'OMBRE DE WOUNDED KNEE



*Le gouvernement a beau trahir ses promesses depuis cent cinquante ans, la tribu Oglala Lakota de la réserve de Pine Ridge, dans le Dakota du Sud, entretient jalousement ses coutumes, sa langue et ses croyances.*

Des cavaliers font une pause lors des commémorations de la défaite du lieutenant-colonel Custer en 1876.













L'*heyoka* Stanley Good Voice Elk brûle des feuilles de sauge pour purifier rituellement les alentours. Dans la spiritualité oglala, les *heyoka* sont les destinataires de visions sacrées, qui s'expriment à travers un comportement et un langage de clown pour provoquer un éveil spirituel et «garder l'équilibre», explique Good Voice Elk.





C. J. Shot, 3 ans, prend son bain dans l'évier. Le concept oglala de *tiospaye* – l'unité de la famille élargie – engendre souvent des maisons surpeuplées. La pénurie de logements





dans la réserve amplifie ce phénomène. Vingt-deux personnes vivaient dans cette maison de trois chambres à coucher quand cette photographie a été prise, en 2008.





DE ALEXANDRA FULLER

PHOTOGRAPHIES DE  
AARON HUEY

LES ATROCITÉS DE L'HISTOIRE sont presque toutes associées à un site symbolique, un lieu dont le nom évoque le traumatisme de tout un peuple : Auschwitz, Robben Island, Nankin... Pour les Oglalas Lakotas de la réserve de Pine Ridge, ce lieu est Wounded Knee Creek. De loin, la colline n'est qu'un pittoresque tertre parmi d'autres. Mais, une fois sur le lieu de la fosse commune

où sont enterrés tous ceux qui périrent un matin d'hiver voilà plus d'un siècle, on croirait sans peine que certaines énergies – des actes de violence terrible et d'amour sublime – planent pour toujours dans l'air et ne disparaîtront jamais de la mémoire des hommes.

Alex White Plume, un activiste oglala lakota âgé de 60 ans, vit avec les membres de sa famille proche et élargie sur un ranch de 800 ha, près de Wounded Knee Creek. Sa terre est belle au-delà des mots, s'étendant entre des buttes couvertes de sauges et des ruisseaux où se reflètent toutes les couleurs de la fin de l'été. De certains points,







Lors d'une commémoration de la fusillade de 1975 entre des activistes de l'American Indian Movement (AIM) et des agents du FBI, de jeunes Oglalas tiennent un drapeau renversé – symbole de détresse et de provocation envers le gouvernement américain.

LES MEMBRES DE LA TRIBU DES SIOUX OGLALAS DE PINE RIDGE S'APPELLENT EUX-MÊMES OGLALAS LAKOTAS. (LEUR DRAPEAU EST REPRÉSENTÉ À GAUCHE, TOUT EN HAUT.) ILS FORMENT L'UN DES GROUPES COMPOSANT LA NATION SIOUX. LE TERME « SIOUX » VIENT DU NOM UTILISÉ PAR LEURS ENNEMIS ALGONQUINS POUR LES DÉSIGNER, ET ADAPTÉ PAR LES TRAPPEURS FRANÇAIS.



on voit les Badlands, aux crêtes brûlées par le soleil et aux cimes érodées. Et, en regardant dans une autre direction, on aperçoit la ligne sombre couronnant l'horizon des Black Hills du Dakota du Sud.

Par une journée chaude et humide de début août, je vais interviewer White Plume dans la cuisine-véranda qu'il vient de construire pour

**9 728 \$\***  
Revenu annuel par habitant  
dans la réserve de Pine Ridge  
ÉTATS-UNIS : 27 334 \$

**48,3 %**  
Taux de pauvreté dans  
la réserve de Pine Ridge  
ÉTATS-UNIS : 13,8 %

son épouse. Les plants de cannabis foisonnent dans le jardin. « Allez-y, fumez autant que vous voulez, me propose White Plume. Je dis toujours ça à mes visiteurs : fumez tout ce que vous voulez, mais vous ne planerez pas très haut. » Ces plants sont les

vestiges d'une plantation de chanvre industriel – un *Cannabis sativa* à faible teneur en tétrahydrocannabinol (THC) – cultivé par la famille de White Plume en 2000.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis encouragèrent la culture du chanvre, dont les fibres servaient à la fabrication de cordes, de toiles et d'uniformes. Mais, en 1970, la loi sur les substances contrôlées prohiba toute culture de chanvre, même à faible teneur en THC. En 1998, la tribu des Sioux Oglalas émit une ordonnance autorisant la culture du cannabis à faible taux de THC.

« La population de Pine Ridge jouit d'une souveraineté pleine et entière, en tant que nation indépendante, explique White Plume. Je veux dire par là que je suis libre de gagner ma vie avec cette terre. » Ainsi les White Plume ont-ils planté un demi-hectare de chanvre industriel avec des graines recueillies sur des pieds poussant à l'état sauvage dans la réserve. Et ce, en dépit des avertissements paraît-il sévères du représentant du Bureau des affaires indiennes (BIA) pour Pine Ridge, qui aurait rappelé aux Sioux Oglalas que

leur souveraineté est limitée et ne les autorise pas à enfreindre les lois fédérales. Quelques jours avant la date de récolte, fin août 2000, des agents de la Drug Enforcement Administration (DEA), du FBI, du BIA et de l'US Marshals Service ont investi les lieux avec hélicoptères et pick-up, et fermé la plantation.

« C'était une expérience de capitalisme et un test pour notre souveraineté, mais on a l'impression que le gouvernement américain veut que nous n'ayons ni l'un ni l'autre », affirme White Plume. Puis il éclate de rire, comme un homme qui en a vu d'autres.

Nous évoquons ensuite les traités conclus – et rompus – entre les États-Unis et les Sioux, ce qui nous conduit tout naturellement à une conversation sur les Black Hills, que les Oglalas considèrent comme le centre de leur monde spirituel. Le traité de Fort Laramie (1868) garantissait aux Sioux la propriété des Black Hills. Mais, après la découverte d'or, en 1874, les prospecteurs affluèrent. Le gouvernement américain confisqua rapidement les terres.

Pendant plus d'un siècle, les Sioux contestèrent la légitimité de cette saisie et s'opposèrent au fait accompli. Le 30 juin 1980, à l'issue du procès opposant le gouvernement américain à la Nation sioux, la Cour suprême accorda un dédommagement de 17,5 millions de dollars, correspondant à la valeur des terres en 1877, ainsi que des intérêts courant sur cent trois ans, soit une somme totale de 106 millions de dollars. Les Sioux rejetèrent cet argent, répétant que les Black Hills ne seraient jamais à vendre.

White Plume me demande alors de réfléchir un instant à l'insulte apparemment calculée que représente le mont Rushmore, cette montagne dans laquelle ont été sculptés les portraits de quatre présidents des États-Unis. « Les dirigeants du peuple qui a rompu chaque traité avec mon peuple ont leur visage sculpté dans notre lieu le plus sacré. Vous avez déjà vu une chose pareille ? Connaissez-vous un équivalent à cela ? » Je ne trouve rien à répondre. Puis White Plume lève les yeux vers moi et me demande si j'ai un peu de temps et de l'essence dans ma voiture. Je lui confirme que je dispose des deux.

---

Alexandra Fuller a écrit « Les enfants de Mandela » (juin 2010), sur le processus de réconciliation en Afrique du Sud. Aaron Huey a photographié les habitants de Pine Ridge pendant sept ans.



# QUAND J'ÉTAIS ENFANT, LES SIOUX POSSÉDAIENT LE MONDE.

Le soleil se levait et se couchait sur leurs terres.  
Ils engagèrent 10 000 cavaliers dans la bataille.  
Où sont les guerriers aujourd'hui ? Qui les a massacrés ?  
Où sont nos terres ? À qui appartiennent-elles ?



*Sitting Bull, 1831 ? - 1890*

NOUS VOILÀ PARTIS SUR SES terres majestueuses. Assis sur la rive d'un cours d'eau bordé de peupliers, nous parlons des causes de décès au sein de la réserve, et notamment du suicide, au début de l'été, d'une adolescente oglala lakota de 15 ans. Il ne me semble pas déplacé d'associer, par-delà les années, les corps entassés dans la neige à Wounded Knee, en 1890, et celui de Dusti Rose Jumping Eagle, couchée dans un cercueil ouvert, sous un tipi, au Billy Mills Hall, dans la ville de Pine Ridge, au début de juillet 2011. Une écharpe masquait son cou et la blessure mortelle qu'elle s'était infligée.

« C'est toute la Nation sioux qui a été blessée lors de ce dernier et terrible massacre, et nous souffrons depuis, poursuit White Plume. Il est vrai que nous avons nos propres manières de nous guérir des blessures génocidaires, mais il y a tout simplement tant de traumatismes historiques, tant de douleur, tant de morts. »

Il est bien placé pour le savoir. Certaines des danses des Esprits ayant précipité le massacre de Wounded Knee se seraient déroulées sur un plateau situé au milieu de son ranch. Les participants à ces cérémonies spirituelles dansaient jusqu'à entrer en transe et prétendaient communiquer facilement avec leurs ancêtres, se détacher mentalement de la Terre et toucher l'étoile du Berger. Et puis il y a le fait incontournable pour White Plume que trois de ses parents furent tués lors du massacre.

En 1890, une forte sécheresse aggrava les privations habituelles dans les réserves des Grandes Plaines, déjà réduites comme peau de chagrin (la Grande Réserve sioux avait été scindée en six réserves plus petites). Dans le même temps, des agents du BIA s'inquiétaient de l'augmentation du nombre de danses des Esprits exécutées par les Sioux, qui se rassemblaient de plus en plus souvent et avec un désespoir croissant au beau milieu de la prairie, réclamant l'avis et les conseils de leurs ancêtres et des esprits.

Le 15 décembre 1890, des policiers du gouvernement en charge du territoire indien arrêtaient Sitting Bull, l'un des principaux chefs sioux, espérant étouffer la « frénésie messianique » des cérémonies indigènes. L'arrestation prit involontairement un tour violent, chose qui, avec le recul, était sans doute inévitable. Sitting Bull fut tué, ainsi que sept de ses partisans et six policiers. Craignant des représailles, un autre chef, Big Foot, s'enfuit vers le sud avec sa bande à la faveur de la nuit pour trouver refuge chez Red Cloud, dans la réserve de Pine Ridge.

Le 28 décembre 1890 au matin, une unité du 7<sup>e</sup> de cavalerie américain, très nerveuse, tomba sur la bande de Big Foot à Porcupine Creek, et l'escorta jusqu'à Wounded Knee Creek. Le lendemain matin, la cavalerie tenta de désarmer les Indiens. Ce qui advint ensuite sur la prairie gelée n'a jamais été entièrement élucidé. On raconte qu'un homme-médecine, (suite page 40)







Carey Rouillard (à gauche) et Travis New Holy, qui montent à cru, font halte pour une discussion de bon voisinage à Evergreen. Les Oglalas vénèrent depuis toujours le cheval, qu'ils appellent *sunka wakan* («chien sacré»). Evergreen est une «bonne communauté, dit un habitant. Tout le monde s'y entend bien.»





# LA TERRE PERDUE

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'existence des Sioux Oglalas et d'autres Indiens des Plaines était fondée sur la chasse au bison à cheval. Prospecteurs, marchands et colons affluèrent en territoire sioux après la découverte d'or en Californie, en 1849, et dans les Black Hills, en 1874. Un choc culturel frontal. Le gouvernement américain édicta des lois défavorables aux Indiens et viola régulièrement les traités signés, confinant les tribus dans une zone de plus en plus réduite (cartes, à droite). En 1880, la Cour suprême condamna le gouvernement à dédommager les Indiens pour la confiscation des Black Hills. Les Sioux refusèrent de percevoir la somme due. Ils ne veulent qu'une seule chose : récupérer leur terre.

0 100 km

LES CARTES INDIQUENT LES FRONTIÈRES ET LES SYSTÈMES HYDROGRAPHIQUES ACTUELS.  
MARTIN GAMACHE, ÉQUIPE DU NGM

SOURCES : DAVID BARTECCHI, VILLAGE EARTH ; BUREAU DES AFFAIRES INDIENNES ; BUREAU DU RECENSEMENT DES ÉTATS-UNIS ; RICHMOND CLOW, UNIVERSITÉ DU MONTANA ; RAYMOND J. DEMALLIE, UNIVERSITÉ DE L'INDIANA ; MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR AMÉRICAIN ; BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS ; MARGARET PEARCE, UNIVERSITÉ DU KANSAS



## 1851-1868

Les traités fixent les frontières de la Nation sioux, puis créent une réserve. Le traité de 1868 autorise les Indiens à chasser sur leur territoire contesté, pour autant que des bisons s'y aventurent.



## 1876-1877

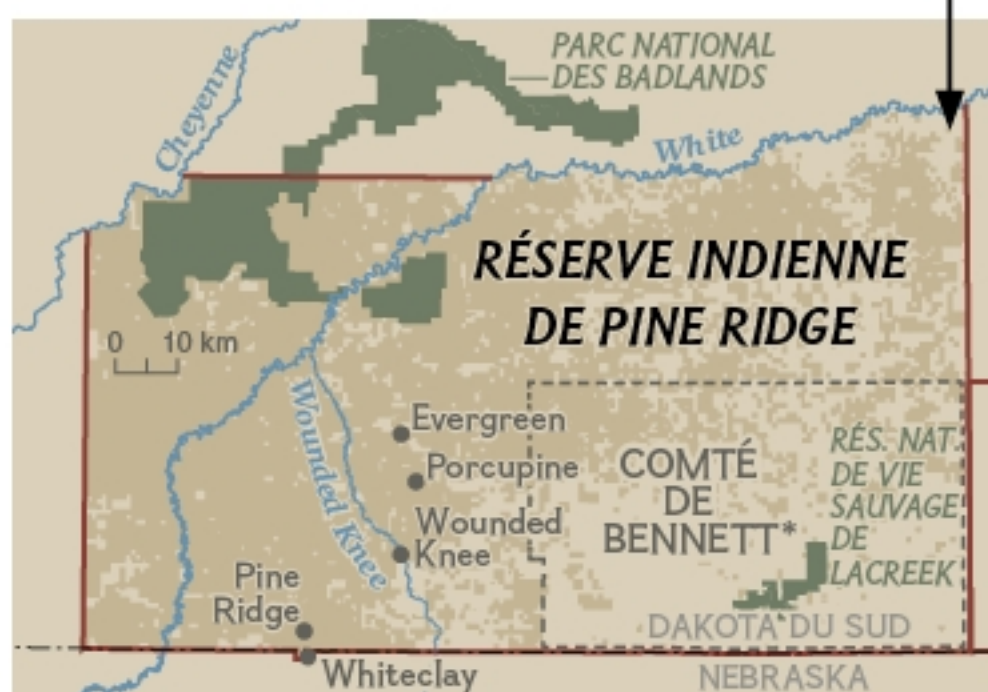
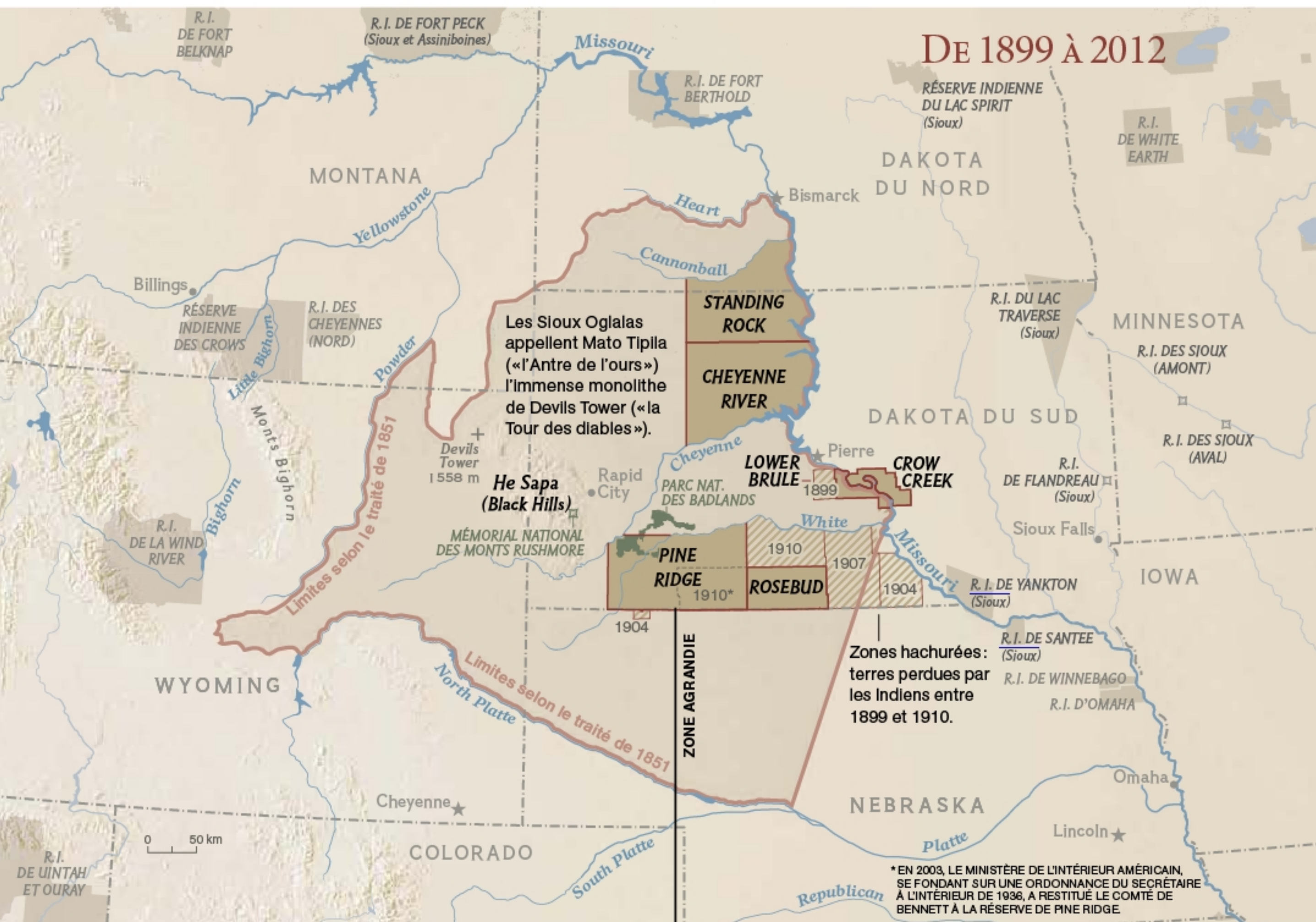
L'armée américaine affronte les Sioux restés à l'extérieur de la réserve. Les soldats du lt-col. Custer sont mis en déroute à Little Bighorn.



## 1889

À la veille de la création des États du Dakota du Nord et du Dakota du Sud, la réserve de 85 000 km<sup>2</sup> est réduite de moitié. Le territoire restant est divisé en six réserves plus petites. Certaines de ces terres seront par la suite ouvertes aux colons.





■ Terres possédées par des Indiens à l'intérieur de la réserve, en 2007.

### Aujourd'hui

Aux termes du traité avec le gouvernement américain, les Sioux possèdent 20 000 km<sup>2</sup> de terres, soit Pine Ridge et cinq autres réserves (ci-dessus). Les tribus peuvent y louer des parcelles à des éleveurs pour en faire des pâtures. Mais les terres qui leur ont été allouées à l'origine sont les moins productives.



(suite de la page 35) Yellow Bird, se serait mis à exécuter une danse en jetant des poignées de poussière en l'air. Une échauffourée s'ensuivit, un coup de feu éclata, l'armée tira et, quand la fumée se dissipa, Big Foot et au moins 145 membres de sa bande avaient été tués (bien plus selon les Oglalas), dont 84 hommes et garçons, 44 femmes et 18 enfants; 25 soldats américains

66,6

Espérance de vie dans le comté de Shannon de la réserve de Pine Ridge  
ÉTATS-UNIS : 76,5

18,4

Mortalité infantile pour 1 000 naissances, comté de Shannon de la réserve de Pine Ridge  
ÉTATS-UNIS : 6,8

seraient également morts, certains sans doute touchés par des tirs amis.

Témoignant devant le commissaire des Affaires indiennes en février 1891, le chef oglala American Horse rapporta : « Juste à côté du drapeau blanc, une mère avec son bébé a

été abattue; ne sachant pas que sa mère était morte, l'enfant continuait à téter son sein. [...] Bien entendu, cela aurait été correct si seuls les hommes avaient été tués; nous en aurions été presque reconnaissants. Mais le fait qu'on ait tué des femmes et, plus particulièrement, qu'on ait tué les jeunes filles et garçons qui devaient constituer la force future du peuple indien, est le plus triste épisode de toute cette affaire, et nous en avons été très cruellement éprouvés. »

« ILS ONT ESSAYÉ L'EXTERMINATION, ils ont essayé l'assimilation, ils ont violé chaque traité que nous avons signé avec eux, assène White Plume. Ils nous ont pris nos chevaux. Ils ont mis notre langue hors la loi. Nos cérémonies ont été interdites. » White Plume s'appesantit sur les innombrables mesures et lois par lesquelles le gouvernement américain a cherché à opprimer les Amérindiens, mais il s'exprime sur un ton détaché, sans la moindre plainte.

« Nos chefs religieux ont dû entrer dans la clandestinité pour près d'un siècle. » Il a fallu attendre que le Congrès vote l'American Indian Religious Freedom Act, en 1978, pour que les entraves aux pratiques spirituelles indiennes soient considérées comme des délits. « Et pourtant, nos cérémonies ont survécu, dit White Plume, notre langue a survécu. »

Perdue au milieu des pages du projet de loi de finances pour la Défense de 2010, signé par le président Barack Obama en décembre 2009, figure une excuse officielle « à tous les Peuples autochtones pour les nombreux cas de violences, de mauvais traitements et de manque de soins dont ils ont été victimes par la faute des citoyens des États-Unis ». Mais il n'y est nullement question de réparations, ni d'honorer des traités depuis longtemps bafoués.

White Plume allume une cigarette et me fixe en plissant les yeux à travers des volutes de fumée. « Savez-vous ce qui m'a empêché de devenir un meurtrier sans pitié? Ma langue. C'est elle qui m'a sauvé. Il m'est impossible d'être haineux dans ma langue. C'est une langue tellement belle et douce. » Il commence à me parler en lakota, et les mots coulent doucement de sa bouche.

Puis il se lève, marche vers le cours d'eau, et je l'entends s'exclamer de surprise : « Aha! » Il a trouvé le peuplier pour sa cérémonie de danse du Soleil, qui se déroule ainsi : l'arbre sera abattu par White Plume et d'autres hommes de sa famille, puis transporté avec toute la déférence due à un être sacré jusqu'à l'aire où la danse du Soleil se tiendra. Là, il sera garni à l'aide de « liens de prière » (des feuilles de tabac et autres offrandes enveloppées dans des tissus de diverses couleurs) et planté dans un trou, où il restera jusqu'à l'année suivante.

En 1974, White Plume s'est engagé dans l'armée et a servi en Allemagne (les Amérindiens sont surreprésentés dans les forces américaines). « L'année où je suis parti à l'armée, seulement trois danses du Soleil avaient eu lieu dans toute la réserve. Maintenant, il y en a plein. » White Plume exécute encore ses danses du Soleil de la manière traditionnelle, avec sa famille proche et élargie. « Nous sommes alors entre nous, dit-il sans que cela sonne comme une exclusive. C'est si beau, si spirituel. »

Désormais, tous les étés, on compte plus de cinquante danses du Soleil sur l'ensemble de Pine Ridge. Lors de chaque cérémonie, des dizaines de participants invités dansent, méditent, prient, se purifient dans des huttes de sudation et jeûnent pendant plusieurs jours



# NOUS PRÉFÉRIONS LA CHASSE

à une vie d'oisiveté dans la réserve,  
où nous avons été relégués contre notre volonté. [...]

Nous préférions nos manières de vivre. [...]

Tout ce que nous voulions, c'était la paix  
et qu'on nous laisse tranquilles.



*Crazy Horse (1842? - 1877)*

ensemble. Les hommes qui sont jugés spirituellement aptes à supporter cet acte symbolique d'autosacrifice collectif se transpercent le dos ou la poitrine à l'aide d'aiguilles en os liées par des cordes aux peupliers rituellement replantés. Puis ils s'agitent dans tous les sens pour se libérer, déchirant leur peau du même coup. Une aura sacrée, reliant au monde des ancêtres, imprègne alors la réserve.

LE FAIT QU'OLOWAN Thunder Hawk Martinez, une femme de 38 ans meurtrie par la vie mais à l'optimisme contagieux, considère Alex White Plume comme son mentor en dit long sur ce dernier. À plusieurs reprises durant son existence, Olowan a connu des situations tragiques et frôlé le désespoir. Mais elle est animée par une force vitale irrépressible et, avec son courage et son franc-parler, s'est donné pour but de guider spirituellement les jeunes de la réserve. « Vous voudriez que je sois cette alcoolique indienne qui se traîne comme une loque pour le restant de ses jours ? » À l'instar de son mentor, Olowan a cette habitude déroutante de rire quand elle parle de sujets tout à fait sérieux. Et la voilà qui rit : « Bon, tout ça, l'alcool, la drogue, j'ai connu. Maintenant, c'est du passé. Je renais à la vie. »

Le soir où elle a appris le suicide de Jumping Eagle, raconte Olowan, elle a pu ressentir la douleur de la malheureuse – comme si le corps de la jeune fille mourante avait brièvement rompu

ses liens et habité le sien. « Je sais pourquoi de nombreuses jeunes filles tentent de mettre fin à leurs jours dans la réserve, ajoute-t-elle. Nous sommes en permanence confrontés au danger de nous perdre nous-mêmes, de perdre notre identité. C'est un combat quotidien pour chacun d'entre nous d'être pleinement lakota. Et nous perdons parfois ce combat. Alors, les hommes reportent leur sentiment d'inutilité sur les femmes, les femmes reportent leur sentiment d'inutilité sur elles-mêmes, et chacun reporte ses sentiments d'inutilité sur les enfants. »

Dans le cas d'Olowan, un oncle l'a agressée sexuellement quand elle avait 6 ans, et une nouvelle fois quand elle en avait 10. « Après, il a utilisé les mots : il m'a dit que j'étais inutile. Je me rappelle avoir ressenti une douleur si profonde que rien ni personne n'aurait pu l'atteindre à l'intérieur de moi-même pour l'en extirper. »

Peu après son second viol, Olowan se retrouva un jour seule dans la cuisine de la maison de sa mère. « Comme aujourd'hui, il faisait très chaud dehors et la pluie menaçait de tomber. Je me souviens que j'ai posé les yeux sur la paille et vu un couteau. Ce couteau m'a soudain semblé être le seul moyen d'extraire toutes les douleurs que j'avais en moi. Alors je l'ai saisi et j'ai commencé à cisailer la peau de mon poignet. »

Tandis qu'Olowan raconte son histoire, assise à la table de sa cuisine, on entend un gronde-ment dans le ciel. Des nuages noirs s'amoncellent



au-dessus de l'horizon – ce sont les Wakinyan (les « Êtres-Tonnerre ») comme les Oglalas Lakotas les appellent. « À ma sixième tentative pour me trancher les veines, le sol sous mes pieds s'est mis à gronder, poursuit Olowan. Les Wakinyan me parlaient. Ils me disaient que je devais vivre. J'ai lâché le couteau. »

Pendant un instant, nous restons là, immobiles, dans le silence étouffant où le seul bruit perceptible est celui des mouches qui volent. Olowan allume un petit bouquet de sauge et, chacune à notre tour, nous faisons s'exhaler la fumée purificatrice. C'est alors qu'on perçoit des éclats de voix à l'extérieur. Bien qu'Olowan ne roule pas sur l'or et qu'elle ait trois enfants (âgés de 19, 11 et 5 ans), une bande de jeunes qui font partie de la famille ou non traîne souvent chez elle, participant à son projet quelque peu improvisé d'encadrement spirituel de la jeunesse. Plusieurs garçons, âgés d'au moins 14 ans, courent en cercles autour de son jardin humide et envahi par la végétation, se tirant les uns sur les autres de façon bon enfant avec des fusils à plomb. L'un d'eux a été touché dans le bas du dos et gémit. Olowan se lève. « Oh mes jeunes guerriers, rit-elle. Voyons qui a fait quoi à qui ! »

IL EST PEUT-ÊTRE NATUREL qu'Olowan, ayant grandi dans la réserve dans les années 1970 et au début des années 1980, ait des tendances extrémistes. « C'était une époque dingue », dit-elle. Des inconnus armés jusqu'aux dents marchaient dans la nuit ; les maisons des villages les plus reculés étaient mitraillées après la tombée du jour ; il y avait des dizaines de meurtres. « On peut appeler ça comme on veut, mais ce qui se passait à l'époque ressemblait fort à une guerre menée contre les gens qui se trouvaient là. »

En février 1973, 200 membres de l'American Indian Movement (AIM), un groupe indianiste dont les jeunes parents d'Olowan faisaient partie, occupèrent le site du massacre de Wounded Knee pour protester contre le viol des traités et la corruption des responsables tribaux. En réaction, le gouvernement tribal forma une milice – les Gardiens de la Nation oglala, comme ils se nommaient eux-mêmes, ou GOONs, en abrégé –







Cette veillée a lieu en l'honneur de Dusti Rose Jumping Eagle, qui a mis fin à ses jours à 15 ans. Le taux de suicide chez les Oglalas de la réserve est plus du triple de la moyenne de la population américaine. « À tout âge, les jeunes entendent parler de suicides dans la réserve », confie la responsable d'un programme de prévention.





Posséder de l'alcool ou se trouver sous son emprise est illégal dans la réserve de Pine Ridge. Mais, à Whiteclay (Nebraska), un hameau situé juste à l'extérieur





de la réserve, quatre débits de boisson vendent environ 4 millions de canettes de bière par an. L'alcoolisme frappe huit familles oglalas sur dix.



En 1868, des hommes sont venus à nous et ont apporté des papiers. Nous ne savions pas les lire, et ils ne nous ont pas dit véritablement ce qu'il y avait dedans. [...] Quand je suis arrivé à Washington,

## LE « GRAND PÈRE » M'A EXPLIQUÉ

[...] que les interprètes m'avaient trompé.

Tout ce que je veux est le droit et la justice.



*Red Cloud (1822? - 1909)*

et, avec des dizaines de gardes nationaux et d'agents du FBI, affronta les activistes. À la fin du siège, 71 jours plus tard, 130 000 balles avaient été tirées et les autorités avaient procédé à plus de 1 200 arrestations.

Olowan et moi-même discutons de ces incidents dramatiques, en fin d'après-midi, au cimetière de Wounded Knee, non loin de son domicile. « Je suis une conséquence directe de cette révolution », affirme-t-elle. Nous nous allongeons à l'ombre d'un arbre qui abrite également la tombe de son père. Angelo « Angel » Martinez est mort dans un accident de voiture en 1974, alors qu'Olowan était bébé. Attestant l'estime que lui portaient les membres de l'AIM, une véritable procession a eu lieu pour ses funérailles entre son village de Porcupine et ce cimetière hautement symbolique, où il a été inhumé. « Et c'est ici même, à Wounded Knee, explique Olowan en enfonçant son doigt dans le sol, que j'ai été conçue. »

Voyons les choses en face : le siège de 1973 n'a pas atteint ses objectifs. Les traités entre le gouvernement américain et les Sioux Oglalas ont continué à être violés, les autorités tribales sont restées aussi corrompues et ces journées de rébellion ont eu des répercussions longues et violentes. Entre le 1<sup>er</sup> mars 1973 et le 1<sup>er</sup> mars 1976, le taux d'homicides dans la réserve de Pine Ridge a été dix-sept fois supérieur à la moyenne nationale. Mais les activistes de l'AIM avaient

laissé leur marque de façon inoubliable et indélébile à deux points de vue. Plus jamais le gouvernement américain ne pourrait considérer le peuple indien comme un obstacle gênant la réalisation d'une « volonté divine » qui, sans celui-ci, s'accomplirait triomphalement. Et, pour les Amérindiens, la résistance à la colonisation et à l'assimilation était désormais une chose à laquelle ils pouvaient fièrement consacrer leur vie.

Un après-midi, quelques semaines plus tard et toujours avec Olowan, je roule en voiture pendant deux heures vers le nord-ouest pour apporter un gâteau d'anniversaire à une nièce par alliance. Celle-ci a été récemment violée dans la réserve et a trouvé asile dans un refuge pour femmes à Rapid City, dans le Dakota du Sud. En route, Olowan me signale plusieurs voitures de police banalisées. Quand je lui demande comment elle fait pour les reconnaître, elle me répond qu'elle peut « détecter un porc à 1 km. C'est comme ça que ma mère m'a élevée. »

Il est vrai que Victoria Thunder Hawk a eu la clairvoyance de préparer sa fille à la prison car, quoi qu'il pût advenir à Olowan, l'incarcération en serait une étape inévitable. « J'ai grandi grâce à l'argent de la marijuana, me confie Olowan. C'est ainsi que ma mère a pu s'occuper de nous et financer ses actions dans la résistance. Du coup, elle nous a toujours dit de nous souvenir que lorsqu'ils viendraient nous chercher, nous devrions “garder la tête haute et rester muets”. »



Olowan se souvient que l'ensemble de la communauté semblait défiler à la maison quand elle était enfant. « Instits, policiers, voisins... Je crois que tout le monde fumait. » Mais Thunder Hawk ne s'est jamais enrichie avec ce business, car elle partageait généreusement ses profits avec la communauté. En outre, elle considérait la marijuana comme un remède devant permettre à son peuple de guérir de l'oppression et d'accéder à un état mental contemplatif et créatif. À l'âge de 30 ans, Olowan avait toujours été impliquée dans le trafic de drogue, quasiment aussi loin que remontaient ses souvenirs. La prison, « ce n'était plus qu'une question de temps. Vous savez bien, on devient égoïste, on finit par ne plus faire attention, et on se fait prendre. »

Voilà, nous avons livré le gâteau d'anniversaire et traversons maintenant le centre-ville de Rapid City, avec ses fresques à l'ancienne figurant des scènes de cow-boys et d'Indiens. Mais Olowan met les points sur les « i » : les guerres entre les cow-boys et les Indiens sont encore d'actualité, à l'opposé de ce que les statues en bronze de cow-boys couvertes de poussière pourraient suggérer. Le passé est toujours là, bien présent.

La veille, le 2 août, un Indien de 22 ans originaire de la réserve, Daniel Tiger, a tué un policier lors d'une altercation à un arrêt de bus de la ville. Tiger a été lui aussi abattu et a succombé à ses blessures ; un autre policier a été tué, et un troisième était à l'hôpital. « Les Blancs disent toujours qu'il n'y a pas de racisme, dit Olowan. Mais c'est parce qu'ils ne sont pas d'ici. Il est peut-être temps de rendre les frontières de la réserve infranchissables. Que les Indiens restent à l'intérieur, et les Blancs à l'extérieur. Alors on pourra envisager l'avenir autrement. Il n'y aura plus de cow-boys et d'Indiens. »

Sur sa droite, Olowan m'indique un bâtiment carré, d'aspect sévère : « C'est la prison du comté de Pennington. C'est là que j'ai passé mes onze mois et demi en enfer. » Elle me regarde du coin de l'œil. « Ils m'ont coffrée pour trafic de drogue en bande organisée. Mais je n'ai balancé personne. J'ai purgé ma peine. Tête haute, bouche cousue, comme m'a dit ma mère. »

Olowan pense que la mauvaise part d'elle-même s'est éteinte en prison. « L'Olowan avide et égoïste est morte entre ces murs. C'est là qu'elle est enterrée. » Elle se tourne vers moi, me donne une petite tape sur le bras et éclate de rire. « Vous ne trouvez pas que c'est un bon endroit pour enterrer une abruti d'Indienne qui voulait vivre comme ses oppresseurs ? Dans une prison d'homme blanc. »

Encouragée à participer à des groupes de sevrage, Olowan est devenue complètement lucide pour la première fois de sa vie. « Ensuite, quand j'avais des révélations, quand j'entendais les esprits, je savais que ce n'étaient pas des hallucinations. J'ai commencé à croire en mes visions. »

C'est enfermée dans une cellule sans fenêtre, poursuit Olowan, qu'elle a vu son avenir s'ouvrir devant elle. « J'ai vu des dizaines de tipis plantés dans une prairie et des jeunes guerriers tout autour, avec des drapeaux, de longues nattes et des tenues de camouflage. J'étais au milieu d'eux et mes enfants étaient avec moi. » Olowan ferme les yeux et, pour un instant, toute la souffrance et toute la colère disparaissent de son visage.

Début 2011, Olowan Thunder Hawk Martinez a brièvement vécu la vision qu'elle avait eue en prison. Pendant quelques semaines de cette saison âpre qu'est le printemps dans le Dakota du Sud, elle a emprunté un tipi et l'a planté sur la terre dont elle avait hérité de sa mère, décédée lors de son incarcération. Olowan n'avait pas eu le droit d'assister à son enterrement : « Elle est morte alors qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre elle, pour les mêmes raisons que celles qui m'avaient fait atterrir derrière les barreaux. »

Selon les critères de l'homme occidental, la vision d'Olowan paraîtra dépourvue d'ambition, au point de perdre toute signification. Pourtant, sa mère aurait approuvé sa volonté de s'installer sur la terre qu'elle lui avait léguée. Et c'est quelque chose qu'Alex White Plume approuverait aussi. « Aux États-Unis, tout

121,3

Décès dus à des maladies  
hépatiques pour 100 000 hab.  
dans le comté de Shannon de  
la réserve de Pine Ridge  
ÉTATS-UNIS : 9,7

37,2

Suicides pour 100 000 hab.  
dans le comté de Shannon  
de la réserve de Pine Ridge  
ÉTATS-UNIS : 10,9

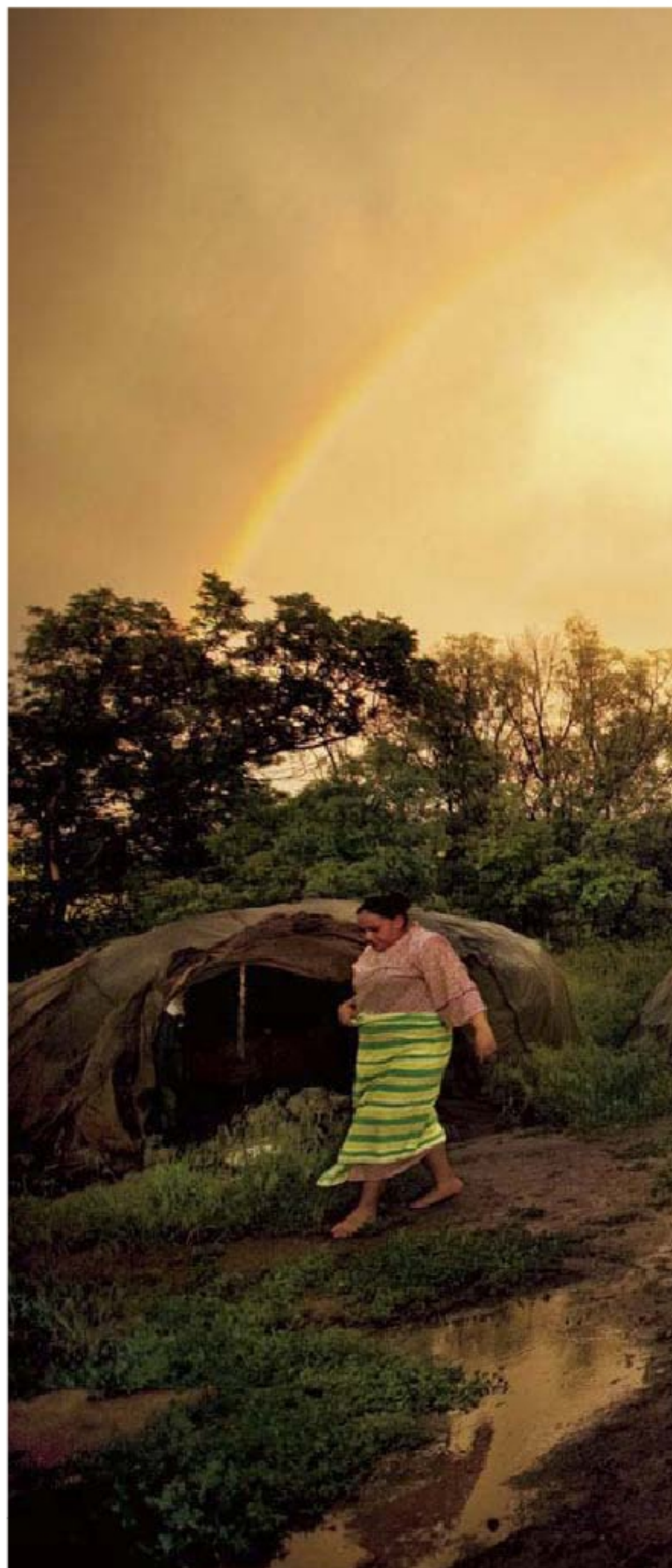


tourne autour de l'argent, m'a-t-il dit. Dans ces conditions, comment peut-on mener un tel mode de vie – avec la maison de l'homme blanc, le pick-up de l'homme blanc, la monnaie de l'homme blanc – et en même temps maintenir notre culture lakota traditionnelle? »

Dans le tipi, Olowan faisait cuire des haricots sur un feu de bois, entourée de ses deux plus jeunes filles, de son fils, et de cinq ou six jeunes Oglalas Lakotas allant et venant entre le village et le camp. Comme dans sa vision, les jeunes étaient habillés en tenues de camouflage; la plupart d'entre eux portaient de longues tresses ornées de rubans claquant dans le vent. Pendant quelques semaines, Olowan n'a plus habité ces logements préfabriqués fournis par le gouvernement et infestés de moisissures. Elle a « débranché » (et, de toute façon, elle peut rarement payer ses factures d'eau et d'électricité quand elle est chez elle). Elle se levait avant l'aube, sortait de son tipi et laissait l'étoile du Berger guider ses pas, remerciant l'astre d'être de nouveau pleinement une Lakota.

À l'extérieur du tipi, avec à l'arrière-plan le ciel sombre et agité des Grandes Plaines, traversé de nuages chargés de neige du printemps, Olowan a hissé le drapeau américain à l'envers, positionnant en bas le rectangle aux cinquante étoiles représentant l'Union des États. D'après la section du Code des États-Unis d'Amérique relative au drapeau, ce dernier ne doit jamais être hissé de cette manière, excepté en cas de détresse ou de danger extrême pour des biens ou des vies humaines.

« C'est à peu près cela, commente Olowan. Nous sommes dans une détresse extrême, mais nous n'avons besoin de personne pour sauver les Indiens. Quand nous honorons nos coutumes, quand nous célébrons nos cérémonies, quand nous écoutons nos ancêtres, nous possédons tout ce dont nous avons besoin à l'intérieur de nous-mêmes pour sortir de la détresse. » Olowan réfléchit un instant, puis ajoute : « Écris ceci : "Quand les lumières électriques s'éteindront pour de bon, mon peuple sera toujours là; nous avons pour nous nos anciennes coutumes; nous survivrons." » □







Après une intense communication avec les esprits, les participants émergent d'un *inipi* (hutte de sudation, ou de purification) d'où s'échappe de la vapeur. La cérémonie était dirigée par Rick Two Dogs, un homme-médecine descendant d'American Horse.



Des hommes oglalas ont abattu un peuplier spécialement choisi et le portent au milieu du cercle où aura lieu une danse du Soleil. Redressé, l'arbre deviendra le centre d'une cérémonie spirituelle de plusieurs jours. Les danses du Soleil et d'autres cérémonies traditionnelles renaissent depuis les années 1970.









De la conception indienne  
de l'existence découlaient  
une grande liberté,  
un amour de la nature  
intense et passionné...  
qui enrichissait notre foi  
dans un Pouvoir suprême ; et  
DES PRINCIPES DE VÉRITÉ,  
d'honnêteté, de générosité,  
d'équité et de fraternité  
pour nous guider dans nos  
relations quotidiennes.



*Luther Standing Bear (1868? - 1939)*







Wakinyan Two Bulls, 9 ans, place des drapeaux de prière dans un arbre, près de Mato Tipila («l'Antre de l'ours»), ou Devils Tower, dans le Wyoming. L'histoire des Oglalas déborde largement le cadre de la réserve de Pine Ridge.



# Hardis plongeurs LES FOUS DE BA

*As de la plongée, ils maîtrisent mal l'atterrissage sur la terre ferme ; parents affectueux, ce sont des voisins querelleurs : les fous de Bassan multiplient les paradoxes. Liée depuis longtemps aux cultures maritimes, l'espèce prospère à nouveau dans ses populeuses colonies de l'Atlantique Nord.*



SSAN





*Des fous de Bassan adultes survolent les bouillonnants remous côtiers de la réserve nationale de Hermaness, dans l'archipel des Shetland. Avec la douillette protection d'un plumage épais et d'une couche de graisse sous la peau, ces grands voyageurs sont parfaitement adaptés à la vie dans les eaux froides et agitées de l'Atlantique Nord.*









# La tempête fait rage en mer du Nord. Un nuage

menaçant d'oiseaux s'est formé à une quinzaine de mètres au-dessus de la surface. Quand il crève, une pluie de tridents blancs foudroie les vagues avec un bruit sourd et des gerbes d'écume. Les oiseaux reparaissent peu après, un poisson au fond de la gorge. Ils secouent la tête, s'arrachent à l'eau avec leurs ailes de 2 m d'envergure, et filent avec la grâce de cygnes vers les falaises où ils nidifient. Ils s'y posent gauchement et, aussitôt, se querellent avec tapage.

Voyageur au long cours, le fou de Bassan revient de façon saisonnière vers ses colonies bondées. *Morus bassanus* pour la science, il a des airs de goéland mâtiné d'albatros. Aussi élégant en vol que mal à l'aise sur la terre ferme, tour à tour fat ou divinement aérien, tendre avec ses petits et défenseur impitoyable de son territoire, il joue du drame comme de la comédie : le fou est, selon l'expression du naturaliste écossais Kenny Taylor, « un oiseau plein de contrastes ».

En 1913, des siècles de chasse avaient réduit cette espèce naguère prospère à moins de vingt colonies et peut-être 100 000 individus. Grâce à la réussite exemplaire des mesures de protection, une quarantaine de sites de l'Atlantique Nord abritent aujourd'hui environ 400 000 couples nidificateurs, ainsi que des dizaines de milliers de juvéniles et d'individus non reproducteurs.

La réserve naturelle de Hermaness, dans le nord des Shetland, point le plus septentrional de la Grande-Bretagne, accueille l'une des plus vastes colonies. Des falaises de gneiss plongent de 150 m dans des criques de marée parsemées d'îlots rocheux. On y accède après des kilomètres de marche au travers d'une lande détrempée, qui s'effondre soudain dans un abîme de mer et de ciel où hurlent le vent et les vagues.

Les fous de Bassan nidifient là depuis 1917. En été, la féerie de plumes voletant dans l'air marque la période de mue. La colonie n'est que cris, battements d'ailes et coups de bec. En son centre se situent les places les plus prisées, aussi précieuses et rares qu'un logement social dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Leurs propriétaires les défendent jusqu'au sang. Bec contre

bec, se frappant à la tête, deux mâles peuvent s'affronter pendant une heure. Le vainqueur devient le maître des lieux. « Une fois qu'il occupe un territoire, l'oiseau y reste fidèle, explique Stuart Murray, un Écossais bourru qui observe les oiseaux de mer depuis quarante ans. Ensuite, le mâle attire une partenaire. Quand elle pond, le couple exulte. Il a touché le gros lot ! » Rejetés en lisière de la colonie, les solitaires errent à la recherche d'un partenaire et d'un nid éventuel.

La femelle pond un unique œuf, blanc comme celui d'une oie. Les parents le couvent à tour de rôle, puis nourrissent le petit qui en sort au bout de six semaines. Trois mois plus tard apparaît un fin duvet, blanc, qui prendra peu à peu une nuance ardoise. Avec deux repas par jour, le juvénile grossit vite et l'entraînement aux battements d'ailes est crucial pour la tonification de ses muscles. Enfin prêt à quitter le nid, il se jette à l'eau. « Au début, intimidé, il se laisse porter par les vagues, précise Murray. Mais, tenaillé par la faim, il est bien obligé de plonger et nager. Il saura comment s'y prendre en observant ses congénères. » Grandir est difficile et plein de périls. Moins de la moitié des nouveau-nés atteindront leur troisième anniversaire.

Les fous de Bassan brillent par leur art du piqué-plongeon. On comprend pourquoi les pêcheurs se fient depuis longtemps à eux pour trouver des zones poissonneuses. Déjà, dans *Beowulf*, poème épique anglais, le souverain Hrothgar appelait l'océan « *the gannet's bath* » – « le bain des fous ». John Daniels, qui photographia le premier vol des frères Wright, disait que ceux-ci « regardaient les fous et imitaient les mouvements de leurs ailes avec les bras et les mains ». Et la graisse fondue de fou servait jadis à de multiples usages, baume contre la goutte ou lubrifiant pour les roues des wagons.

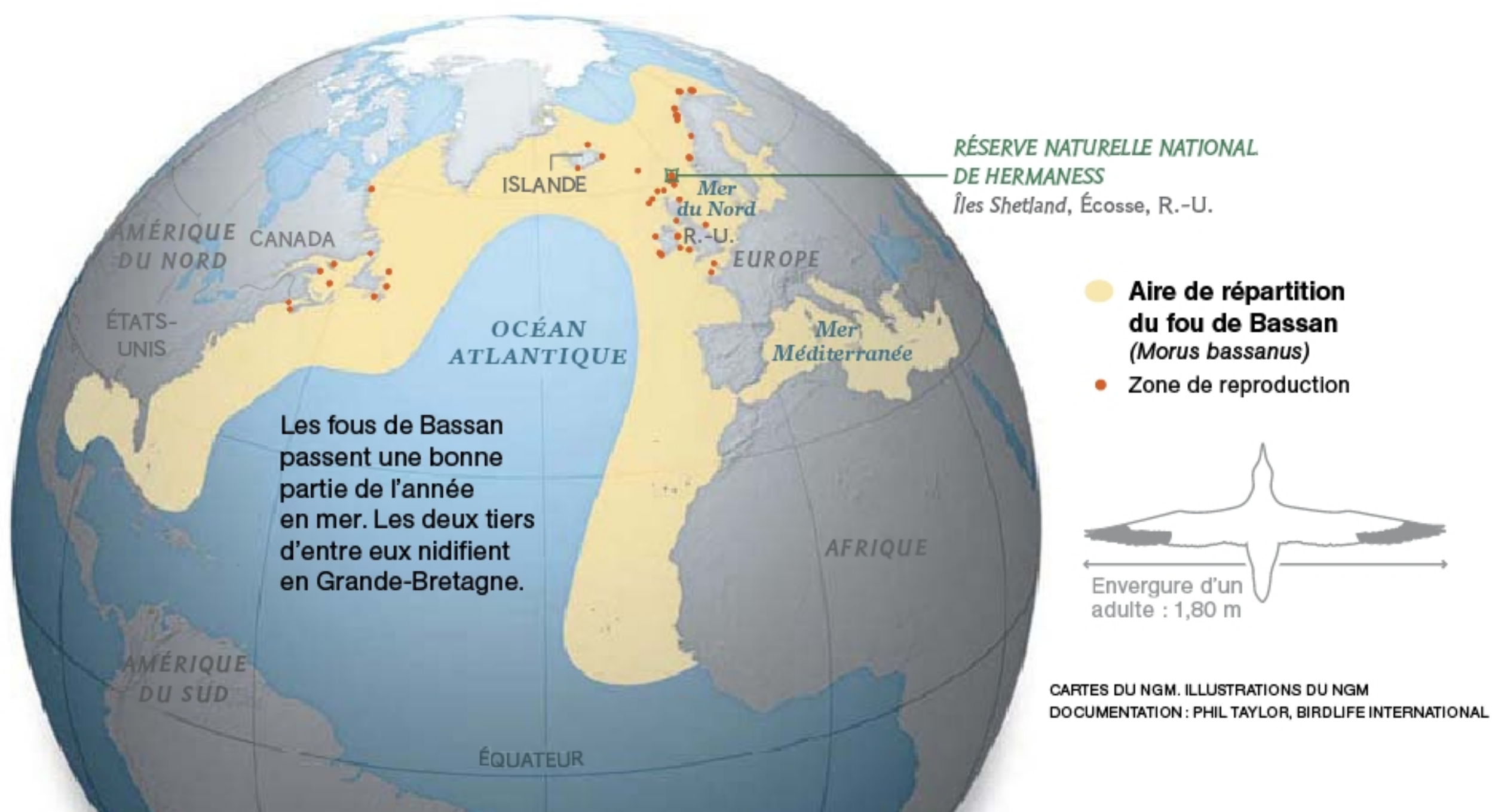
Peu de prédateurs naturels et de vastes ressources alimentaires : l'espèce peut aujourd'hui prospérer en toute sérénité. Mais, comme pour bien des oiseaux de mer, chaque jour reste un défi aux flots et aux éléments. « Être un fou de Bassan, souligne Murray, ce n'est pas de tout repos. » □





DAVID TIPLING, BIOSPHOTO

Grâce à sa vision binoculaire, le fou peut repérer un banc de poissons évoluant à bonne distance sous la surface. Quand il entre dans l'eau, à 110 km/h, des sacs aériens disposés sous sa peau protègent sa tête et son poitrail de l'impact. Narines fermées de façon étanche, le fou peut descendre à une quinzaine de mètres sous l'eau.





*L'atterrissage de deux fous adultes irrite leurs voisins des Shetland. La vie dans les colonies d'oiseaux est tout sauf tranquille. Au-delà des querelles entre riverains, quelques règles facilitent la cohabitation : on n'installe pas plus de deux nids par mètre carré – juste de quoi rester hors de portée des coups de bec.*



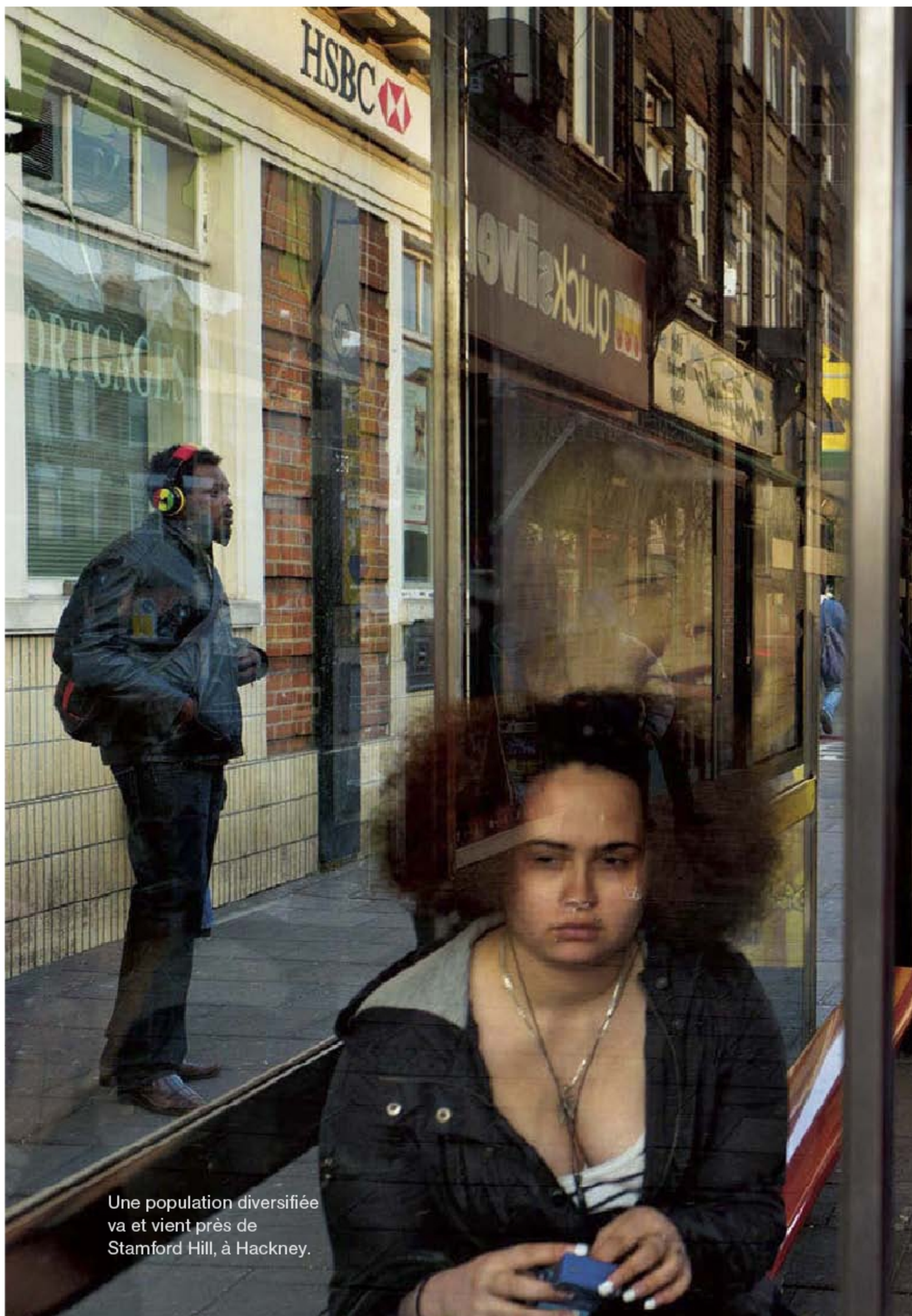






# East Side

Londres



Une population diversifiée  
va et vient près de  
Stamford Hill, à Hackney.



# Story

Brut, couvert de graffitis mais de plus en plus tendance : l'« autre Londres » se trouve sous le feu des projecteurs à l'occasion des Jeux olympiques.











Soldats au service de Jésus-Christ, les hommes et les garçons de l'Église nigériane des Chérubins et Séraphins, à Hackney, se dirigent vers le tronc pour y déposer leur obole.









Les occupants des péniches sont chez eux au port, le long du réseau de canaux d'East London.  
Ce pique-nique se déroule au bord du Hertford Union Canal, près du site des Jeux olympiques de 2012.









Membres des Pearly Kings and Queens, une association caritative cockney traditionnelle, Jackie Murphy, sa fille Teresa, sa nièce Sharon et sa cousine Phyllis chantent dans un pub de Leyton.



# Les derniers clients ont essuyé les dernières miettes de tourte à la viande sur leur visage, glissé la dernière anguille en gelée dans leur gosier, bu la dernière tasse de thé.

Puis Fred Cooke, propriétaire du restaurant de *pie and mash* (tourte à la viande et purée) F. Cooke, au 41 Kingsland High Street, London E8 2JS, a retourné d'« OUVERT » à « FERMÉ » la pancarte en carton manuscrite accrochée à la porte d'entrée. Son grand-père avait fondé l'établissement quand George V montait sur le trône.

« Sûr qu'on a versé des larmes ! », dit Cooke à propos de ce 11 février 1997. L'homme est corpulent et ses cheveux s'éclaircissent sur le dessus, mais forment une épaisse masse blanche à l'arrière. Il observe rêveusement une vitrine du musée de Hackney où sont exposés le filet qu'il utilisait pour attraper les anguilles dans l'aquarium, des marmites où bouillaient les pommes de terre pour la purée, des tourtières en acier et des sacs en papier à l'enseigne de F. Cooke pour les plats à emporter – les ustensiles devenus pièces de musée d'une entreprise familiale qui a duré trois générations.

« Nous étions le Buckingham Palace des débits de *pie and mash* », affirme-t-il. Le diamant qu'il porte à l'oreille droite et un bracelet en or gros comme des menottes attestent cette prospérité. La famille Cooke possédait six restaurants. Celui de Kingsland High Street était le vaisseau amiral de la flotte. Il a fallu saborder le navire à cause des changements intervenus dans le paysage social d'East London (l'Est londonien).

La tourte à la viande servie avec de la purée baignant dans une sauce au persil vert vif, le bol d'anguilles dans leur matrice gélatineuse : voilà des emblèmes en voie de disparition de la classe ouvrière blanche d'East End. Celle-ci a été remplacée par une vague d'émigrants venus du sous-continent indien – un héritage des docks de Londres, jadis porte de sortie donnant sur le reste de l'Empire britannique et porte d'entrée

pour les immigrants. Au XVII<sup>e</sup> siècle arrivèrent là les Huguenots fuyant les persécutions religieuses, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles les Irlandais fuyant la famine, puis les juifs d'Europe de l'Est fuyant les pogroms en Russie.

Dorénavant, les Bengalis forment le groupe ethnique prédominant ; la plupart d'entre eux sont musulmans. Ils ont commencé à immigrer en masse dans les années 1960 pour des raisons économiques, et représentent de nos jours le tiers de la population. Mais il y a aussi des Africains, des Antillais, des Pakistanais, des Indiens, des Turcs, des Chinois et des Européens de l'Est.

Sur Cambridge Heath Road, à Bethnal Green, le supermarché Al-Rahman, avec son panneau « viande halal », côtoie l'épicerie polonaise Polski Sklep Mini-Kos, en face du club du troisième âge somalien de Mayfield House, à un pâté de maisons du luxueux hôtel Town Hall, avec une ou deux BMW garées devant et sa suite De Montfort à 2 500 livres la nuit. À côté se trouve le York Hall, où se déroulent des matches de boxe le samedi soir ; à deux pas, au Gallery Cafe, des mères, leurs enfants en poussette, boivent des cafés *latte*, tandis que de jeunes cadres sont penchés sur leurs ordinateurs portables. On sent là une énergie pétillante, le dynamisme de la diversité. C'est un bazar où l'on peut piocher suivant ses goûts, son humeur et... son portefeuille.

Le nombre de restaurants de *pie and mash* d'East End se compte désormais presque sur les doigts de la main. Cooke se souvient qu'il y en avait quatorze ou quinze : « East London est devenu cosmopolite. Ils veulent leur riz aux haricots rouges et leurs kebabs, mon vieux », dit-il d'un ton léger, un peu sec mais surtout résigné. East London est un paysage où les choses s'évanouissent, où les rues portent des traces du passé,



un enchevêtrement d'éléments hétéroclites qui disparaissent et réapparaissent sous une autre forme. Dans Brune Street, une soupe populaire juive du début du XX<sup>e</sup> siècle s'est muée en appartements de luxe. Une église protestante française du XVIII<sup>e</sup> siècle est devenue la grande synagogue de Spitalfields en 1897, puis, quatre-vingts ans plus tard, la mosquée de Brick Lane.

Un homme d'affaires chinois a racheté le restaurant de *pie and mash* F. Cooke, à Dalston, et l'a rebaptisé « Shanghai ». « J'ai continué tant que j'ai pu, assure Cooke, mais ça ne servait à rien de s'escrimer bêtement. Alors j'ai décidé de fermer et de profiter du restant de mes jours. Mais cela m'a tout de même brisé le cœur. »

TRACEZ UN TRAIT à partir de Tower Bridge, le long de la rive gauche de la Tamise ; allez vers l'est jusqu'à la rivière Lea ; tournez vers le nord, en faisant une boucle dans le district de Tower Hamlets et une partie de Hackney ; allez au sud, jusqu'à l'ancien mur romain de la City. Voilà l'East End classique de Charles Dickens, de Jack l'Éventreur et des frères Kray, célèbres gangsters des années 1950 et 1960 dont un habitant d'East End dit : « Les Kray tuaient dans la rue, mais ils s'occupaient bien de votre mère. »

Historiquement, c'est le Londres des bas quartiers. Il est proche de la Tamise, fleuve qui coule d'ouest en est : les activités maritimes et les industries se sont donc naturellement installées en aval. Reléguées au-delà des murs de la ville, les industries nocives – tanneries, abattoirs, hauts-fourneaux pour fondre le plomb – fonctionnaient sans grand contrôle. Le vent d'ouest rabattait la puanteur sur tout East End, loin de l'air parfumé de l'Ouest distingué.

La révolution industrielle et l'expansion de l'Empire britannique, sous le règne de la reine Victoria, ont exacerbé la misère. Le fort besoin de dockers a encore grossi la classe ouvrière dans un quartier déjà rempli d'immigrants. Les logements surpeuplés ont pullulé. Les maladies se sont propagées à cause des piètres conditions sanitaires. « Un voisinage pas trop beau », observait Sam Weller dans *Les Papiers posthumes du Pickwick Club*, de Charles Dickens.

À L'OPPOSÉ DE LA SPLENDEUR homogénéisée de West London, avec son Parlement et ses palais, le paysage d'East London était et reste insoumis et mal entretenu. Il y existe certes des oasis de beauté : la tranquillité du Regent's Canal bordé de péniches ; les maisons georgiennes coûteuses et ordonnées de Fournier Street, où réside l'avant-garde de l'art contemporain britannique, tels Tracey Emin et Gilbert & George ; le vert du parc Victoria, ouvert en 1845 à la suite d'une pétition signée par 30 000 habitants d'East End, et aussi par des résidents de West End voulant se protéger de l'air vicié de l'Est.

Mais comment ne pas trouver sordide le béton brut des HLM ; leurs couloirs qui abritent les transactions furtives des dealers ; l'âcre odeur d'urine dans les cages d'escalier ; les gangs de rue ; les champs marron de déchets toxiques issus d'usines moribondes ; les marais balafrés de rangées de pylônes électriques et d'usines à gaz en train de rouiller.

Aujourd'hui, les frontières d'East London s'élargissent, en incluant de nouveaux secteurs. Toutefois, malgré plus d'un siècle de rénovation, malgré des quartiers colonisés par des cols blancs et plus de 170 galeries d'art et musées, malgré la prospérité du quartier financier de Canary Wharf et ses gratte-ciel grandioses abritant les sièges sociaux de HSBC, Barclays et Citibank, East London demeure le quartier le plus défavorisé de la ville.

La série de cartes sur la pauvreté à Londres publiée par le sociologue victorien Charles Booth entre 1889 et 1903 faisait ressortir le clivage Est-Ouest. Le West End de Kensington et Belgravia y étincelait de rectangles dorés correspondant aux « classes moyenne supérieure et supérieure – fortunées ». East End était criblé de taches noires indiquant « la classe la plus basse » et de carrés bleus signalant l'« indigence chronique ». Une carte du dénuement dans le Londres actuel serait à peu près semblable.

---

Cathy Newman a écrit « Un été russe » (juillet 2012) et « Crimée, un joyau pour deux couronnes » (avril 2011). Alex Webb a réalisé les photos de « La nouvelle route de la soie » (août 2010).





En 2005, le Comité international olympique (CIO) a attribué les JO d'été 2012 à Londres. La ville a annoncé qu'elle en profiterait pour transformer East London et y lutter contre « la pauvreté, le chômage, le manque de qualification et les mauvaises conditions sanitaires ». Alors ministre des Affaires étrangères, Jack Straw promettait que les Jeux olympiques seraient « une force de régénération ».

LES DISPARITÉS ENTRE nantis et démunis sont très marquées à East London. À Bethnal Green, on peut commander un feuilleté à la saucisse (1,4 livre) et une tasse de thé (70 pence), et manger sur une chaise recouverte de plastique devant une table en Formica chez Hulya's, ou bien traverser la rue et prendre ses aises dans le mobilier artisanal du Viajante (une étoile au guide Michelin) pour un menu de six plats avec accord mets et vins à 115 livres. Danny Dorling, professeur de géographie humaine à l'université de Sheffield, l'affirme clairement : « Londres est la capitale de l'inégalité. »

Dans Brick Lane, en regardant vers Bethnal Green Road, tournez à droite dans Hanbury Street et vous approcherez de HLM parmi les

plus misérables de Londres. Tournez à gauche et vous arriverez dans le quartier ultrabranché de Shoreditch, qui abrite au moins 300 entreprises high-tech et numériques.

« Les entrepreneurs ont besoin de quatre choses », explique Elizabeth Varley, fondatrice de TechHub, juste à côté d'Old Street. Là, des développeurs d'applications Web et de produits de *cloud computing* (informatique en nuage) qui espèrent décrocher la prochaine timbale peuvent louer un bureau pour 3 300 livres l'an. « Ils ont besoin d'une prise électrique, d'une connexion ultrarapide, de café à volonté et d'être entourés de personnes supercréatives. »

East London est devenu un centre high-tech parce que c'est un quartier abordable, proche de la ville et qu'il a une « atmosphère ordinaire, explique Varley. Il regorge d'artistes, de restaurateurs et de détaillants, de gens qui veulent faire les choses à leur idée. »

Comme David Tenemaza Kramaley, 24 ans. Ce développeur de jeux vidéo a vendu son premier produit numérique pour 1 000 livres quand il avait 13 ans ; il en cherche aujourd'hui 300 000 pour financer sa dernière trouvaille. Il vient d'emménager à cinq minutes de son travail, dans





## L'Est en pleine ascension

« L'East End de Londres est un monde en soi », a écrit Dickens. Et les gratte-ciel de Canary Wharf (à gauche) sont un monde au sein de ce monde. Ce quartier financier a été bâti sur les ex-docks, abandonnés par le trafic maritime pour des eaux plus profondes, en aval.

un F1 en sous-sol sans fenêtre, qu'il n'est pas mécontent de payer 1 000 livres par mois : « J'aime habiter ici parce que c'est pratique et qu'on peut y tisser un réseau de relations. »

Kramaley, au visage rond encadré par une tignasse noire à la Beatles, préfère les montagnes russes d'une start-up. « Je sais que je pourrais avoir un boulot bien payé dans l'encodage ou le marketing, mais j'aime maîtriser mon destin. » Son objectif ? « Gagner 2 millions de livres. »

« Tout le monde guette les derniers immigrants, dit Sotez Chowdhury, 22 ans, militant associatif bengali auprès de l'organisation communautaire Shoreditch Citizens. Chacun se

demande quel sera le prochain groupe ethnique à venir. Je réponds toujours : ce sont eux les nouveaux immigrants, et vous ne pouvez pas dire qu'ils ne sont pas chez eux. » Eux, c'est-à-dire les jeunes cadres qui se sont installés là, attirés par le dynamisme et la branchitude du lieu.

Un soir, Sotez, sa mère Rowshanara, une thérapeute familiale, et moi nous promenons dans Brick Lane, le cœur de « Banglatown », ainsi qu'on surnomme le quartier. La partie basse de la rue, avec ses restaurants de curry (il y en a plus de cinquante), resplendit sous les néons rose bonbon, vert acide et jaune canari. L'air semble vibrer, imprégné d'odeurs de (suite page 80)







**On sent là  
une énergie  
pétillante,  
le dynamisme de  
la diversité. C'est un bazar  
où l'on peut piocher suivant  
ses goûts, son humeur et...  
son portefeuille.**



**LA MIXITÉ D'EAST LONDON** comprend des jeunes, des vieux, des riches, des pauvres, des gays, des hétéros et tous les entre-deux. Sur Commercial Road, la clientèle du salon de coiffure pour hommes A1 (ci-dessus) est surtout pakistanaise et bangladaise. Le soir, les jeunes cadres de Canary Wharf se détendent autour d'un verre (à gauche, en haut). La nuit gay du pub Joiners Arms a lieu à Cordy House, un espace événementiel de Shoreditch (ci-contre). « Il y a moins de tensions qu'on le croirait, selon Geoff Mulgan, ex-directeur de la Young Foundation, qui lutte contre les problèmes sociaux à East London. C'est sain, tout le contraire de la ghettoïsation. »









Des fidèles prient à la mosquée turque de Soliman le Magnifique, à Shoreditch. « Nos voisins nous acceptent et nous considèrent comme faisant partie des leurs », affirme son directeur.







**À l'opposé  
de la splendeur  
homogénéisée**  
de West London, avec son  
Parlement et ses palais,  
le paysage d'East London  
était et reste insoumis  
et mal entretenu.



**IL MÈNE UNE VIE** de marginal mais arrive à s'en sortir. De son « bureau », au pub Anchor and Hope, John Cook (ci-dessus) vend les lapins qu'il chasse dans les marais voisins. « Je n'aimerais vivre nulle part ailleurs dans Londres qu'à Hackney », dit-il. Chypriote, mère de deux enfants, Sibel Beliczynska (ci-contre) touche des allocations chômage et cherche du travail. Les gens plus âgés préfèrent les clubs de bingo Mecca de Hackney (à gauche, en haut), où la pinte vous soulage de 2 livres en attendant que les chiffres s'alignent. Tous les indicateurs – chômage, revenus, espérance de vie – placent la plupart des quartiers d'East London au bas de l'échelle.



(suite de la page 73) curry, de clou de girofle et de charbon, ainsi que des chansons de films de Bollywood diffusées à plein volume.

Dans Woodseer Street, la population change: le Brick Lane des restaurants de curry cède la place à celui des boutiques, avec des magasins de vêtements *vintage*, des clubs de musique et des bars pleins de jeunes hommes à la barbe de trois jours et de jeunes femmes en leggings et petit haut. Un vieux Bengali tente de se frayer un chemin au milieu d'un flot de jeunes venant en sens inverse. « C'était son quartier », dit Sotez en parlant du Brick Lane à la mode, au-delà de Woodseer Street. La rue respire l'exubérance insouciant d'une génération différente, qui a de l'argent à dépenser. Celle-ci sait-elle que la misère règne à deux pas d'ici ? demandé-je à Rowshanara. « Ils n'en ont pas la moindre idée. »

« Je venais ici avec mes amis de la fac, raconte Sotez. C'est dynamique. C'est branché. On se baladait dans le coin. D'ici, on voit les lumières de Canary Wharf mais elles étaient trompeuses. » Il marque une pause et son visage semble se durcir. « Mes copains voulaient tous devenir banquiers d'affaires. Aucun ne l'est devenu. »

DANS L'UNE DE CES TOURS de verre étincelantes de Canary Wharf, Jerome Frost, designer en chef à l'Olympic Delivery Authority (ODA), l'organisme public de gestion des infrastructures olympiques, se penche par-dessus une table à la blancheur impeccable et explique la raison d'être des JO de Londres: « Les Jeux sont une occasion exceptionnelle pour Londres. Nous avons voulu réinventer l'événement. Le rendre plus durable. L'offre que nous avons faite au Comité olympique était axée sur ce que nous laisserions derrière nous. »

Ces JO ont été surnommés « les Jeux olympiques du patrimoine ». En aménageant le site, l'ODA a assaini 2,5 km<sup>2</sup> de terres polluées, enterré des lignes électriques et ajouté 80 ha d'espaces verts. Aucun détail écologiquement correct n'a été négligé: 2 000 tritons ont été déplacés avec soin du chantier vers une réserve naturelle proche. Après les Jeux, il est prévu que les bâtiments deviennent des centres sportifs

locaux et que le village olympique soit reconverti en logements privés – la moitié devant être réservée à des acheteurs à faibles revenus. La manne de la rénovation est censée rejaillir sur la zone environnante.

Ce terme de « patrimoine », crié sur tous les toits, laisse certains sceptiques. « “Patrimoine” fait partie du jargon publicitaire, comme “cool” ou “marque”, note Stephen Bayley, un journaliste londonien spécialiste du design. Un patrimoine ne se décrète pas. Ne croyons pas que de beaux bâtiments puissent éliminer un ghetto. »

PEUT-ÊTRE FAUT-IL remettre la carte au goût du jour ? Je pose la question à Bob, le cousin de Fred Cooke, qui tient toujours son restaurant de *pie and mash* au marché de Broadway, à Hackney. Bob Cooke pose devant moi un bol avec un tronçon d'anguille nageant dans une sauce verte et s'assied. Pas facile d'attraper à la cuillère le morceau glissant et de grignoter autour du minuscule tube de vertèbres blanc du milieu.

« Un de mes copains m'a dit: “Pourquoi tu ne vends pas des pizzas ? Les gosses adorent ça.” Je lui ai répondu: “Occupe-toi de ta laverie, je m'occupe de mes tourtes.” » Cooke se lève et s'essuie les mains sur son tablier rayé. « Oui, nous avons des clients, mais ils sont plus âgés et moins nombreux. Les *yuppies* ne font pas partie de notre clientèle. » Un grand jeune homme avec une queue de cheval jette un coup d'œil par la porte puis s'en va. « Je vends 3 000 tourtes par semaine. Nous sommes ici depuis plus de cent ans. Nous resterons encore cent ans de plus. »

Il est bientôt midi. La rue est pleine de jeunes qui arpentent le marché de Broadway – où l'on vendait autrefois choux, oignons et pommes de terre ordinaires – en quête de cake bio sans gluten à la banane et aux noix, de viande de bœuf de la race Devon et d'huile d'olive à la truffe. Il y a de la musique et une odeur de pain artisanal sortant du four. Dans le restaurant, seuls cinq clients mangent du *pie and mash*.

ON PEUT ENTENDRE PLUS de 200 langues différentes à East London: bengali, gujarati, ourdou, tamoul, swahili, letton... L'immigration se fait



## East London reste un cycle continu

**d'arrivées et de départs,  
d'apparitions et de dispa-  
ritions, un défilé humain où,  
parfois, on s'efforce tout  
simplement de vivre sa vie.**

entendre autant que voir, mais il est des sonorités que l'on n'entend plus, comme le yiddish, qui était la langue véhiculaire de Brick Lane au début du xx<sup>e</sup> siècle.

Pour les mêmes raisons que les Cockneys de la classe ouvrière blanche se sont déplacés vers l'est, dans l'Essex, les juifs d'East London sont partis vers le nord, dans des banlieues comme Golders Green et High Barnet. Il s'agissait de grimper dans l'échelle sociale et de s'éloigner du centre-ville. Jusqu'à dans les années 1950, Brick Lane était une grande artère juive. Aujourd'hui, il ne reste plus guère de sa vie antérieure que deux boulangeries de bagels.

« Voilà mon East End juif », explique Mildred Levison, en me montrant l'appartement près de Brick Lane où elle a grandi pendant la Seconde Guerre mondiale. « Je suis sûre que c'est encore plein de bestioles, dit-elle au passage. À Londres, on n'est jamais très loin d'un rat. » Nous marchons jusqu'au marché de Spitalfields, qui servait d'abri antiaérien pendant le Blitz, et où des boutiques de mode et des bistrots occupent aujourd'hui chaque centimètre carré.

Mildred Levison, 72 ans, retraitée après une carrière dans le logement social, vit à présent dans le nord de Londres. Elle se souvient que les bains-douches coûtaient 6 pence, qu'elle jouait dans les décombres des bombardements (« Brick Lane me paraît différent et étrangement semblable à la fois, car mes grands-parents étaient des immigrants »), et qu'une cordialité régnait au sein de la communauté et de la famille. « Il ne reste rien de tout cela. » Elle marque un temps puis pose sa main sur son cœur. « Mais c'est là. »

C'est encore là, mais sous un aspect différent. East London reste un cycle continu d'arrivées et de départs, d'apparitions et de disparitions, un défilé humain où, parfois, on s'efforce tout simplement de vivre sa vie. Des générations successives sont arrivées avec rien ou pas grand-chose, et ont démarré une affaire, bâti une famille, une vie. Pour Alveena Malik, directrice d'UpRising, un programme de formation de jeunes dirigeants à East London, la pauvreté a certes maintenu son emprise tenace, mais il faut bien garder à l'esprit qu'« être démunie sur le plan économique ne signifie pas qu'on l'est sur le plan spirituel ».

« JE SUIS ARRIVÉ DU BANGLADESH en 1973 pour poursuivre mes études, me raconte Shahagir Bakth Faruk en dînant. Mon oncle m'a aidé, mais il n'y avait pas assez d'argent. Alors j'ai pris un boulot de vendeur dans un magasin d'électronique de Brick Lane, payé 28 livres par semaine. Je me souviens qu'un jour, je me suis assis dans un parc pour lire une lettre de mon frère. Elle avait mis dix-sept jours à arriver du Bangladesh. Mes larmes trempaient le papier. »

Avec le temps, Faruk s'est reconstruit une vie. Il a démarré une affaire qui marche bien. Il a été deux fois candidat du parti conservateur aux élections législatives à Bethnal Green and Bow (« Et j'ai perdu deux fois. Bethnal Green a toujours été travailliste », dit-il avec regret). Faruk a aujourd'hui 64 ans et est devenu citoyen britannique. Et puis aussi...

« Au Bangladesh, si une jeune fille veut se marier en dehors de la religion musulmane, il y a une chance sur un million pour que ses parents lui donnent leur bénédiction. Cela ne se fait pas. Mais quand mon fils est venu me dire qu'il voulait épouser une jeune fille dont la mère est chrétienne et le père hindou, je n'y ai pas réfléchi à deux fois. Maintenant, mon fils cadet porte une boucle d'oreille ; quand un ami m'en a fait la remarque, je lui ai répondu : "Et alors ?" »

À cet instant, le téléphone portable de Faruk sonne. Le fils en question prend des nouvelles. « Cette ville m'a appris quelque chose d'important, dit Faruk quand il repose son appareil. Elle m'a appris la tolérance. » □









Le samedi, les derniers arrivés à East London – des jeunes riches – musent dans les cafés à la mode et au marché de Broadway, où l'on vendait jadis des fruits et légumes ordinaires. On y trouve de nos jours des chaussettes en bambou bio, du filet de chevreuil et du saumon fumé découpé à la main.









Un champignon médicinal très  
prisé en Chine provoque  
une ruée sur le Plateau tibétain.

# L'OR DU TIBET





■ Visage protégé du soleil et outil en main, des familles tibétaines peuvent passer des jours entiers à chercher







## LA CHOSE QUE SILANG CHERCHE À 4 500 M D'ALTITUDE, À QUATRE PATTES SUR LE PLATEAU DU TIBET, EST TOUT À FAIT ÉTRANGE.

Sa partie visible est un petit champignon sans chapeau : une simple tige brune haute de quelques centimètres, fine comme une allumette, qui émerge du sol boueux. Onze heures par jour, de début mai à fin juin, Silang Yangpi, son épouse et tout un groupe de parents et d'amis rampent sur les pentes escarpées des montagnes, passant au peigne fin un vertigineux fouillis d'herbes, de brindilles, de fleurs sauvages et de laïches, à la recherche de l'insaisissable tige.

Silang en repère une et pousse un cri de joie. Sa femme, Yangjin Namu, se précipite. Il creuse tout autour de la tige à l'aide d'une truelle, dégage une motte avec soin, gratte l'excédent de terre. Et là, au creux de sa main, repose ce qui ressemble à une chenille jaune brillante. Morte. Attaché à sa tête se trouve le mince champignon brun. Silang sort un sac en plastique rouge de sa poche et y dépose sa trouvaille, avec toutes celles que lui et son épouse ont déterrées, puis enroule délicatement le sac. Silang a 25 ans, sa femme 21. Ils ont une petite fille. Le « champignon-chenille » représente une bonne part de leurs revenus.

Cette créature a transformé l'économie rurale sur le plateau du Tibet. Elle a déclenché une ruée vers l'or version contemporaine. Parvenu dans les magasins clinquants de Beijing, le contenu du sac de Silang peut facilement valoir plus de deux fois son poids en métal jaune.

Ce champignon est appelé *yartsa gunbu*, c'est-à-dire « herbe d'été, vers d'hiver » en tibétain. Ce n'est pourtant ni l'une ni l'autre sur un plan scientifique, mais une larve de mite vivant dans le sol et infestée par des spores du champignon parasite *Ophiocordyceps sinensis*. Celui-ci dévore le corps de la chenille, ne laissant intact que l'exosquelette. Il éclot au printemps

sous la forme d'une tige brune – ou stroma –, qui jaillit de la tête de la chenille. Ce processus ne survient que dans les hautes pelouses alpines fertiles du plateau du Tibet et de l'Himalaya. Tous les essais de mise en culture ont échoué.

Depuis des siècles, le *yartsa gunbu* est réputé posséder de miraculeux pouvoirs médicaux et sur la sexualité. L'une des premières descriptions connues provient d'un texte tibétain du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, *Un océan de qualités aphrodisiaques*. Ce dernier s'extasie sur le « trésor infaillible » qui « confère des avantages incomparables », et dont il suffit de faire bouillir quelques spécimens dans une tasse de thé, de les cuire dans une soupe ou rôtir dans un canard : tout ce qui vous affaiblit sera éloigné – à ce qu'on disait.

Les « vers », selon leur appellation courante, ont été prescrits par les herboristes contre le mal de dos, l'impuissance, la jaunisse et la fatigue. Pour soigner la tuberculose, l'asthme, la bronchite ou l'hépatite. Et aussi l'anémie et l'emphysème. Comme traitement du sida. Ils pourraient même enrayer la chute des cheveux.

Dans une économie chinoise survoltée, la demande de *yartsa* s'est accrue. Il est devenu un symbole de statut social dans les dîners et un cadeau de choix pour flatter les officiels du gouvernement. Dans les années 1970, une livre coûtait 1 ou 2 euros ; au début des années 1990, encore moins de 80 euros. Une livre de *yartsa* de premier choix peut désormais se vendre au détail pour 40 000 euros. Une demande aussi excessive suscite des inquiétudes.

---

Michael Finkel a écrit « La patrouille du froid » (janvier 2012). Michael Yamashita a réalisé des dizaines de reportages photo en Asie pour le NGM, dont « L'ancienne route du thé » (mai 2010).





La main gantée d'une fillette de 10 ans tient un *yartsa gunbu*, association d'une larve (chenille) de mite et d'un champignon parasite. Ces «vers» – ainsi qu'on appelle ces larves infestées – sont très prisés et réputés tout guérir, de la chute des cheveux à l'hépatite.

Aujourd'hui, la récolte annuelle est d'environ 400 millions de spécimens. Elle risque de diminuer pour cause de surexploitation des prés à *yartsa*. Pour un ramassage durable des vers, il faudrait laisser certaines tiges mûrir dans le sol et infester les larves de la saison suivante, explique l'écologiste Daniel Winkler. Or la plupart des villageois cueillent la moindre tige.

Du fait de la manne annuelle du *yartsa*, des milliers de gardiens de yaks tibétains jadis très pauvres possèdent dorénavant des motos, des iPhones et des télévisions à écran plat. Les luttes pour les terrains de ramassage, ouverts le plus souvent aux seuls résidents détenteurs d'un permis, ont débouché sur de violents conflits. Sept meurtres ont été commis dans le nord du Népal, où n'est ramassé qu'un maigre

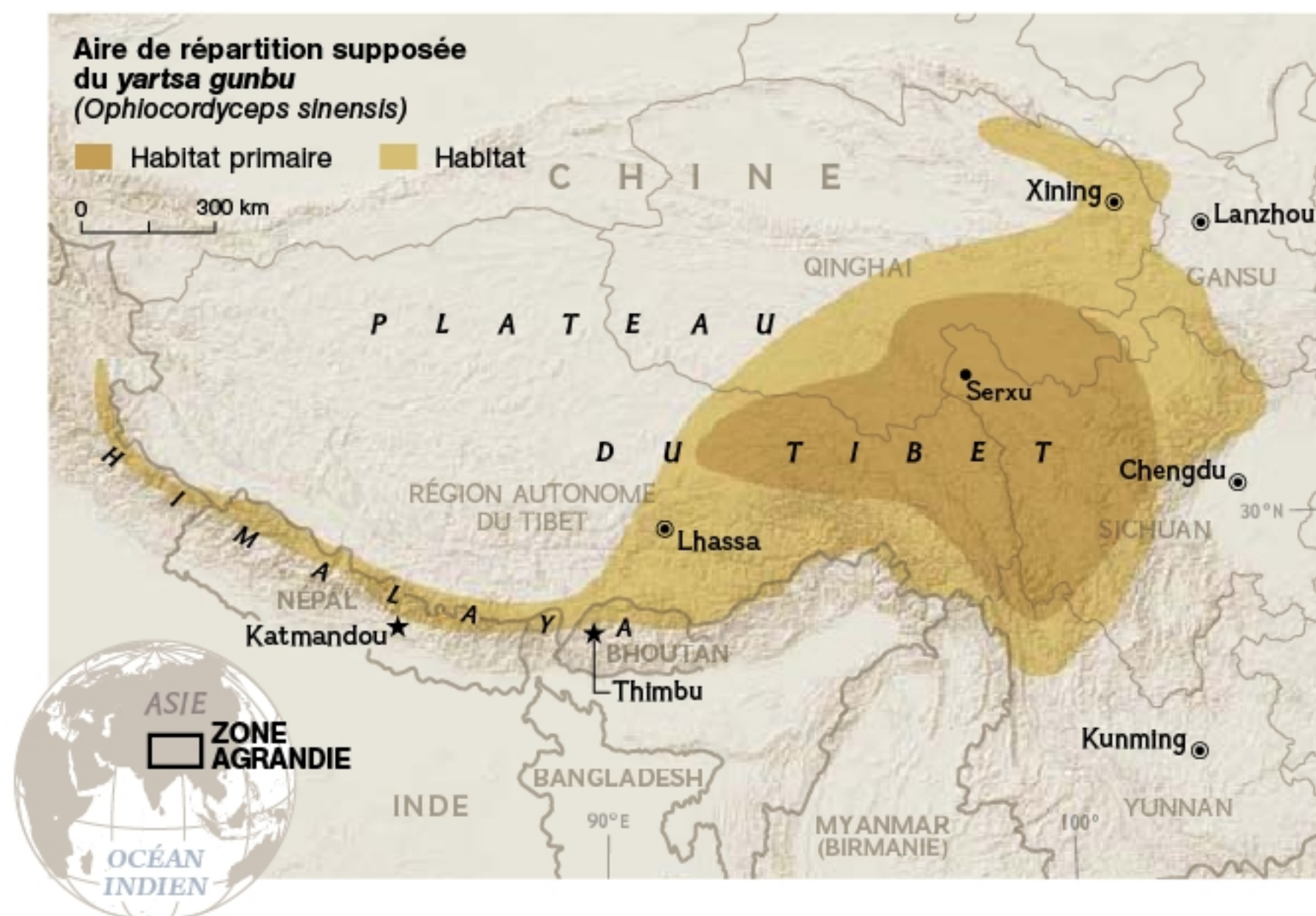
pourcentage du *yartsa* mondial. À Chengdu, dans la province du Sichuan, des cambrioleurs ont creusé un tunnel pour s'introduire dans un magasin vendant du *yartsa* et en ressortir avec un butin valant plus de 1,2 million d'euros. La police chinoise a mis en place de nombreux barages routiers pour tenir les récoltants illégaux éloignés des pentes réservées aux villageois.

Désormais, dans certains endroits comme la ville de Serxu, où vivent Silang et sa femme, quand le sol se réchauffe et que l'herbe germe, les habitants abandonnent absolument tout pour la quête du *yartsa*. Avec leur œil vif et leur petite stature, les enfants sont souvent les meilleurs cueilleurs. Certaines écoles ferment tout un mois pour des vacances consacrées au *yartsa*.

À la haute saison, le marché de Serxu s'étale des deux côtés de la grand-rue, le long de trottoirs pleins de flaques d'eau. Dans cette atmosphère de ville-frontière, au milieu des collines dénudées et émaillées de tentes de bergers et de drapeaux de prière, il est d'usage de se mettre sur son trente et un pour le marché.

De nombreux Tibétains portent le manteau traditionnel, aux manches si longues qu'elles rendent les gants superflus. Les hommes portent des chapeaux de cow-boys à large bord et des





## LE PAYS DES VERS

L'aire du *yartsa gunbu* est limitée : les larves d'une mite et le champignon *Ophiocordyceps sinensis* ne se développent qu'à haute altitude (3 000 m à 5 000 m) et en terrain humide. Le plateau du Tibet fournit environ 96 % de la récolte. Les experts craignent que le rythme actuel de récolte ne soit pas soutenable.

bottes en cuir. Le couteau pend à la taille. Des dents en or brillent lorsqu'ils sourient. Les femmes paraded avec des colliers garnis de perles d'ambre grosses comme des balles de golf. Il y a même quelques moines emmaillotés dans leur robe vermillon. Leur règle religieuse leur interdit de ramasser ou de manger du *yartsa*, pas d'en acheter ni d'en vendre.

Les acheteurs sont munis de petites balances couleur laiton et de calculatrices solaires. Les vers sont empilés dans des boîtes en carton, des paniers d'osier, ou étalés sur des morceaux de tissu. Quand quelqu'un comme Silang, genoux pleins de terre et portant un sac de *yartsa* fraîchement cueillis dans les prés, approche un marchand, les vers sont examinés avec soin. Leur valeur dépend de plusieurs facteurs : taille, couleur, fermeté. L'acquéreur les prend un par un et nettoie souvent la croûte de terre avec un outil conçu à cet effet, qui ressemble à une grande brosse à dents. Une foule se regroupe.

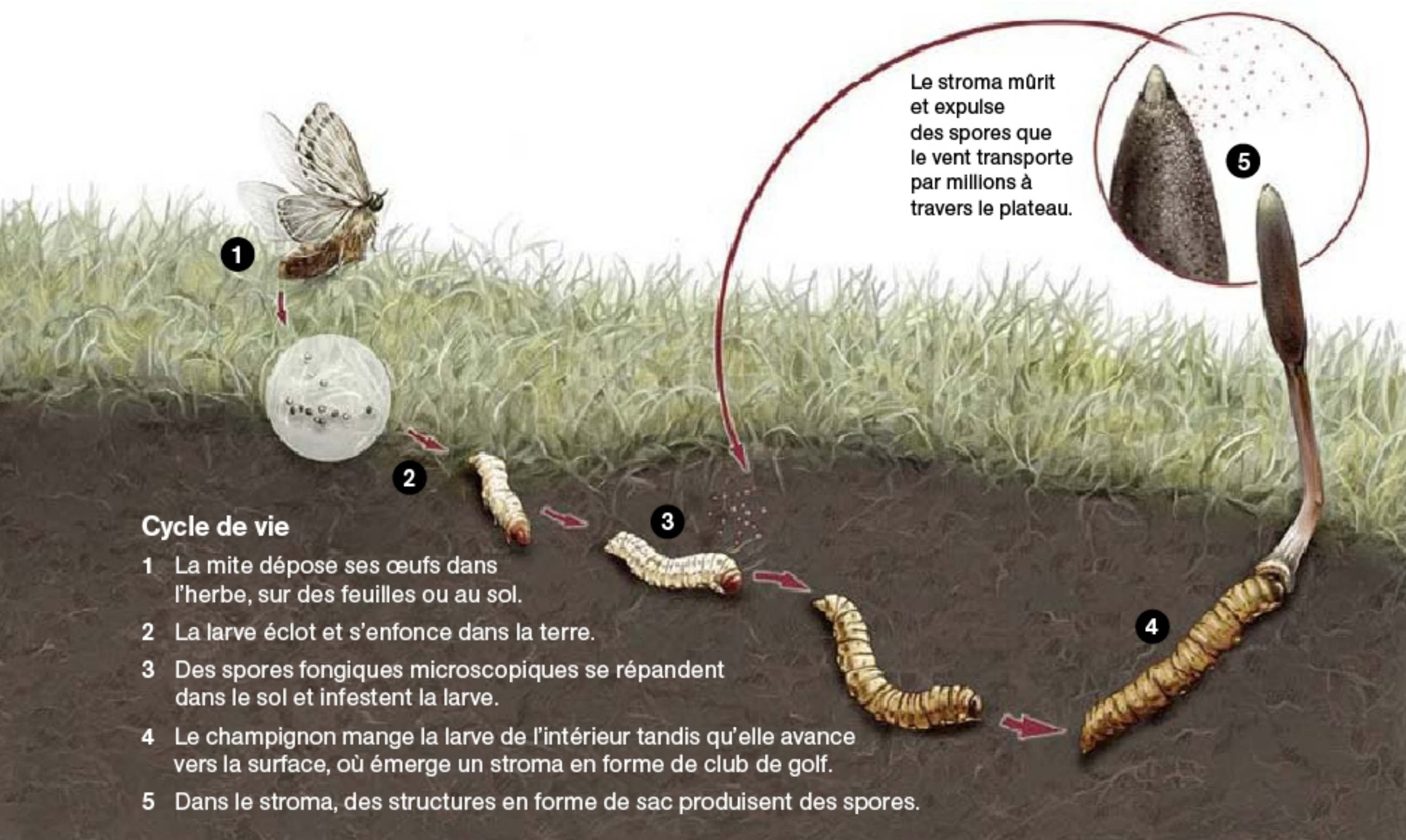
Il est également courant qu'un acheteur sur le point de conclure une affaire tienne des propos légèrement insultants : « Je n'ai jamais acheté de vers aussi nuls » ; « La couleur n'est pas bonne. Trop foncée » ; « Je vais perdre de l'argent avec ceux-là. » Enfin, l'acheteur lève le bras, la manche de son manteau tibétain grande ouverte, et le

vendeur y glisse sa main. Puis les deux marchandent dans la manche du manteau, en se servant de leurs doigts, à l'abri des regards curieux de la foule. Les offres sont faites et contrées rapidement dans l'étoffe du manteau, qui s'étire et se tord. Quand les doigts se calment et qu'un accord a été trouvé sur le prix, l'argent emprunte le chemin de la manche.

Silang et Yangjin s'approchent d'un acquéreur avec qui ils ont déjà traité, lui aussi nommé Silang—Silang Yixi, âgé de 33 ans, dans le métier depuis huit ans. Les deux hommes mènent la transaction selon le rituel classique. Pour leurs trente vers, la plupart étant trop petits pour prétendre au prix fort, Silang et Yangjin seront payés 580 yuans (72 euros).

**Z**haxicaiji descend d'un luxueux 4 x 4 avec chauffeur, passe son sac Prada sur son épaule et, perchée sur ses talons hauts, pénètre dans le principal magasin de son empire. Elle a créé et préside l'entreprise Three Rivers Source Medicine, l'une des plus célèbres marques de *yartsa* en Chine. Elle gère 500 employés et 20 magasins, pour un chiffre d'affaires annuel pouvant atteindre 48 millions d'euros. Zhaxicaiji a maintenant une bonne quarantaine d'années ; plus jeune, elle était





comme Silang et Yangjin, ramassant les vers à quatre pattes dans la montagne. Sa famille élevait des yaks et des moutons, et vivait dans une tente en feutre de yak. Elle a fondé son entreprise en 1998 avec 100 euros de sa poche et, depuis, surfe avec succès sur la vague du *yartsa*. Elle prévoit de s'agrandir en exportant vers des pays tels que le Japon, la Corée et la Malaisie. D'ici une décennie, prévoit-elle, ses vers seront vendus aux États-Unis.

Dans la ville de Lanzhou, en Chine centrale, son magasin occupe tout un pâté d'immeubles. Un écran vidéo géant surmonte l'entrée et diffuse des publicités pour ses vers. À l'intérieur se trouvent des lustres fastueux, une fontaine, des gardes de sécurité en uniforme et des vases garnis de fleurs coupées. Comme dans un musée, la marchandise est exposée dans des dizaines de vitrines en verre dont la température et l'humidité sont contrôlées avec précision.

Les acheteurs des marchés frontaliers revendent dans les marchés de moyenne importance à des commerçants qui se rendent alors d'ordinaire au principal marché chinois du *yartsa*. Aussi animé et bruyant qu'une bourse, celui-ci fonctionne toute l'année. Il couvre tout un district de Xining, ville située juste à l'ouest du siège de la société de Zhaxicaiji, dont les acheteurs

acquièrent beaucoup des vers les plus gros, les plus fermes et les plus idéalement dorés. Chaque ver est radiographié avant d'être mis en vitrine car il est devenu courant d'y cacher des petits bouts de plomb pour en augmenter le poids.

Une Mercedes noire s'arrête devant le magasin et quatre hommes d'âge moyen en descendent, vêtus de polos et arborant de grosses montres à leur poignet. Ils s'assoient en face d'une vitrine et sont promptement servis par un essaim de jeunes femmes. Les hommes grignotent des noix et des raisins, et boivent des infusions parfumées au *yartsa* tout en effectuant leur sélection.

Puis les vers sont emballés avec soin dans des boîtes en bois marron, garnies de feutre et de fermoirs en laiton, qui changent en un objet quasi royal un produit au départ guère attirant – une chenille sentant un peu le poisson, jaune comme des chips, avec une drôle d'excroissance qui sort de sa tête. En dix minutes, les hommes ont dépensé 24 000 euros.

Dans l'est de Beijing, au cinquième étage d'un immeuble d'habitation moderne, Yu Jian sirote une tasse de thé au *yartsa gunbu*. Elle est allongée sur son sofa et flanquée de ses deux bichons frisés. Yu a 40 ans ; elle porte un chemisier à fleurs aux couleurs vives et des



pantoufles léopard. Peu auparavant, elle était encore cadre dans une entreprise de nourriture bio. En octobre 2010, on lui a diagnostiqué un cancer de l'utérus. Yu a suivi un traitement moderne incluant de lourdes séances de chimiothérapie. Mais elle a aussi décidé de rendre visite à un herboriste chinois traditionnel. Il lui a prescrit du *yartsa*. Elle en utilise depuis six mois.

Chaque soir, elle met deux vers dans un verre d'eau qu'elle laisse reposer toute la nuit. Au matin, elle fait bouillir l'eau avec quelques dattes séchées. Elle boit l'infusion et mange ensuite les vers attendris. Yu n'achète que du *yartsa* de meilleure qualité, dans la chaîne de pharmacies Tongrentang, l'une des rares marques encore plus célèbres et chères que celle de Zhaxicaiji. Un sac de vingt-quatre vers de taille moyenne, qui dure deux semaines, coûte plus de 440 euros.

« Je pense que cela en vaut la peine », assure-t-elle, toutefois consciente du scepticisme qui entoure ce traitement. Car, jusqu'ici, il n'existe pas de preuves de l'efficacité du *yartsa gunbu*.

Certaines études, menées surtout en Chine, révèlent qu'il contient bien un modulateur du système immunitaire, le bêta-glucane, et un agent antiviral, la cordycépine. Quelques essais cliniques suggèrent qu'il peut aider à soulager beaucoup des maladies pour lesquelles il a été longtemps prescrit, comme la bronchite, l'asthme, le diabète, l'hépatite, le cholestérol et les troubles sexuels. Mais des critiques affirment que les études restent limitées et que la méthodologie employée est suspecte.

« À défaut d'un essai clinique conséquent et utilisant un produit de grande qualité, les éléments scientifiques dont nous disposons ne montrent pas d'effet significatif », commente Brent Bauer, directeur du programme de médecine complémentaire et intégrée à la clinique Mayo, dans le Minnesota, qui a largement étudié les médecines à base de plantes.

De plus, le *yartsa* sauvage peut être infesté par toute une série de moisissures non identifiées, dont certaines sont potentiellement dangereuses, ajoute le mycologue Paul Stamets. « Des gens pourraient s'empoisonner, craint-il. Pour ceux qui n'en ont pas l'expérience, c'est comme

jouer à la roulette russe. » Que les vers soient un élixir puissant ou un mythe au coût exorbitant, il y a toutefois peu de signes que la ruée vers l'or du *yartsa* se termine bientôt. Les preuves de ses vertus sont peut-être douteuses mais les croyances, solides.

Yu Jian prétend sentir l'effet du ver, sur les plans physique et psychologique. Elle dit qu'il améliore son moral et régénère son « énergie vitale » – ce qu'on appelle le *qi* (prononcer chi) en Chine. Son énergie réelle, cependant, peut







être variable. Bien qu'elle soit très mince, Yu a un teint rose assez vif et une vigueur manifeste. À d'autres moments, le fait que tout traitement, qu'il soit ancien ou moderne, a ses limites se rappelle à son souvenir. Elle se souvient pourtant que, lors de sa précédente visite chez son médecin, celui-ci a été impressionné par la rapidité de l'amélioration de son état. □

Durant la saison de la récolte, des vendeurs tibétains arrivent chaque jour à Serxu avec leurs «vers». Ils les font sécher dans l'une des deux rues de la ville, comme ci-dessus, et évaluent chacun : est-il en bon état et de bonne taille ? Possède-t-il la nuance dorée voulue ?

---

ÉPILOGUE Depuis la fin de l'enquête de ce reportage, le cancer de Yu Jian s'est aggravé et a fini par l'emporter.





■ Le marchandage suit un rituel immuable : l'acquéreur venu de la ville (à gauche) raille la qualité des « vers »,









■ Serxu est en plein essor grâce au commerce de *yartsa gunbu*. Nombre de récoltants tibétains viennent









Des femmes nettoient et empaquettent les larves parasitées au marché Zhong Shi du champignon-chenille,









# Le Sénégal par le bon *Bou*

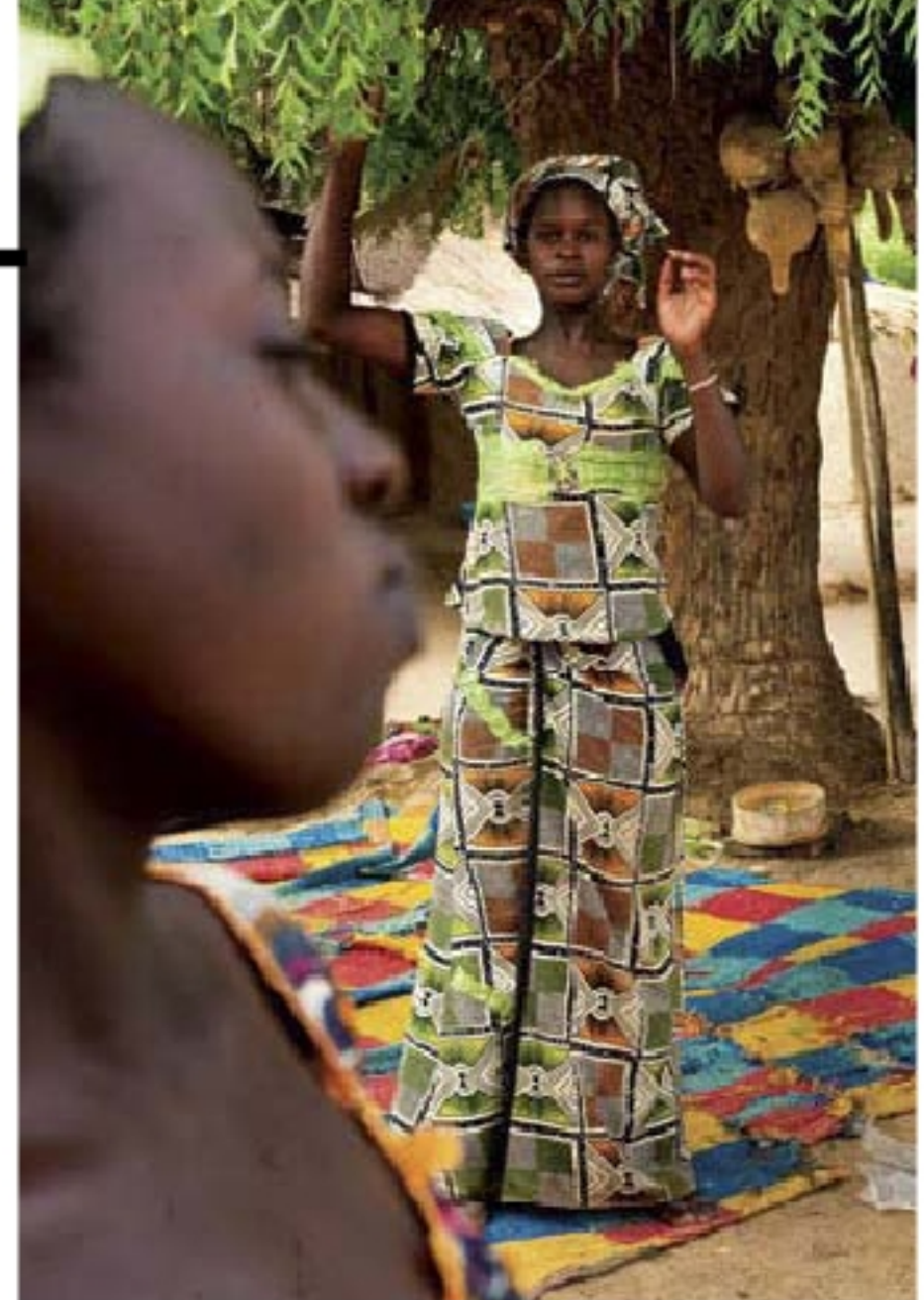
BATEAU MYTHIQUE DU BASSIN DU FLEUVE SÉNÉGAL, LE *BOU EL MOGDAD* OFFRE UN VOYAGE DANS LE TEMPS, DE SAINT-LOUIS À PODOR, SUR LA ROUTE DES ANCIENS COMPTOIRS COLONIAUX.

*De Marie-Amélie Carpio Photographies de Marie Dorigny*





L'arrivée du *Bou el Mogdad* dans les villages, ici devant les quais de l'ancien comptoir de Dagana, constitue toujours un spectacle pour les habitants. À droite, une jeune fille toucouleur prend la pose.

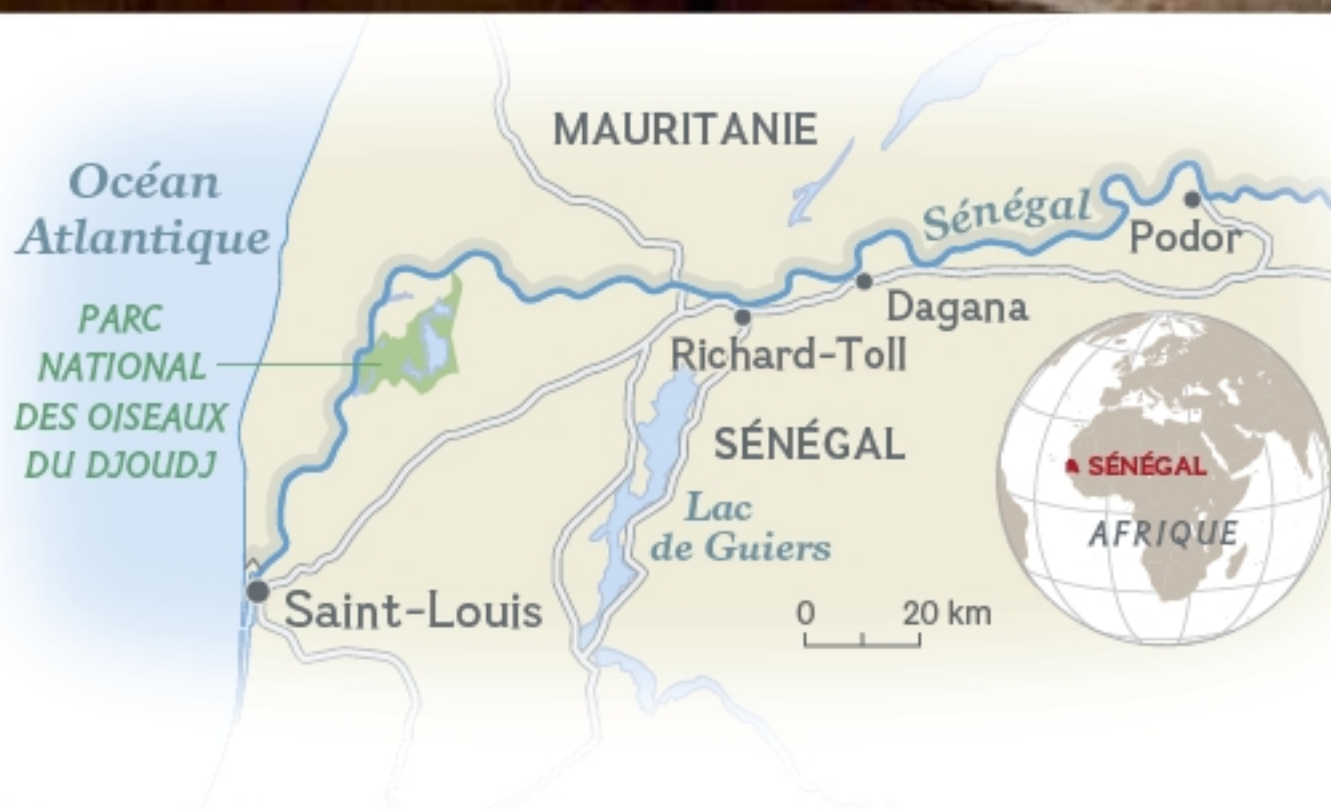


Il est 5 heures, Saint-Louis s'éveille à l'appel du muezzin et le *Bou el Mogdad* largue les amarres. Dans le bassin du fleuve Sénégal, le cargo tient de la légende voguante.

Construit en 1950, il assurait le transport des passagers, des marchandises et du courrier entre Saint-Louis et les villages les plus reculés du pays, qui appartenait alors à l'Afrique-Occidentale française (A.-O.F.). Dans les années 1970, il acheminait l'aide alimentaire durant les grandes sécheresses. Alors que le développement du réseau routier a signé la fin du trafic fluvial, le *Bou el Mogdad* s'est reconverti dans le tourisme, dernier bateau à naviguer sur le fleuve.

« Le *Bou* est une vieille dame. Il a vraiment une âme. Quand il arrive dans les villages, ce n'est pas un étranger », souligne Jean-Jacques Bancal, son propriétaire. Lui est un *domoundar*, un enfant de Saint-Louis, où ses ancêtres se sont établis au XVIII<sup>e</sup> siècle. Colons et métisses, administrateurs de l'A.-O.F. et hommes politiques ayant combattu avec Senghor pour l'indépendance... sa généalogie est un concentré de l'histoire sénégalaise des trois derniers siècles.

Comptoir fondé par les Français il y a un peu plus de 350 ans, Saint-Louis exhale un charme suranné, avec ses demeures coloniales aux couleurs tendres, mangées par les bougainvillées







La lutte traditionnelle, ici dans la ville de Dagana, est un sport très populaire au Sénégal.

et les flamboyants, et ses rues hantées par les fantômes de Saint-Exupéry et de Mermoz. Le souvenir des aventuriers de l'Aéropostale, qui ralliaient Saint-Louis à Natal, au Brésil, est impérissable – à l'Hôtel de la Poste, la chambre 219, autrefois occupée par Mermoz, reste la plus demandée.

Le matin du départ, la ville est enveloppée de la pâleur laiteuse annonciatrice de la saison des pluies. Rapidement, la brousse s'installe, immensité plate parsemée d'épineux. À bâbord, la Mauritanie ; à tribord, le Sénégal. Les solitudes arides décrites par l'écrivain Pierre Loti il y a plus d'un siècle sont désormais entrecoupées de parcelles à la végétation luxuriante. La construction du barrage de Diama, dans les années 1980, a permis d'aménager de vastes surfaces cultivables, tapissées de rizières et de vergers.

Première escale, le parc national des oiseaux du Djoudj, troisième réserve ornithologique du monde, avec ses 16 000 ha d'étangs et de marais. Quelques dizaines de pélicans s'égayent mollement sur l'eau, tandis que des

poules sultanes, des hérons cendrés, des sternes naines et des oies de Gambie paressent sur les rives sablonneuses, au milieu des roseaux.

À cette époque de l'année, le niveau de l'eau est au plus bas ; et le parc, comme ses occupants, engourdis dans la torpeur de la saison sèche finissante. Rien ne laisse deviner la frénésie qui s'emparera des lieux dans quelques mois, quand ils deviendront le point de chute d'un peuple migrateur venu d'Europe fuir les rigueurs de l'hiver.

« Entre novembre et avril, au plus fort de la migration, le parc compte jusqu'à 366 espèces d'oiseaux, explique Abdoul Yegue, l'un des piroguiers. L'année dernière, au mois de janvier, on a recensé 2,8 millions de volatiles. Il faut alors se frayer un passage au milieu des pélicans. »

Changement de décor aux abords de la ville de Richard-Toll, à une journée de navigation. Les roseaux ont laissé place à des champs de canne à sucre, mêlés aux vestiges des premières recherches agronomiques menées dans la région, au temps de l'A.-O.F.





**Avec le tourisme, la pêche est la principale activité économique à Saint-Louis. Chaque famille décore ses pirogues à ses couleurs et avec son drapeau.**

En l'espèce, un manoir en ruines, surnommé «la folie du baron Roger», du nom du gouverneur du Sénégal de l'époque. À partir de 1822, ses jardins ont abrité des plantations expérimentales de coton, thé, tabac, indigo, canne à sucre... dont la plupart se soldèrent par un échec. La culture de la canne à sucre n'allait prospérer qu'à partir des années 1970, avec la construction d'un barrage voisin bloquant les remontées d'eau salée venues de l'océan.

À l'époque coloniale, le commerce est resté la grande affaire du bassin du Sénégal. Les anciens comptoirs qui jalonnent ses rives – Saint-Louis, Dagana, Podor – en sont autant de témoignages. Leurs quais sont encore bordés des maisons de commerce aux façades ocre où transitaient autrefois la gomme arabique, l'ivoire, l'or et les esclaves.

L'escale à Dagana rappelle aussi que le *Bou el Mogdad* vogue toujours utile. Le bateau apporte des fournitures aux écoles de la ville comme à celles d'autres villages le long du fleuve. Aux dons ponctuels des passagers se joignent ceux de croisières littéraires bisannuelles, au cours desquelles des écrivains distribuent bourses d'études et matériel scolaire.

«Ce tourisme solidaire est une chance, insiste Alioune Mbodj, directeur de l'école élémentaire Amadou Basse Sall. L'éducation n'a pas de prix, mais elle a un coût. Sans ces dons, de nombreux élèves auraient décroché.»

Dagana, c'est aussi la frontière entre les deux grands royaumes africains qui se partageaient le bassin du Sénégal avant la colonisation : le Walo, pays des Wolofs, à l'ouest, et le Tekroul, le fief des Peuls et des Toucouleurs, à l'est.





Les maisons de commerce du XIX<sup>e</sup> siècle se dressent sur les quais de Dagana, derniers vestiges du passé colonial de la ville.

L'ancienne répartition ethnique marque encore la géographie locale. Jusqu'à Dagana, les rives restent en majorité wolofs, tandis que les villages peuls et toucouleurs se multiplient ensuite. Pêcheurs, agriculteurs et éleveurs, les Wolofs et les Toucouleurs sont sédentaires, tandis que les peuls perpétuent un nomadisme ancestral, voué au bétail.

«Les bêtes sont notre vie, elles nous comprennent à la moindre parole, comme si elles nous avaient élus comme guides», confie Mbaye Bâ, l'imam du village peul de Goumel.

La remontée du fleuve s'achève à Podor, ancien comptoir écrasé de soleil. Plusieurs maisons de commerce y ont été transformées en chambres d'hôtes, en quête d'un second souffle. Plus que du tourisme, il pourrait venir d'un redémarrage du fret : l'essor de la production sucrière et des mines de phosphate de la région laisse entrevoir une possible reprise du trafic fluvial. Et, dans son sillage, le renouveau des villes riveraines, morceaux d'histoire assoupis au bord du fleuve. □



Un charme désuet émane de l'hôtel La Résidence, à Saint-Louis, aux murs tapissés de vieilles photos, d'affiches de l'Aéropostale ou de cinéma.

### Comment y aller ?

L'agence de voyage Fleuves du Monde organise des croisières de 9 jours sur le *Bou el Mogdad* d'octobre à mai. À partir de 1860 euros par personne, avec vols internationaux et en pension complète. Renseignements sur le site : [www.fleuves-du-monde.com](http://www.fleuves-du-monde.com)

### À ne pas manquer

Hormis les anciens comptoirs, le parc national des oiseaux du Djoudj, classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Possibilité d'hébergement dans le village de Diadem. Site Internet : [www.djoudjvillages.com](http://www.djoudjvillages.com)



# L'ÉTÉ C'EST COMME UN ROND TRIP, C'EST PLEIN DE SURPRISES

NOUVEAU



## Cet ÉTÉ, on le fait !

Rencontres, exploits, nudisme, cuities,  
expériences, spleen, jobs...  
Tout ce que la vie nous apprend quand  
la température monte.

### ITALIENS À L'ÉTÉ SAUVAGE

Les jeunes Italiens qui font le plein de sensations en se jetant à l'eau à la fin de l'été. Ils sont nombreux à se jeter à l'eau, à la fin de l'été, pour profiter de la chaleur du soleil et de la fraîcheur de l'eau. Ils sont nombreux à se jeter à l'eau, à la fin de l'été, pour profiter de la chaleur du soleil et de la fraîcheur de l'eau.

Rencontres, exploits, nudisme, cuities, expériences, spleen, jobs... Tout ce que la vie nous apprend quand la température monte.

### ITALIENS À L'ÉTÉ SAUVAGE

Les jeunes Italiens qui font le plein de sensations en se jetant à l'eau à la fin de l'été. Ils sont nombreux à se jeter à l'eau, à la fin de l'été, pour profiter de la chaleur du soleil et de la fraîcheur de l'eau.

N°3

AOÛT-SEPTEMBRE 2012

SOYONS SÉRIEUX, RESTONS ALLUMÉS !

# NEON

**JEUNES, JUIFS ET ULTRAS** Ils sont contre le processus de paix, et contre l'armée d'Israël.  
**DÉTATOUAGE** Comment fait-on quand on regrette son « L'été français » ? C'est délicat.  
**SREBRENICA** Sept ans après, les témoignages du massacre à Srebrenica. Le soldat Koli.  
**BORDEL OU PAS ?** Pour les uns, c'est l'été. Pour les autres, c'est le fin de l'été. La pour vous ?

NOUVEAU



## Cet été, on le fait !

Rencontres, cuities, nudisme, jobs, spleen, exploits, révélations...  
Tout ce que la vie nous apprend quand la température monte.

SOYONS SÉRIEUX, RESTONS ALLUMÉS !





## Photographier les fonds marins

L'homme a la poignée de main énergique, le regard calme... et les pieds dans l'eau. Combinaison de plongée sur le dos, Xavier Desmier me tutoie d'emblée. Il m'a donné rendez-vous dans un cimetière de bateaux à Étel, en Bretagne, à la fin d'une journée de mai (voir « La mer en trait d'union », p. 2). La lumière rase les grandes épaves en bois tandis que le photographe plonge, son boîtier étanche à la main. L'ancien membre de l'équipe Cousteau se faufile d'épave en épave, pénètre dans l'une d'elles. L'exercice ne lui fait pas peur. Au cours de sa carrière, ce grand professionnel a connu des expériences plus risquées et cocasses. « J'ai eu la chance de me trouver au cap Horn, sur le bateau *Antarctica* de Jean-Louis Étienne. On assistait au ravitaillement du phare. À l'époque, je travaillais en argentique. Je voulais obtenir un cliché dans le très mauvais temps. Tout était magnifique. J'ai pris une, deux, trois... trente-six images. Sauf que je n'avais pas mis de pellicule dans mon appareil ! Cette photo-là, je l'ai toujours dans ma tête. Durant trois jours, je n'ai pas touché mon boîtier ! » Xavier Desmier a obtenu le World Press en 1998, premier prix de la catégorie Environnement, pour son travail sur les îles Crozet. Ses périples au fond des mers australes ne l'empêchent pas d'apprécier une séance photo dans les eaux françaises. À Étel, Xavier Desmier partage technique et astuces sur la photographie, prodigue en conseils et en récits d'aventures. — *Théo Robin*

**Retrouvez les conseils de Xavier Desmier dans la rubrique « photos » / « conseils de pro » de notre site Internet : [www.nationalgeographic.fr](http://www.nationalgeographic.fr)**





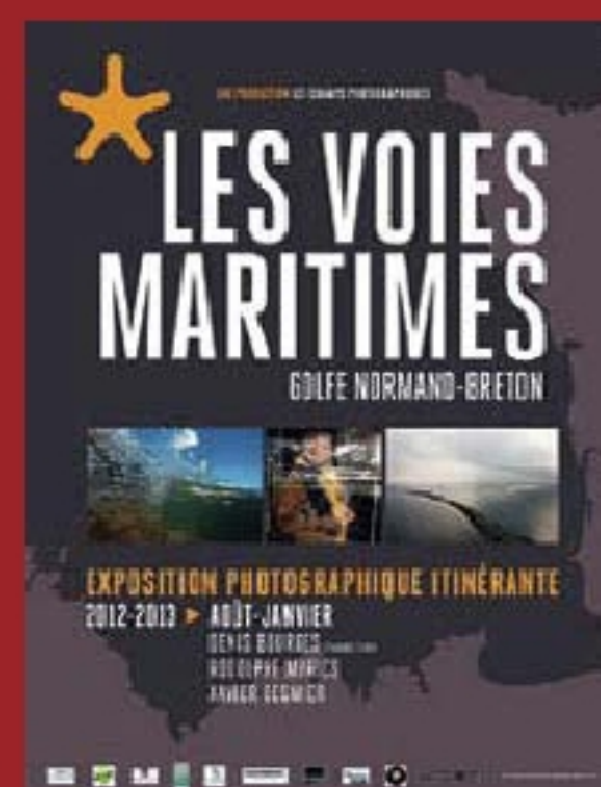
### Pause bucolique sous les manguiers

Au Sénégal, les déjeuners en plein air sous les arbres fruitiers sont, plus qu'une tradition, un véritable art de vivre. Même à bord du *Bou el Mogdad*, l'équipage n'y a pas dérogé, organisant pour les passagers un pique-nique sur les rives du fleuve, près de Dagana. Un repas champêtre sous les manguiers et au son des guitares d'un groupe de musique traditionnelle. « Beaucoup de maisons sénégalaises possèdent des cours avec des arbres fruitiers. Dans tout le pays, à l'exception de Dakar, c'est là que l'on prend les repas en famille. En général, des musiciens viennent aussi jouer », nous a expliqué Adja, la directrice de la croisière, entre deux bouchées de *thiebou dieune* (littéralement « riz au poisson »), l'un des plats les plus prisés du pays. — Marie-Amélie Carpio

### « Les Voies maritimes » : l'exposition

Ils ont passé sept mois dans le golfe normand-breton, du cap de la Hague à l'île de Bréhat (voir p. 2). Les photographes Rodolphe Marics (pour l'aérien), Denis Bourges (pour le terrestre) et Xavier Desmier (pour le sous-marin), familiers des lieux – les deux premiers vivent en Bretagne depuis

plusieurs années –, ont couvert cette zone pour les besoins d'une exposition itinérante qui présentera leurs images, ainsi que des POM (Petites Œuvres multimédia). Premiers arrêts à Granville (en août) et à Vieux-Viel (en octobre). [www.leschampsphotographiques.com](http://www.leschampsphotographiques.com)





**Le photographe Aaron Huey** flânait avec la jeune Wanahca Rowland et sa cousine, près de Wounded Knee, dans le Dakota du Sud, quand il leur demanda si elles voulaient être en couverture du magazine et brandit un cadre jaune imprimé sur une feuille d'acétate. Chez elles et chez d'autres membres de la tribu dont les photos n'ont pas été publiées, la mise en scène provoqua des sourires et, espère Aaron, le sentiment de faire partie de l'aventure. « Pour moi, c'était le moyen de leur dire qu'on parlait aussi d'eux. » — Catherine Zuckerman



## DERRIÈRE L'OBJECTIF

### Pourquoi cette photo est-elle importante pour vous ?

**A. H. :** Elle incarne le côté positif du monde oglala. Il y a des gens heureux dans la réserve. Ces deux jeunes filles, Wanahca Rowland (qui tient le cadre) et Nape Pejuta Win Rowland, vivent sans entraves, au milieu des collines. La mère de Wanahca, Olowan Thunder Hawk Martinez, a lancé une campagne anti-alcool. Sa maison est devenue une sorte de QG pour moi.

### Comment a évolué votre relation avec les habitants de Pine Ridge ?

À la base, la réserve était juste un chiffre pour moi. Je devais élargir mon enquête sur la pauvreté et Pine Ridge était l'une de mes étapes, car cela faisait trente ans

d'affilée que c'était l'un des comtés les plus pauvres d'Amérique. Quand j'y suis allé pour la première fois, en 2005, j'en savais peu sur les traités indiens ou les autres problèmes. Mais cela m'a passionné ; je n'arrivais pas à en

croire mes yeux. Avec le temps, je suis devenu très proche de certaines familles. Il y a quelques années, j'ai choisi de prendre parti – leur parti – et de ne plus être seulement un journaliste, mais aussi un défenseur de leur cause.





**Chapeau-champignon** Ce chapeau, confectionné avec l'intérieur fibreux d'un amadouvier (*Fomes fomentarius*), a été envoyé par colis au siège du *National Geographic* par William J. O'Reardon, en 1920. La lettre qui l'accompagnait passait en revue les dimensions de l'objet et prévenait la rédaction que ce « chapeau très rare et extraordinaire [était] fait à partir d'un champignon ». En latin, *fomes* signifie « bois sec », mais cela fait longtemps que l'amadouvier sert à autre chose qu'à faire du feu. Pouvant mesurer jusqu'à 45 cm de long, ce champignon qui se fixe sur les troncs d'arbres continue à être transformé en couvre-chef. Selon le récit d'un témoin, publié par la lettre d'information de l'Association mycologique nord-américaine, des chapeaux en *Fomes* d'origine hongroise ont été repérés à la vente lors du XII<sup>e</sup> Symposium international du champignon et de la fibre, en 2005. L'homme en avait acheté quatre. — *Johnna Rizzo*





## *Septembre 2012*

### **Le jour du Jugement au Yémen**

Al-Qaïda, les séparatistes et la misère minent le pays, et risquent de le faire s'effondrer.

### **La météo se déchaîne**

Pluies catastrophiques. Ou inexistantes. Chaleur ou froid inattendus.

Le climat terrestre évolue-t-il dangereusement ?

### **Montagnes sous-marines**

Elles s'élèvent sur le plancher océanique, rarement exploré par les humains.

Une nouvelle expédition nous en offre un gros plan.

### **Les châteaux des rois roms**

Ne les appelez pas gitans – un terme péjoratif.

Et ne pensez pas qu'ils vivent tous dans des caravanes.

### **L'empire contrecarré**

Les murs bâtis par Rome ont délimité les frontières extérieures  
de sa puissance impériale – et précipité sa chute.



**prismaSHOP**  
Abonnements magazines  
et plus encore...

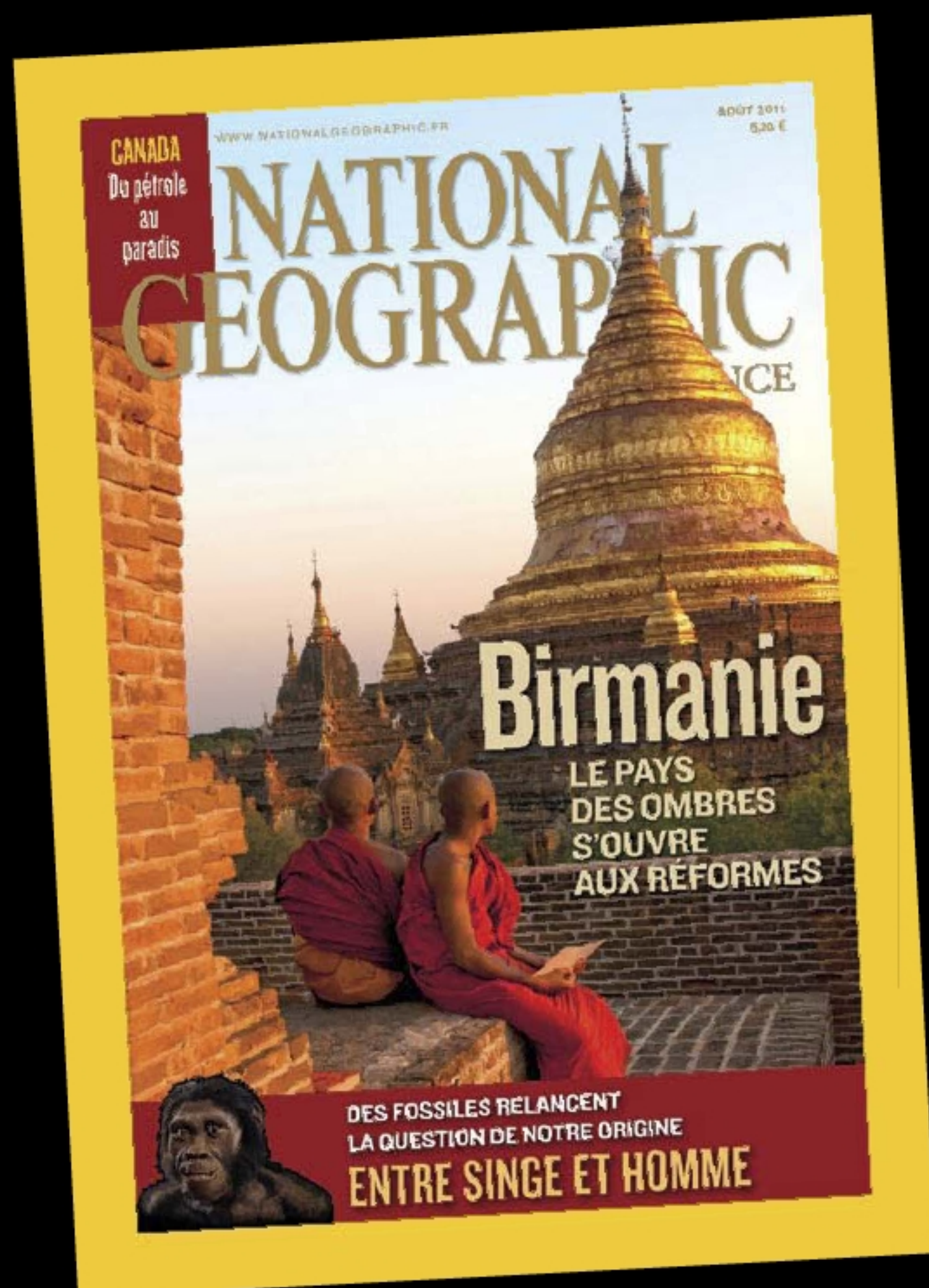
La boutique officielle de

 **NATIONAL  
GEOGRAPHIC**



# Abonnez-vous en ligne sur

[www.prismashop.nationalgeographic.fr](http://www.prismashop.nationalgeographic.fr)



## et profitez de nos offres les moins chères !

Retrouvez  
aussi notre  
sélection de  
livres, DVD, guides,  
idées cadeaux...





**Heineken®**  
open your world\*



Heineken

\*Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.